

LES ESPAGNOLS ET LE ROYAUME DE TLEMCEN AUX TREIZIÈME ET QUATORZIÈME SIÈCLES

par CHARLES - EMMANUEL DUFOURCQ

NOTE PRÉLIMINAIRE

Dans notre étude sur *Les Activités politiques et économiques des Catalans en Tunisie et en Algérie orientale de 1262 à 1377*¹, nous avons évoqué les complexités de la politique nord-africaine des Espagnols : le puissant état hafside qui s'étendait alors depuis la région tripolitaine jusqu'aux environs d'Alger avait comme voisin occidental le royaume de Tlemcen (*Tremecen*). Dans quelle mesure les activités politiques, économiques et religieuses des Rois d'Aragon et de leurs sujets se sont-elles déroulées à Tlemcen et dans toute l'Algérie occidentale de la même façon qu'en Tunisie et en Algérie orientale ? Comment les Castellans s'occupèrent-ils, de leur côté, de ce royaume de Tlemcen qui s'étendait aux portes du Maroc et à quelque deux cents kilomètres au large des côtes du royaume de Grenade ? Tel est le double objet de cette nouvelle contribution modeste que nous tentons d'apporter à l'histoire des rapports hispano-africains au Moyen-Âge.

Deux faits permettent de mettre en relief le double aspect — castillan et aragonais — de l'influence espagnole sur le royaume de Tlemcen : à la fin du XIII^{ème} siècle — en 1291 — *Jaime II* d'Aragon et *Sancho IV* de Castille signèrent un accord partageant l'Afrique du Nord en deux zones d'influence : les terres situées à l'ouest de la Moulouya, c'est à dire le Maroc actuel à la Castille ; tout le reste de l'Afrique du Nord, y compris le royaume de Tlemcen à l'Aragon². Mais par contre, deux siècles plus

1. *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras*, XIX, Barcelona, 1946.

2. Cf. A. Giménez Soler : *Episodios de la historia de las relaciones entre la Corona de Aragón y Túnez*, «Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans», Barcelona, 1907-08, pp. 195 sq. ; et A. Canellas : *Aragón y la empresa del estrecho*, «Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón. Sección de Zaragoza», vol. II, 1946, pp. 10-11.

tard, en 1494, c'est aux Castillans que le Pape Alexandre VI concéda le droit de conquérir ce même royaume de Tlemcen, tout en conférant un droit analogue aux Portugais sur le royaume de Fès et aux Aragonais sur les royaumes d'Alger, de Bougie et de Tunis³.

C'est en confrontant les sources arabes (documents et récits de chroniqueurs) avec les sources européennes et les études d'histoire espagnole déjà publiées que nous avons essayé d'éclairer d'un jour nouveau cette curieuse et mouvante histoire des tenaces efforts poursuivis par certains Espagnols au XIII^{ème} et au XIV^{ème} siècles dans l'Algérie occidentale⁴.

Barcelone - Juillet 1947 - Septembre 1948

* 3. Zurita, *Anales de la Corona de Aragón*, tome V, Zaragoza, 1670, pp. 48-49.

4. Cf. notre bibliographie p. 127.

CHAPITRE PREMIER

LA TLEMCEN MEDIEVALE ET SA COLONIE CATALANE

Les occidentaux qui s'éprennent des vieilles gloires orientales nord-africaines sont les pèlerins passionnés de certaines villes marocaines et tunisiennes, toujours les mêmes : Fès, Marrakech, Kairouan... Ils auraient tort de trop négliger la perle la plus brillante du Moyen-Age algérien : Tlemcen.

La ville est modeste aujourd'hui⁵, mais elle fut le centre d'un royaume qui compta dans le monde méditerranéen médiéval, en particulier au XIII^{ème} et au XIV^{ème} siècles. En ce temps, les Castillans et les Aragonnais ne s'y trompèrent pas : bien que Tlemcen fût une cité continentale et n'eût pas l'importance des villes du détroit de Gibraltar et du détroit de Sicile, les rois et leurs conseillers, les marchands et les missionnaires furent attirés par cette capitale lointaine.

Elle s'élève à 850 mètres d'altitude, à 45 kilomètres de la Méditerranée, à 45 kilomètres aussi de l'actuelle frontière algéro-marocaine, sur un plateau qui est dominé au sud par des rochers escarpés (le Djebel-Terni) et d'où la vue découvre une série de gradins s'abaissant graduellement vers la mer comme une «immense plaine fuyant vers le miroir de la Méditerranée».

«Enveloppée de massifs séculaires d'oliviers, de figuiers et de térébinthes, ayant à ses pieds le tapis changeant des vallées de la Tafna et de la Safsaf, Tlemcen "la bien-gardée de Dieu" occupe une des plus admirables positions que puisse choisir un faiseur de villes»⁶.

Au temps des Romains, ce site fut déjà apprécié : les eaux limpides et abondantes qui y sourdent expliquent le nom latin que reçut la ville d'alors : *Pomaria*⁷. L'air est vif et sain ; les montagnes empêchent les vents du sud de faire sentir leur souffle desséchant ; par contre les vents marins arrivent chargés d'une bienfaisante humidité. Des textes du XIV^{ème} siècle le font déjà remarquer, tel cet hymne à Tlemcen du poète Abou-Abdallah Mohamed ben Omar :

«Les nuages, ô Tlemcen, déversent sur toi d'abondantes ondées et tu es caressée par les fécondantes effluves du zéphyr»⁸.

5. Dans le département d'Oran, sous-préfecture de 20.000 habitants en 1980 (A. Bernard : *L'Algérie*, Paris, 1981, p. 54).

6. William et Georges Marçais, *Les Monuments Arabes de Tlemcen*, Paris, 1908, p. 7.

7. *Ibid.*, p. 10.

8. Cf. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, *Histoire des Beni-Abdelwad, rois de Tlemcen*, traduction française Alfred Bel. Alger, 1904, I, p. 18.

La fertilité du sol se joignant à la profusion de l'eau, la ville a toujours été serties de jardins, de vergers et de champs où alternent amandiers et figuiers, pêchers et cerisiers, raisins, céréales et légumes. Un voyageur espagnol du XIII^{ème} siècle le notait : « Les vignes et les jardins forment une bande verte autour de Tlemcen »⁹. Dans cette banlieue riante, les écrivains du Moyen-Age étaient charmés d'entendre « des oiseaux chantant et gazouillant sans cesse »¹⁰. Bref, cette ville africaine jouissait — et jouit toujours — d'une douceur européenne, grâce à son altitude et à l'heureuse disposition des zones de relief tout à l'entour.

Ce site se révéla très tôt aussi une excellente position militaire : le fait que Tlemcen soit entourée de rochers à pic et de vallées encaissées explique que dans les siècles farouches du Moyen-Age africain, des chefs de bande y aient installé leur capitale, une capitale facile à défendre ; les multiples sièges qu'elle subit donnèrent une sanglante célébrité à maint rois et généraux algériens ou marocains.

Par ailleurs, le charme et la fraîcheur des environs, surtout la beauté des vallées si longuement fleuries, permettent de comprendre que des écrivains lyriques et des saints contemplatifs aient vite paré cette capitale, d'une brillante réputation intellectuelle et religieuse. En de beaux vers, un poète tlemcenien, El Tsoghri, s'est adressé à l'étranger et l'a invité à visiter son pays enchanteur :

« Arrête-toi et regarde... La joie habite en ces lieux. Ta vue se reposera sur des campagnes d'une parfaite beauté... Tu seras charmé par le chant des rossignols et le murmure des ruisseaux »¹¹.

De fait, Tlemcen n'était pas seulement une étape vers La Mecque pour les pèlerins musulmans d'Espagne et du Maroc, elle était en elle-même, un but des pèlerins venant de tous les coins de l'occident ; voici sur ce point le témoignage du valencien El-Abderi (XIII^{ème} siècle) :

« Hors de la ville, sur les pentes de la montagne, se trouve le cimetière où sont enterrés les hommes vertueux et les marabouts¹² et où se font de fréquents pèlerinages »¹³.

Des souverains éclairés s'intéressèrent aux vertus et au talent de ces ermites et de ces poètes qui régnaient spirituellement sur leur capitale : ils les favorisèrent, ils protégèrent les lettres, la civilisation, les arts. Et des juristes, des savants, des médecins se formèrent dans cette capitale privilégiée. Le poète Abou-Abdallah Mohamed ben Omar que nous avons déjà cité pouvait dire sans exagération en parlant de sa patrie.

9. El-Abderi, *Itinéraire Occidental*, extraits traduits en espagnol par Pons y Boigues : *Ensayo bibliográfico sobre los historiadores y geógrafos árabes-españoles*, Madrid, 1898. p. 312.

10. Cf. Ya'fha-Ibn-Khaldoun, trad. cit. I, p. 15.

11. Ibid., p. 19.

12. Le mot « marabout » vient de l'arabe *marabet* qui dérive de *ribat* : couvent. On appelle « marabouts » à la fois les hommes pieux qui vivent dans des sortes d'ermitages et ces ermitages eux-mêmes.

13. Cf. Pons y Boigues, op. cit., p. 311.

« Ici, l'esprit est vif et se donne libre carrière; des rêves séduisants volent comme des flocons de neige »¹⁴.

Certes ces témoignages des Tlemcenais manquent peut-être d'impartialité et sont trop unanimement louangeurs; il est donc bon de les confronter avec ceux d'étrangers. Rien n'est plus curieux à ce point de vue que le récit de voyage que nous a laissé le musulman espagnol El-Abderi dont nous venons de citer quelques lignes sur les marabouts de Tlemcen. Ce Valencien n'est vraiment pas suspect de sympathie pour la ville qu'il visita en allant à La Mecque, car il note avec hostilité dans son récit la mesquinerie du roi de Tlemcen qui après avoir reçu les mille pèlerins qui traversaient l'Algérie ne leur donna qu'un *dinar* par groupe de 100 personnes!¹⁵ Voici les propos favorables que cet Espagnol tient pourtant sur Tlemcen :

« C'est une grande ville, à demi dans la plaine, à demi sur une colline; elle a bel aspect et possède une magnifique et très vaste mosquée. Ses marchés sont très animés. L'amabilité de ses habitants est sans pareille... Sa muraille n'est pas sans solidité. Il y a de beaux et grands bains publics. Les édifices sont élevés »¹⁶.

Il est vrai que tout en même temps, notre voyageur dresse un bilan assez triste et même désespérant :

« Tlemcen est une cité écrasée par le malheur... L'homme altéré ne peut y apaiser sa soif. Les édifices sont vastes mais les pièces en sont vides : ce sont des maisons dépeuplées qui donnent envie de pleurer. Les sources de l'érudition se sont taries... »¹⁷.

Que doit-on conclure de ces ombres qui apparaissent brusquement sur le tableau charmant dont nous croyions pouvoir nous émerveiller?

Il faut d'abord remarquer que la réalité fut évidemment assez variable selon les années. Les mauvaises récoltes, les famines, les épidémies, sans parler des guerres parfois désastreuses, pouvaient brusquement assombrir la vie d'une ville florissante et brillante¹⁸. Et par ailleurs, El Abderi habitué aux riches *vegas* d'Andalousie et à la brillante culture musulmane d'Espagne était peut-être porté à dénigrer cette terre de Berbérie où il arrivait après une longue étape, fatigué par le voyage et par la soif! Les nombreux textes arabes contemporains prouvent nettement que Tlemcen loin d'être abandonnée par les érudits resta à la fin du XIII^{ème} siècle une ville privilégiée de poètes et d'historiens.

Les dires d'El-Abderi n'ont qu'une valeur relative : ils nous permettent de ramener à une plus juste proportion les charmes paradisiaques que les écrivains tlemcenais ont attribué à leur ville avec une emphase toute orientale qui n'exclut pas le talent.

14. Cf. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, trad. cit., I, p. 18.

15. Ce voyage eut lieu en 1288. Le roi de Tlemcen était alors Abou-Saïd-Othman. Cf. *infra*, p. 39.

16. Pons y Boigues, op. cit., pp. 311-312.

17. Ibid.

18. Cf. *infra*, pp. 23 sq. et cf. dans Capmany : *Memorias sobre la marina, comercio y artes de Barcelona*, t. IV, Madrid 1792, quelques renseignements sur des crises analogues (famines et « pestes ») que connut une ville comme Barcelone au Moyen-Age (Appendice du t. IV, p. 66).

L'histoire générale du monde musulman nous remet bien d'ailleurs elle aussi en présence de justes proportions : depuis la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes, Tlemcen n'avait cessé d'être une ville importante mais presque toujours une dépendance du royaume marocain ; et « cette longue tradition de vassalité »¹⁹ pesa lourdement sur ses destinées au XIII^{ème} et au XIV^{ème} siècles quand elle se fut transformée en la capitale d'un état indépendant, à la faveur de la dislocation de l'Empire Almohade, après la bataille de Las Navas de Tolosa (1212), au moment même où le royaume mérinide se constituait au Maroc, et le royaume hafside en Tunisie et en Algérie orientale²⁰.

* * *

Ces deux siècles marquèrent l'apogée politique de Tlemcen, son essor économique et intellectuel. La ville fut alors peuplée de 100.000 habitants au moins ; sa prospérité commerciale reposait sur l'agriculture et l'élevage qui florissaient dans les plaines et sur les plateaux avoisinants. Selon l'historien Ibn-Khaldoun, la plupart des Tlemcenien s'adonnaient à l'agriculture et à la fabrication de vêtements de laine douce, en particulier à celle des grands voiles que l'on nomme en Algérie : les *haïk*. Toute une artisanerie florissait : on fabriquait des boucliers de cuir, des lances, des cottes de mailles, des brides, des selles. Et auprès des échoppes des forgerons et des tanneurs, il y avait les *soukhs* où s'affairaient d'habiles brodeurs et d'excellents orfèvres. Ailleurs encore, on fabriquait des tentes. Bref, aux dires d'Yal'ha-Ibn-Khaldoun, il y avait une « mer humaine d'ouvriers »²¹.

Les artistes, les lettrés, les saints furent eux aussi de plus en plus nombreux en ces années bénies : C'est alors que se construisirent nombre de « marabouts » sur les tombes de pieux musulmans que les Nord-Africains du XX^{ème} siècle continuent à vénérer. Pendant cette époque, il y eut toujours des poètes un peu maniérés et parfois trop « précieux », chantant à la cour les plaisirs de l'amour et la beauté des Tlemcenien nées. A chaque nouvelle avance que les Chrétiens réalisaient dans la péninsule ibérique, des Musulmans d'Andalousie arrivaient à Tlemcen tout comme à Tunis²². Nous savons qu'il en fut ainsi tout particulièrement à la suite de la *reconquista* de Cordoue (1236), de Valence (1238), de Murcie (1243) et de Séville (1248)²³. Parmi ces immigrants, les savants et les artistes occupaient souvent une notable proportion. Tous les témoignages contemporains le démontrent : les désastres musulmans d'Espagne firent beaucoup pour la prospérité et pour l'essor de Tlemcen qui recueillit parmi les réfugiés non seulement des savants mais aussi d'actifs commerçants et des artisans adroits²⁴. La ville s'embellit de palais et de mosquées²⁵. La vie y était brillante. Des courses

19. William et Georges Marcais, *Les Monuments arabes de Tlemcen*, Paris, 1903, p. 12.

20. *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, XIX, 1946, pp. 7-8.

21. Cf. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 29 et II, 2, p. 200.

22. Cf. *Boletín de la R. A. de B. L. de Barcelona*, XIX, 1946, p. 8.

23. Cf. Gaspar-Remiro : *Historia de Murcia musulmana*, Zaragoza, 1905, p. 310.

24. Cf. Mercier : *Histoire de l'Afrique Septentrionale*, t. II, Paris, 1888, p. 160.

25. Cf. infra, pp. 110 sq.

et des cérémonies qui rappellent celles de l'opulente Byzance avaient pour cadre un superbe hippodrome où se faisait parfois la solennelle proclamation de nouveaux souverains²⁶.

Ville de l'intérieur, ville entourée de steppes et de monts, Tlemcen aurait pu n'être qu'une ville nord-africaine. A la différence de ports comme Tunis ou Bougie, rien ne la destinait à être un centre commercial international. Et pourtant cette ville de l'intérieur fut ouverte aux Européens. Au XIV^{ème} siècle y vivaient environ 2.000 marchands étrangers, chrétiens. Ces hardis négociants installés à Tlemcen commerçaient par le moyen des caravanes indigènes qui traversaient le Sahara, avec diverses contrées de l'Afrique Noire, notamment avec le Soudan, et ils achetaient ainsi de l'encens et de la gomme, de l'ivoire et de la poudre d'or. Alors qu'en Algérie orientale et en Tunisie, les Européens ne pouvaient pas s'éloigner des villes côtières, ils pénétraient par Tlemcen au cœur même de la Berbérie. Le fait est d'importance et donne un intérêt particulier à l'étude des activités que les Espagnols eurent dans cette ville.

C'est évidemment par les ports de la côte nord-africaine que les Castillans et les Catalans — comme tous les autres Européens — étaient en rapports avec le royaume de Tlemcen. Le plus important de ces ports était celui de Honain, appelé aussi Honein ou même One²⁷; il était situé à quelques kilomètres à l'ouest de l'embouchure de la Tafna, la rivière de Tlemcen, au débouché d'un petit oued précisément appelé l'oued Honein, au fond d'un golfe protégé à l'ouest par le cap Noé et dominé au sud par «la montagne carrée» des Traras (860 m.)²⁸: c'est le «Portus Gypsaria» de Ptolémée, l'«Artisiga» de l'Itinéraire d'Antonin; ce port eut une grande activité pendant plusieurs siècles; aux XIII^{ème} et XIV^{ème} y fonctionna sans cesse une administration des Douanes: c'était donc bien là une des portes d'entrée officielles du royaume de Tlemcen. Il est intéressant de noter que ce sont les Espagnols qui rayèrent de la carte ce port au passé séculaire: c'est en effet Charles-Quint qui fit raser cette ville en 1533 parce qu'elle était devenue un nid de redoutables pirates²⁹. Depuis lors, elle ne s'est pas relevée de ses cendres. On exploite aujourd'hui dans cette région côtière des minerais de fer (carrières de Ghar-el-Maden); le sol d'origine volcanique forme un terreau noir, léger, d'une très grande fertilité, très favorable à toutes les cultures³⁰. On regrette que la ville qui se dressait jadis dans cette région favorisée ait disparu; on connaît fort mal son histoire mais il est certain que son activité économique et maritime a été considérable pendant tout le Moyen-Age. Ce sont deux ports modestes qui ont succédé à Honein, l'un à l'ouest, Nemours, l'autre à l'est, Beni-Saf.

Oran était alors un port moins considérable que Honein; c'était toute-

26. Cf. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. Bel., I, p. 20.

27. Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, t. IV, Leyde-Paris, 1924, p. 844.

28. C'est la patrie des Almohades: le mahdi Ibn-Toumert était un potier des Traras.

29. Mas-Latrie: *Relations et Commerce de l'Afrique septentrionale avec les Nations Chrétiennes au Moyen-Age*, Paris, 1886, p. 322.

30. Augustin Bernard, *Afrique septentrionale et occidentale* (T. XI de la Géographie Universelle Vidal de La Blache et Gallois) Paris 1937, p. 188.

fois déjà le second port du royaume, un des ports d'exportation de blés africains vers le royaume de Grénade³¹, le port vers lequel se dirigeaient spontanément des aventuriers s'embarquant à Alicante pour aller chercher fortune en Afrique³². Il semble bien que, tout comme à Honein, une administration des Douanes y ait fonctionné tout au cours des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles³³. Depuis longtemps déjà l'histoire d'Oran était faite de relations avec l'Espagne : le site de cette ville fut sans doute une création espagnole ; il aurait été peuplé pour la première fois et aménagé en 903 par une bande de marins andalous venus des côtes de la péninsule dans le but d'initier précisément un actif trafic commercial avec Tlemcen³⁴ qui était alors le centre d'un petit état puritain d'origine kharijite sur le point de succomber devant la vague de fond chiite qui allait aboutir à l'instauration du khalifat fatimide³⁵. Au milieu des vicissitudes de l'histoire médiévale algérienne, cette ville d'Oran, fondation andalouse, resta pour les Espagnols une porte naturelle de pénétration vers l'arrière-pays nord-africain. A l'extrême-fin du XIV^{ème} siècle — en 1391 — on vit encore affluer à Oran un nouveau groupe d'émigrants espagnols, des *chuetas* de Majorque fuyant la persécution³⁶.

Honein et Oran étaient donc au XIII^{ème} et au XIV^{ème} siècles les deux plus importants ports du royaume de Tlemcen : ces villes regardaient vers l'Espagne, mais aussi vers le Maroc ; et l'on touche ici à l'une des constantes caractéristiques de l'histoire tlemcenienne : très souvent les tribus berbères et arabes des environs de Honein et d'Oran se révoltèrent contre le pouvoir central du royaume et appelèrent à l'aide les Mérinides marocains. C'était là une marche frontière maritime, turbulente ; et les habitants des deux ports étaient d'humeur aussi farouche que ceux des montagnes avoisinantes. Aux dires des historiens, il y avait parmi eux des marins et des pirates « plus entreprenants que ceux de l'état hafside »³⁷. Ces corsaires souvent révoltés et souvent indépendants en fait n'étaient pas des intermédiaires faits pour faciliter un commerce pacifique entre le royaume de Tlemcen et les pays d'outre-mer. On comprend que dans ces conditions la vie économique internationale ait connu un moindre développement en Algérie occidentale qu'en Tunisie ou en Algérie orientale.

Honein et Oran n'étaient toutefois pas les deux seuls ports de Tlemcen ; il est certain qu'une activité commerciale — au moins intermittente — anima aussi, à l'ouest d'Oran, l'excellent port de Mers-el-Kebir³⁸, et à l'est

31. Cf. un document de 1344 publié par Alarcón Santón et García de Linarés ; *Los documentos árabes diplomáticos de la Corona de Aragón*, Madrid 1940, p. 190.

32. Cf. *Revue Hispanique*, T. XII Paris 1905, pp. 346-347.

33. Mas-Latrie op. cit. p. 333.

34. Cf. Areilza et Castiella, *Reivindicaciones de España*, Madrid 1941, p. 180.

35. Cf. par exemple, Gsell, G. Marcais et Yver, *Histoire d'Algérie*, Paris, 1929, pp. 100 sq.

36. Cf. Areilza et Castiella, op. cit., p. 180.

37. Mas-Latrie, op. cit., p. 42. Cf. dans *Documentos árabes...*, op. cit., p. 232, un texte de 1362 où il est question de pirates maures qui ont comme base le port de *Hunayn*.

38. Les gens de Mers-el-Kébir étaient-ils moins entreprenants que ceux d'Oran et de Honein ? Ce sont eux qui sont victimes de pirateries faites par des Catalans dans leur propre port, en 1360 (*Documentos árabes...*, op. cit., p. 228) Mais des faits analogues se produisent en 1362 à Honein, à Oran et à Mostaganem (ibid. p. 232).

les villes d'Arzew et de Mostaganem. Plus à l'est encore, par à-coups, Ténès³⁹ et Cherchell — l'ancienne Césarée capitale de la Maurétanie Césarienne, à une centaine de kilomètres à l'ouest d'Alger — furent des ports du royaume de Tlemcen; mais c'était là la marche orientale avancée du royaume, une zone d'insurrections, un vaste champ de bataille où apparaissaient souvent les Hafside. Les frontières des états nord-africains étaient alors très mouvantes: lorsque le sort des armes les favorisait, les Rois de Tlemcen pénétraient à leur tour sur les terres du Khalife hafside; c'est ainsi qu'un port situé à l'est d'Alger fut lui-même parfois une possession tlemcenienne: Tedelis (Dellys); mais ici tout comme à l'est du royaume, les mœurs étaient fort belliqueuses; cette ville qui comptait environ 1.300 maisons à la fin du XIV^e siècle était un nid de pirates qui avaient su bien fortifier leur repaire. Le roi *Martín el Humano* fut fort mécontent des dommages que ces corsaires causaient à ses sujets⁴⁰, et ce fut contre eux que s'arma en 1398 une expédition valencienne qui, si elle incendia la ville, n'aboutit toutefois qu'à tuer 800 Maures et à en faire prisonniers 150⁴¹.

Malgré leur instabilité, malgré l'humeur inégale et dangereuse de leur population, ces ports algériens étaient les indispensables traits d'union entre Espagnols et Tlemceniens. Mais ils n'étaient pas des buts en eux-mêmes: aucun document ne nous montre des colonies chrétiennes établies dans ces ports, alors qu'il y en avait dans l'Algérie orientale (au moins à Bougie, à Collo (Alcoll) et à Bône)⁴². C'était Tlemcen qui intéressait les marchands et les politiques de Castille et d'Aragon; et l'activité commerciale dépendait essentiellement de la prospérité de l'agriculture et de l'élevage dans l'arrière-pays.

Cette activité commerciale est la toile de fond immuable et d'importance capitale, des relations entre les Couronnes chrétiennes d'Espagne et le royaume de Tlemcen. Il convient donc que nous nous arrêtions assez longtemps à son étude.

LES TRAITÉS HISPANO-TLEMCENIENS. — Pour les raisons majeures que nous avons déjà indiquées, ce royaume continental, mal servi et mal desservi par des ports trop souvent infidèles eut, dans l'ensemble, un commerce moins actif que celui des royaumes de Tunis et de Bougie: les relations avec l'Espagne chrétienne furent moins suivies, les traités moins nombreux. Il nous est impossible d'établir une liste d'accords commerciaux aussi précise et aussi longue que celle que nous avons pu dresser en étudiant les rapports de Tunis et de Bougie avec la Catalogne et les Baléares⁴³. On peut cependant rassembler quelques éléments d'information:

39. C'est en 1274 que Ténès devint pour la première fois une possession du royaume de Tlemcen (Mercier op cit., T. II p. 205). Nous savons que c'est à Ténès que s'embarqua pour l'Espagne au cours de l'été 1369 le vizir Imran ben Mousa, premier ministre du roi de Tlemcen Abou-Hammou-Mousa II (Cf. Bel, trad. cit. de Yah'la-Ibn-Khaldoun, II, 2, 274).

40. Cf. D. Girona, *Itinerari del Rei En Martí*, Barcelona, 1916, p. 68.

41. Cf. T. García Figueras, *Presencia de España en Berberia Central y Oriental*, Madrid, 1949, p. 89.

42. *Boletín de la R. A. de B. L. de Barcelona*, XIX, 1940, p. 44.

43. Ibid., pp. 84-85.

En 1227, dans une ordonnance royale destinée à protéger les intérêts de ses sujets négociants et navigateurs, *Jaime el Conquistador*, parlant du commerce de Barcelone avec la Berbérie ne cite qu'une seule ville nord-africaine : Ceuta ⁴⁴. Par contre, dans un texte de 1286 l'*Union Aragonesa* révoltée contre le pouvoir royal demande à *Alfonso III* d'annuler diverses conventions que la Couronne vient de passer, et, parmi elles, une conclue avec le roi de Tlemcen ⁴⁵. Ce serait donc entre ces deux dates 1227-1286 que commenceraient les relations économiques suivies des Catalans avec Tlemcen.

D'autre part, nous savons qu'à la suite des victoires qu'il remporta en 1248 sur les derniers Almohades, le premier grand roi tlemcenien indépendant, Yagmoracen, enrôla une partie des soldats chrétiens que les Almohades avaient alors à leur service : 2.000 hommes ⁴⁶; ils étaient presque tous Espagnols; et parmi eux, il y avait peut-être plus de Castillans que d'Aragonais ⁴⁷.

En 1267, *Jaime el Conquistador* envoya précisément comme ambassadeur auprès de ce roi Yagmoracen — c'est le premier ambassadeur d'Aragon à Tlemcen que nous puissions citer — le chevalier Guillermo Galceràn qui était nommé en même temps *alcayt* (*alcaïde*) ⁴⁸ de tous les Chrétiens militaires et civils qui partiraient avec lui et de ceux qui étaient déjà établis ou s'établiraient à l'avenir dans le royaume de Tlemcen. Dans les lettres de nomination, *Jaime I* spécifie que Galceràn jouirait des mêmes droits et émoluments que les *alcaldes antérieurs* ⁴⁹. Il y avait donc eu dès avant 1267 des nominations semblables. On ne peut donner aucune autre précision sur les premiers accords passés au XIII^{ème} siècle entre la Couronne d'Aragon et Tlemcen.

Au XIV^{ème} siècle, les relations économiques entre les deux pays sont par contre mieux jalonnées : on peut d'abord citer des «cédulés» royales de 1315 ⁵⁰ et de 1341 ⁵¹ qui nous informent sur les droits établis par les Magistrats de Barcelone sur les bateaux commerçant avec la Berbérie en général; mais surtout nous avons de nombreux documents sur des accords à la fois politiques et économiques :

En 1318-1319, des négociations furent menées entre Tlemcen et Barcelone, du côté arabe par Felipe de Mora, *alcaïde* du roi Abou-Hammou-Moussa I^{er}, et par son secrétaire Jaime Cervitge; du côté chrétien par le chevalier Bernat Puig (ou Despuig) et par le notable citoyen barcelonais Bernat Zapila (ou Çapila) ⁵².

44. Capmany, *Memorias...*, op. cit., II, pp. 11, 12.

45. García Figueras, op. cit., p. 66.

46. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. Bel, op. cit., I, p. 154.

47. Puisque c'est le roi de Castille San-Fernando III qui organisa en 1229 cette milice des derniers Almohades (Cf. Mercier, op. cit., II, p. 152).

48. Sur les milices chrétiennes qui servaient en Afrique du Nord et sur leurs chefs nommés *alcaldes*, cf. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 64-65.

49. A. Giménez Soler: *Caballeros españoles en Africa*, *Revue Hispanique*, XII, Paris, 1905, p. 303.

50. Capmany, *Memorias...*, op. cit., II, pp. 77-80.

51. Ibid., IV, pp. 100 sq.

52. En 1318, ambassade de Mora et de Cervitge en Aragon (*Archives de la Couronne*

Puis de longues négociations analogues, eurent lieu entre les deux mêmes états en 1325⁵³, 1327⁵⁴, 1329⁵⁵ et 1330⁵⁶; le principal artisan en fut un bâtard de *Jaime II* d'Aragon: Jaime de Aragon⁵⁷.

Enfin en décembre 1362, toujours entre Tlemcen et l'Aragon, fut scellé un long et détaillé traité dont nous avons le texte intégral⁵⁸; les pourparlers avaient été dirigés du côté barcelonais par Francés Costa, un spécialiste des questions nord-africaines, qui avait signé un traité analogue deux ans auparavant avec le Khalife hafside, roi de Tunis et de Bougie⁵⁹.

Par ailleurs, nous connaissons un accord passé à Tlemcen en 1339 entre le roi *Jaime II* de Majorque et le grand souverain mérinide Abou-l'Hassan qui avait annexé à ses états le royaume de Tlemcen⁶⁰.

Au temps de cette domination mérinide sur Tlemcen (1337-1360), les souverains maîtres du Maroc et de l'Algérie furent aussi en relations suivies avec l'Aragon et même avec la Castille:

Dès 1340 s'engagèrent de vains pourparlers — menés par Francés Portell — entre *Pedro IV* d'Aragon et Abou-l'Hassan⁶¹. Mais ce fut seulement après la prise d'Algésiras par *Alfonso XI* de Castille (26 mars 1344), qu'il y eut une période de relations pacifiques entre l'empire mérinide nord-africain et les royaumes chrétiens d'Espagne: dès le printemps 1344, un traité fut signé entre Abou-l'Hassan et la Castille⁶²; au même moment

d'Aragon, Reg. 244, f. 236. — Cf. *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 322-23. En 1319, ambassade de Puig et Zapila à Tlemcen (*Archives de la Couronne d'Aragon*, R. 887, f. 260 v. — Cf. Capmany, *Antiguos tratados de paces y alianzas entre algunos reyes de Aragón y diferentes príncipes infieles de Asia y Africa*, Madrid, 1786, pp. 86 sq.; Capmany, *Memorias...*, op. cit., IV, pp. 87 sq.; Mas-Latrie, op. cit., p. 323).

53. *Archives de la Couronne d'Aragon*, R. 830, f. 40, R. 339, f. 181. — Cf. *Revue Hispanique*, XII, pp. 329 sq., 330, 339.

54. *Archives C. d'A.*, 410, f. 210, R. 339, f. 179 (Cf. *Revue Hispanique*, XII, pp. 832-834 et 841-842; et *B.R.A.B.L.B.*, V, 1910, p. 184); et *Documentos árabes...*, op. cit., pp. 181-183.

55. *Revue Hispanique*, XII, p. 339.

56. *Documentos árabes...*, op. cit., pp. 186 et 804. En publiant ce dernier document (celui de la p. 804), Alarcón Santón et García de Línarés font une erreur de commentaire: ils confondent Tunis et Tlemcen et attribuent au souverain hafside des propositions qui sont sûrement du roi de Tlemcen Abou-Yasbfin Ier (1318-1337).

57. Sur ce Jaime de Aragón, cf. infra pp. 44 et 88 sq.

58. *Documentos árabes...*, op. cit., pp. 282 sq. et 287 sq. Là encore, nous devons relever une erreur: le roi musulman signataire du traité est désigné par Alarcón Santón et García de Línarés comme «sultan du Maroc»; or, ce «Musa ibn Abu-Yakuba» ne peut être que le roi de Tlemcen Abou-Hammou-Moussa II (1359-1387); les textes sont d'ailleurs datés de Tlemcen et en cette année 1362 c'est bien Abou-Hammou II et nullement le Mérinide qui est le maître de Tlemcen (Cf. Yal'ha-ibn-Khaldoun, trad. Bel, II, 2, 138, 160 etc.).

59. Ce négociateur est appelé tantôt Francés Costa, tantôt Francés Sa-Costa. — Cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, p. 35; *Documentos árabes...*, op. cit., p. 315; et Giménez Soler: *Documentos de Túnez del Archivo de la Corona de Aragón «Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans»*, 1909-1910, p. 254.

60. Cf. Mirallès de Imperial, *Relaciones diplomáticas de Mallorca y Aragón con el Africa septentrional*, Barcelona, 1904, pp. 6, 60 sq. Dès la fin du XIII^e siècle il y avait déjà des relations économiques fréquentes entre Majorque et Tlemcen: cf. un texte de 1206 cité par A. Giménez Soler: *B.R.A.B.L.B.*, 1910, V, p. 297.

61. Document publié par Canellas, *Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón. Sección de Zaragoza*, vol. II, 1946 (Document n.º 11), p. 61.

62. Traité signé pour «quinze ans». (Sur cette paix de 1344 entre les Musulmans et la Castille, cf. Canellas ibid. document n.º 17, p. 68; Giménez Soler: *Don Juan Manuel*, Zaragoza, 1932, pp. 642-643 (*Archives Municipales de Murcie* 1-173); *Documentos árabes...*, op. cit., pp. 187 sq.)

l'Aragon était déclaré inclus dans ce traité ⁶³ et le Khalife mérinide ratifiait la paix conclue entre l'Aragon et Grenade ⁶⁴. Ces traités qui ne liaient qu'indirectement les états mérinides et la Couronne d'Aragon créèrent, il est vrai, une situation équivoque qui se prolongea pendant plusieurs mois ⁶⁵. Mais on en vint enfin à de vrais traités en bonne et due forme qui favorisèrent certainement dans une large mesure le commerce des Catalans dans la région de Tlemcen : les accords passés entre le Khalife mérinide Abou-Inane et *Pedro IV* peut-être dès 1352 (?) ⁶⁶, en tout cas en 1355-1357, par l'intermédiaire de *Pedro Boit* «*veguer general*» du royaume de Valence (traité du 20 juillet 1357) ⁶⁷, accords préparés dès 1349-1350 par le Marjorquin *Gil Albert* ⁶⁸. Plus tard encore, jusque dans les derniers jours de la domination mérinide sur Tlemcen, d'autres accords furent négociés ⁶⁹.

Ainsi donc, aussi bien au temps de son indépendance que lors de sa soumission aux Marocains, le royaume de Tlemcen fut sinon constamment, du moins assez souvent, à même d'avoir des relations commerciales pacifiques avec les sujets de la Couronne d'Aragon et parfois avec les Castellans. Evidemment sur ce plan économique le rôle de la Castille fut insignifiant par rapport à celui de la Catalogne, alors que, par contre, sur le plan proprement politique la question de Tlemcen tint à diverses reprises un rôle à peu près aussi grand dans les préoccupations des souverains castillans que dans celles des rois d'Aragon ⁷⁰. On peut citer comme preuve de l'ancienneté de ces relations diplomatiques entre Tlemcen et la Castille l'ambassade qui fut envoyée à Burgos en août 1293 par le roi *Othman* pour ratifier avec le roi *Sancho IV* des accords contre le Maroc ^{70 bis}.

DONNÉES GÉNÉRALES DES RELATIONS COMMERCIALES ENTRE L'ESPAGNE CHRÉTIENNE ET TLEMCEN : LES DROITS DE DOUANE ; L'INSÉCURITÉ DES VOYAGES ; LES CORSAIRES CATALANS. — Les caractéristiques générales du commerce que fit l'Espagne avec le royaume de Tlemcen sont analogues à celles que nous avons déjà notées en étudiant les activités économiques des Catalans en Tunisie et en Algérie orientale ⁷¹ :

63. *Documentos árabes...*, op. cit., pp. 187 sq.

64. *Documentos árabes...*, op. cit., p. 194 ; et *Canellas* op. cit., p. 35. Cette ratification de la paix Grenade-Aragon par «*Ali ibn Saïd*» (Abou-l'Hassan) est prise à tort par *Canellas* pour une paix entre «*Ali de Tremecen*» et l'Aragon. Cet «*Ali*» est Abou-l'Hassan, alors roi de Tlemcen en même temps que du Maroc.

65. Cf. *Documentos árabes...*, op. cit., pp. 128, 181.

66. Contre cette hypothèse d'accords conclus dès 1352 entre Abou-Inane et l'Aragon (hypothèse de *Mas-Latrie*), cf. la lettre du 9 septembre 1354 de *Mohamed V* de Grenade à l'Infant *Don Pedro*, Lieutenant-Général du Royaume et oncle du Roi d'Aragon, rappelant que les sujets mérinides sont inclus dans les traités existant entre Grenade et Aragon et que par conséquent ils ne doivent pas être capturés (*Documentos árabes...*, op. cit., p. 185). En 1354 il y avait donc toujours la même équivoque qu'en 1344-1346 : cf. supra nos notes 64 et 65.

67. Cf. *Mas-Latrie*, op. cit., p. 392 ; *Miralles de Imperial*, op. cit., pp. 40 et 82 sq. ; *Capmany*, *Antiguos tratados...*, op. cit., pp. 18 sq. ; *Memorias...*, op. cit., III, p. 202 et IV 121.

68. *Documentos árabes...*, op. cit., pp. 205-208-216.

69. Entre *Pedro IV* et le Mérinide *Abou-Salim* (*Documentos árabes...*, p. 224).

70. Cf. infra p. 53.

70 bis. Cf. *M. Gaiibrois*, *Tarifa y la política de Sancho IV*. Madrid, 1919, p. 39 ; et du même auteur : *Historia de Sancho IV de Castilla*, Madrid, 1922-28, II, pp. 250-51.

71. *B.R.A.B.L.B.* XIX, 1946 pp. 39 sq.

Toutes les opérations commerciales devaient se faire sous le contrôle direct ou indirect de l'administration des Douanes tlemceniennes, particulièrement bien organisées, nous l'avons vu, à Honcin et à Oran; les marchandises importées étaient frappées comme dans les états hafside d'un droit de 10 % *ad valorem* ⁷²; il y avait vraisemblablement aussi divers droits complémentaires ⁷³, ceux qui sont désignés dans le traité de décembre 1362 sous le nom d'«impôts fiscaux déjà connus» ⁷⁴. Il semble qu'à la faveur des guerres et des révolutions, les maîtres du royaume de Tlemcen entendaient parfois établir des tarifs plus élevés et arbitraires: dans les instructions qu'il donna en 1319 à ses ambassadeurs Despuig et Zapila, *Jaime II* précisa en effet qu'ils devaient s'efforcer de faire rétablir les «anciens tarifs douaniers» ⁷⁵; et en 1362, *Pedro IV* réussit pareillement à obtenir par Francés Costa qu'aucune nouvelle taxe ne serait établie sur le commerce ⁷⁶. Dans tous les documents que nous connaissons, il est question de traités passés antérieurement et qui avaient été peut-être plus explicites, mais qui ne nous sont pas parvenus; traité entre *Jaime II* et Abou-Moussa I^{er} (1308-1318), traités entre Yagmoracen (1236-1288) d'une part, *Jaime I* ⁷⁷ puis *Pedro III* d'autre part ⁷⁸.

Bien entendu, les règles étaient souples; et elles étaient plus assouplies encore dans ce royaume où la contrebande était sans doute plus facile que dans les états hafside, étant donné l'éloignement entre les ports officiels et le centre des transactions: Tlemcen. Surtout au cours des années de mauvaise récolte, les rois de Tlemcen ne faisaient pas payer de droits sur certaines marchandises très nécessaires, le blé par exemple ⁷⁹; cette coutume se comprend d'autant mieux quand on se rappelle que de pareilles exportations destinées à des Infidèles étaient en principe interdites par le Souverain Pontife ⁸⁰. De leur côté, les souverains musulmans établissaient des listes de denrées que les chrétiens n'avaient pas le droit d'exporter d'Afrique: en 1339 par exemple le Mérinide Abou-l'Hassan précisa que les Majorquins avec qui il signa alors un traité de commerce, ne pourraient pourtant acquérir dans ses états ni blé ni armes, ni chevaux, ni peaux, ni cuirs ⁸¹. Mais du côté musulman tout comme du côté chrétien, ces clauses de principe étaient souvent transgressées: nous savons qu'en 1302 les Barcelonais vinrent acheter du blé dans les possessions mérinides, après y avoir été autorisés par le Khalife Abou-Youkoub qui était alors en train d'assiéger Tlemcen dont il contrôlait déjà à peu près toutes les possessions littorales; et cet achat

72. Cf. traité de décembre 1362, *Documentos árabes...* pp. 287 sq.

73. Cf. *B.R.A.B.L.B.* XIX, 1946, p. 47.

74. *Documentos árabes...* pp. 287 sq.

75. Capmany, *Antiguos tratados...*, p. 90 sq.; *Memorias...*, IV, pp. 87 sq.; Mas-Latrie op. cit., pp. 323 sq.

76. *Documentos árabes...* pp. 232-237.

77. Le texte primitif fondamental, sans doute postérieur à 1248 et antérieur à 1267. Cf. supra p. 14.

78. Cf. lettre de réclamation envoyée par *Jaime II* en 1296 au roi Othman (1298-1304), publiée par Giménez Soler, *B.R.A.B.L.B.* 1910, V, 297 (*Archives de la Couronne d'Aragon*, R. 104, 84).

79. Cf. *B.R.A.B.L.B.* XIX, 1946, p. 46.

80. Cf. Capmany, *Memorias...*, II, p. 86.

81. Cf. Miralles de Imperial, op. cit., pp. 6, 60 sq.

se fit au prix normal «*según práctica antigua*»⁸²; ce n'était donc pas un fait isolé. D'ailleurs, en 1360 le roi de Tlemcen Abou-Hammou II, écrivant à *Pedro IV* d'Aragon pour se plaindre de pirateries catalanes, eut aussi l'occasion de souligner qu'il avait toujours prodigué ses faveurs aux sujets de la Couronne d'Aragon puisqu'il les avait sans cesse autorisés à exporter des grains de son royaume, «malgré les graves problèmes que cela posait au point de vue religieux»⁸³.

Les principes généraux de «sécurité» étaient un autre aspect essentiel des traités entre Tlemcen et l'Aragon : aucun acte d'hostilité ne devait être commis par les sujets du Roi de Tlemcen contre les commerçants aragonais, et réciproquement ; et il était bien précisé que par «acte d'hostilité», s'entendaient pareillement les agressions «ouvertes» et «dissimulées», aussi bien sur terre que sur mer, les incursions et *razzias* de toutes sortes⁸⁴. Les voyageurs, leurs biens et leurs navires étaient placés sous la protection des deux souverains co-signataires⁸⁵. Si des sujets de l'une ou l'autre des parties contractantes violaient la paix, leur roi devait réparer les dommages causés par eux, faire libérer les prisonniers capturés dans ces conditions, et veiller à la restitution des biens saisis ou au paiement de justes indemnités⁸⁶. Le «droit de naufrage»⁸⁷ était supprimé : si un bateau catalan s'échouait sur les côtes tlemceniennes, il devait être restitué à ses propriétaires avec toute sa cargaison ; et les épaves des navires naufragés devaient également être restituées⁸⁸. Cette dernière clause semble avoir été longue et difficile à obtenir par les Catalans et sans doute était-elle d'application difficile en raison de la turbulence des provinces tlemceniennes côtières : en 1319, *Jaime II* se plaignait amèrement de la persistance du droit de naufrage sur les côtes tlemceniennes alors qu'il avait déjà disparu des autres royaumes de l'Afrique du Nord⁸⁹. Et même après son abolition théorique, il continua à sévir sans que satisfaction fût facilement donnée à ceux qui en étaient les victimes : nous croyons que c'est une affaire de pillage d'épaves dont il est question dans une lettre adressée par le roi de Tlemcen en 1362 à *Pedro IV* d'Aragon, affaire pendante parce que la femme (sans doute la veuve) de l'intéressé (nommé Mateau Marset) refusait de se soumettre à la juridiction du tribunal musulman qui instruisait le procès^{89 bis}.

Il faut ajouter que les gouvernements n'étaient pas toujours d'une rigoureuse bonne foi, et cela aussi explique que la paix sur les côtes ait été souvent violée : en 1296 par exemple, à la suite d'une saisie de biens faite par

82. Ibid. p. 68; Capmany, *Memorias...*, I, 2. p. 81 et II, pp. 373-374.

83. *Documentos árabes...*, pp. 228 sq.

84. *Documentos árabes...*, pp. 287 sq.

85. Miralles de Imperial, op. cit., pp. 6, 60 sq.

86. *Documentos árabes...*, pp. 287 sq.

87. Cf. B.R.A.B.L.B. XIX, 1946, pp. 48-49.

88. Miralles de Imperial, op. cit., pp. 6, 60 sq.; *Documentos árabes...*, pp. 287 sq.

89. Mas-Latrie, op. cit., pp. 323 sq.; Capmany, *Antiguos tratados...*, pp. 96 sq.; *Memorias...*, IV, pp. 67 sq.

89 bis. *Documentos árabes...*, pp. 282 sq. Cette femme plaignante n'était évidemment pas venue elle-même pour débattre l'affaire (Cf. infra, p. 25). C'est son représentant qui se refusait à admettre la juridiction du tribunal musulman. Cependant en terre d'Afrique, il était coutume que la juridiction compétente fût celle de l'accusé (Cf. B.R.A.B.L.B. XIX, 1946, p. 42).

les Majorquins aux dépens d'un commerçant tlemcenien, dans un port de Majorque, *Jaime II* répondit aux réclamations du roi de Tlemcen en prétendant qu'il ne pouvait pas faire restituer ces biens ni faire indemniser leur propriétaire, étant donné que les traités visaient la sécurité sur terre et non sur mer et qu'il ne prenait d'ailleurs sous sa protection royale que les Maures se plaçant sous son autorité!⁹⁰ La mauvaise foi de *Jaime II* dans cette affaire est évidente et rappelle fâcheusement celle dont il fit preuve vis-à-vis du Khalife de Tunis en 1308 lors de l'affaire Sarrian⁹¹ : même si les traités antérieurs à 1296, traités dont nous ignorons le texte, ne prévoyaient pas la sécurité sur mer au même titre que sur terre — ce qui d'ailleurs est en contradiction avec les traités de 1339⁹² et de 1362⁹³ —, il était vraiment inadmissible de soutenir que la garantie de sécurité sur terre ne s'appliquait pas *dans les ports* majorquins; et de plus, les rois musulmans ne pouvaient pas admettre que leurs sujets se missent sous l'autorité des rois chrétiens!

En d'autres occasions, il est vrai, cette «sécurité» sur les côtes se transformait — au moins selon la lettre des traités sinon en pratique — en véritable alliance défensive; une clause du traité de 1362 est particulièrement significative sur ce point :

«Quand une embarcation appartenant à l'un des deux pays ira se réfugier vers d'un des ports de l'autre pays afin d'échapper à un adversaire la poursuivant sur mer, elle recevra l'aide des gens de ce port qui devront faire tout leur possible pour lui éviter de tomber entre les mains de l'ennemi, au besoin en la défendant avec toutes leurs forces et avec l'aide de Dieu.»⁹⁴

Quoi qu'il en fût de ces passagères promesses incluses dans les traités, c'était, bien entendu, la force maritime qui restait l'essentielle garantie de la sécurité des commerçants catalans, tant contre les pirates sujets du Roi de Tlemcen que contre tous leurs autres ennemis, déclarés ou non. On comprend que dans ces conditions l'armement de navires destinés à lutter en temps de paix comme en temps de guerre contre les Maures pirates ou corsaires ait été une préoccupation essentielle des Barcelonais et des citoyens des autres villes commerçantes : à diverses reprises — en 1378⁹⁵ et en 1397⁹⁶ par exemple — les Barcelonais et les Valenciens obtinrent l'autorisation royale d'armer à leurs frais des galères contre les Maures dans le cadre du Règlement général de 1356 par lequel *Pedro IV* avait établi les principes à suivre dans l'organisation de la lutte corsaire contre les infidèles⁹⁷. On sait que pour la sécurité des commerçants, l'esprit d'initiative des capitaines de bateaux était un facteur essentiel de la réussite du voyage⁹⁸. Les villes veillaient donc scrupuleusement au choix

90. B.R.A.B.L.B. 1910, V, p. 287; *Archives de la Couronne d'Aragon*, R. 104, 84.

91. B.R.A.B.L.B. XIX, 1946, pp. 86-88.

92. Le traité entre *Jaime II* de Majorque et le Mérinide Abou-l'Hassan.

93. Le traité entre *Pedro IV* d'Aragon et le roi de Tlemcen Abou-Hammou II.

94. *Documentos árabes...*, pp. 237 sq.

95. Capmany, *Memorias...*, IV, p. 152.

96. Ibid. IV, p. 193. — Cf. supra p. 13.

97. Capmany, *Memorias...*, IV, p. 112.

98. Cf. B.R.A.B.L.B. XIII, 1946, p. 62.

de ces capitaines; sauf au temps de *Pedro IV* où il y eut un gros effort du roi pour prendre en mains la marine⁹⁹, les officiers des navires qui sillonnaient la Méditerranée, dépendaient essentiellement de Barcelone, ou, s'il s'agissait de navires valenciens, de Valence; ils avaient pleine et entière juridiction sans que pussent intervenir les amiraux du roi¹⁰⁰. La question maritime et la question commerciale étaient ainsi étroitement imbriquées; et l'une et l'autre dépendaient de l'activité et de la volonté des villes catalanes.

Au contraire, le roi de Castille était souvent absent de la Méditerranée à cause de l'indifférence que ses ports atlantiques montraient aux entreprises africaines¹⁰¹; quant au gros effort maritime que fournit *Alfonso XI*, avant même *Pedro IV*, il fut éphémère et sans grands résultats sur le plan des relations hispano-africaines, car cette flotte castillane fut utilisée par *Pedro I* — le successeur d'*Alfonso XI* — davantage contre l'Aragon que contre les Musulmans.

Pour protéger les commerçants espagnols contre les pirates de Honein et d'Oran dont les repaires étaient si proches des côtes ibériques, il n'y avait donc guère en définitive comme forces de sécurité que les navires catalans.

Ainsi donc, grâce aux constants efforts des marins, tantôt à la faveur d'éphémères dispositions favorables des tribus du littoral tlemcenien, tantôt en dépit de leur hostilité, le commerce des pays de la Couronne d'Aragon avec l'Algérie occidentale, et par elle, avec l'Afrique Noire¹⁰² put se développer progressivement au XIII^{ème} et au XIV^{ème} siècles.

QUELQUES ASPECTS DE LA VIE ET DU COMMERCE CATALANS A TLEMCEM. — Il serait intéressant de connaître les détails de ces transactions commerciales, d'avoir quelque idée sur les bénéfices que pouvaient y trouver les marchands catalans et sur la vie qu'ils menaient dans ces conditions en cette terre lointaine où ils s'installaient parfois à demeure autour de leur «Fondoukh»^{102 bis}.

Un point apparaît indiscutable: soit par contrebande soit officiellement, malgré les stipulations qui s'y opposaient souvent par principe, les grains — exportés ou importés, selon les années — constituaient l'élément le plus alléchant de ce commerce¹⁰³.

Pour ce qui est des autres importations catalanes en Algérie occidentale, on discerne que, Tlemcen n'étant pas une ville maritime, le commerce du bois et des agrès — que les prescriptions pontificales interdisaient aussi d'exporter en terre musulmane¹⁰⁴ — était sans doute moins développé qu'à Tunis ou à Bougie: il aurait été trop profitable aux cor-

99. Cf. Capmany, *Memorias...*, IV, pp. 145, 148-149: le Vice-Amiral Gilabert de Cruïlles fut nommé en 1378 «Capitaine-Général des Flottes Royales et de la Mer» avec de très larges attributions.

100. Capmany, *Memorias...*, II, pp. 173, 364, 402, 404.

101. Benavides, *Memorias del Rey Don Fernando IV de Castilla*, II, pp. 818-819.

102. Cf. *supra*, p. 11.

102 bis. Cf. *B.R.A.B.L.B.* XIX, 1946, p. 43; *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 330-340.

103. Mas-Latrie, *op. cit.*, p. 330.

104. Cf. *B.R.A.B.L.B.* XIX, 1946, p. 48.

saïres et aux pirates de Honein et d'Oran. Il est certain qu'au contraire, les vins et toute la série des produits ou objets fabriqués en Espagne étaient appréciés et acquis en terre tlemcenienne¹⁰⁵.

Parmi les exportations, il est vraisemblable que celle de l'huile tenait une beaucoup moins grande place qu'en Tunisie; on peut entrevoir celle des fruits, mais surtout on doit noter celle des cuirs, des peaux, des laines et du *coton*. C'est là, à n'en pas douter, l'aspect le plus intéressant et le plus original du commerce que les Catalans allaient faire à Tlemcen: il y avait alors dans ces régions de l'Oranie actuelle de grandes plantations de coton; ce coton tlemcenien — notamment celui de Mostaganem — jouissait d'une bonne réputation dans l'Europe médiévale¹⁰⁶, réputation justifiée puisque c'est dans cette région que prospèrent à nouveau aujourd'hui après une longue éclipse, les plantations cotonnières du Sig, de Perrégaux et de Relizane. Le royaume de Tlemcen avait là une belle source de richesse.

Les Catalans, tentés par ces diverses possibilités tlemceniennes, utilisaient dans leurs affaires la «technique» commerciale dont nous avons déjà exposé les caractères essentiels, à propos de Tunis et de Bougie. Le plus vieux des textes que l'on puisse citer sur ce point est un reçu de 1250, conservé aux Archives de la Cathédrale de Barcelone; il confirme que le commerce était déjà développé entre Barcelone et Tlemcen au milieu du XIII^{ème} siècle¹⁰⁷: le marchand *Arnaldus de Podio* remit, à Tlemcen, une somme (en «commande-dépôt»¹⁰⁸) à un autre commerçant *Raimundus de Bagneariis*; et celui-ci rendit la somme à Barcelone¹⁰⁹. De curieuses associations commerciales se formaient au besoin entre Musulmans et Chrétiens; cela n'est pas pour nous surprendre puisque nous savons que même des navires étaient ainsi co-propriétés de Nord-Africains et d'Européens¹¹⁰; un texte de 1296 nous montre le marchand tlemcenien *Mohamed Abennator* (?) associé à des Majorquins, et indignement trompé par eux d'ailleurs¹¹¹.

L'âpreté et souvent la mauvaise foi des marchands qui s'aventuraient ainsi à Tlemcen sont évidemment indéniables. Il n'y a pas à s'en étonner: il fallait avoir un tempérament d'aventuriers pour se risquer ainsi en Afrique, plus encore sans doute à Tlemcen que dans une ville maritime comme Tunis. Et puisqu'il y eut une ordonnance des Magistrats de Barcelone pour interdire que fussent nommés consuls en Berbérie «des hommes infâmes et des banquiers en faillite»¹¹², on peut imaginer sans peine que l'immoralité des commerçants était parfois sans limite!¹¹³

105. Ibid. pp. 88-89.

106. Mas-Latrie, op. cit., p. 380.

107. Cf. supra, pp. 14 sq.

108. Cf. sur la «commande-dépôt» B. R. A. B. L. B. XIX, 1946, p. 40.

109. Archives de la Cathédrale de Barcelone, cap. 24, n.º 3144. Cf. Sayous: *Les méthodes commerciales de Barcelone aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles*, «Estudis Universitaris Catalans», 1931, XVI, p. 190.

110. B.R.A.B.L.B., 1946, XIX, p. 68.

111. Archives de la C. d'A., R. 104, 84 (Cf. B.R.A.B.L.B. 1910, V, p. 297).

112. B.R.A.B.L.B., 1910, V, p. 195.

113. Ibid. et Archives de la C. d'A., R. 557, f. 244 v.

Toute une colonie catalane se constitua ainsi très tôt à Tlemcen, mais en quelque sorte en marge de la loi, au moins au début; un texte de 1267 nous prouve qu'il y avait déjà alors une colonie catalane civile à Tlemcen et que l'on envisageait un nouvel afflux d'émigrants; mais il paraît certain qu'il n'y avait alors aucun consul à la tête de cette colonie — et c'est pourquoi nous disons qu'elle était en somme organisée en marge des règlements ordinaires — puisque l'alcaïde alors nommé par Jaime I comme chef de la Milice était aussi déclaré *chef des chrétiens civils* ¹¹⁴. Un autre texte de 1274 nous apprend qu'il était interdit en principe d'aller dans le royaume de Tlemcen, «*inhibitione per nos facta ne aliquis de terra nostra audeat ire ad terram ipsius regis de Tirimce*» ¹¹⁵. Mais bien entendu, c'était là dans une large mesure une clause de principe; et les autorisations étaient facilement données, par les autorités locales avant l'organisation définitive du Consulat de Mer ¹¹⁶; c'est ainsi qu'en août 1274, deux Majorquins furent autorisés à partir pour le royaume de Tlemcen.

Nous ne pouvons pas préciser la date à laquelle apparut pour la première fois un Consul d'Aragon à Tlemcen; mais on se rend compte que cette apparition fut plus tardive qu'à Tunis (1271) et à Bougie; et un texte de 1327 nous apprend que ce Consul à Tlemcen était non pas nommé par le Roi d'Aragon comme dans les états hafside, mais élu par les marchands. Il était le seul consul pour tout le royaume de Tlemcen, puisque son titre était consul «*en la terra del rey de Tirimce*» et puisqu'il était élu par tous les Catalans «*navegants en les terres del rei de Terimce*» ¹¹⁷. Cela confirme bien nos hypothèses sur le moins grand essor du commerce catalan en Algérie occidentale qu'en Algérie orientale et en Tunisie, et sur le plus grand relâchement de l'autorité royale aragonaise sur cette curieuse colonie de Tlemcen.

Ces Catalans qui aux beaux jours de la Tlemcen médiévale étaient certainement plus d'un millier ¹¹⁸ ne pouvaient être rejoints par leurs femmes ¹¹⁹: celles-ci n'étaient autorisées à partir pour Tlemcen que si elles étaient âgées; on ne voit guère d'exemple de la chose ¹²⁰. Et par ailleurs rien ne permet de penser qu'il y avait encore à Tlemcen un noyau de Berbères chrétiens comme à Tunis ou en Algérie orientale ¹²¹. Plus d'une fois, ces marchands plus ou moins aventuriers qui vivaient à Tlemcen, apostasièrent ¹²². Et les fils d'apostats formèrent une sorte de curieuse classe entreprenante et ambitieuse dont nous étudierons les activités politiques; la principale figure en fut le vizir «Hilell ben Abdallah», né dans le royaume de Grenade de parents catalans renégats (la mère aussi semble-

114. Cf. supra, p. 14 et *Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 803.

115. *Archives de la C. d'A.*, R. 19, f. 154 v.

116. Toute cette question a été étudiée et clairement exposée par Giménez Soler (*B.R.A.B.L.B.*, V, 1910, pp. 191-92).

117. *Arch. C. d'A.*, R. 339, f. 179 (*B.R.A.B.L.B.*, V, p. 184).

118. Cf. supra, p. 11.

119. «*prohibitione facta ne mulieres christiane ad partes Barbarie accedant*» (Finke, *Acta Aragonensia*, III, p. 515).

120. Finke, *ibid.*

121. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 22.

122. *B.R.A.B.L.B.*, V, 1910, pp. 195-96 (*Archives de la C. d'A.*, R. 357, f. 224 v.).

t-il) et arrivé très jeune à Tlemcen ¹²³. Les chroniqueurs arabes contemporains le nomment toujours HILLAL LE CATALAN, mais son existence est passée inaperçue aux historiens actuels qui même lorsqu'ils citent des instructions diplomatiques ou autres textes émanant du vizir tlemcenien Hillal ben Abdallah ne se rendent pas compte qu'il s'agit de ce Catalan ¹²⁴.

Parmi ceux qui eurent aussi un grand rôle dans la Tlemcen du xiv^{ème} siècle mais tout en restant fidèles à la foi chrétienne de leurs ancêtres, il faut citer tout particulièrement l'infatigable négociateur et intrigant *Jaime de Aragón*, bâtard de *Jaime II* ¹²⁵.

C'était donc tout un milieu catalan bien curieux qui s'affairait dans cette grande ville africaine du Moyen-Age!

L'INSTABILITÉ ÉCONOMIQUE. — La vie de ces coureurs d'aventures n'était pas toujours facile; leur prospérité était peu stable; une révolution pouvait ruiner les plus riches; une conspiration de palais ou une vague de xénophobie pouvait brutalement mettre fin à la vie de ceux mêmes qui avaient bien réussi, sans excepter les renégats.

Les deux raisons essentielles de cette instabilité aux nombreux symptômes étaient les guerres et les variations climatiques. Ces deux causes pouvaient entraîner le même effet désastreux, source de tous les maux: la famine.

Quelques documents nous permettent de serrer d'un peu près la question si difficile du prix de la vie en ces temps lointains. Ils nous donnent la possibilité de corroborer les indications que nous avons données au sujet du prix du blé en conclusion de notre étude sur le commerce catalan à Tunis:

Selon nous, l'hectolitre de blé valait en Ifrikyia — au moins dans les années de mauvaise récolte — à peu près quatre fois plus cher qu'à Paris à cette même époque, c'est-à-dire une vingtaine de francs du début du xx^{ème} siècle ¹²⁶. Or nous avons divers renseignements sur le prix du blé tlemcenien:

Un premier document mérite d'être soigneusement discuté: l'autorisation donnée aux Barcelonais en 1302 par le Mérinide Abou-Youkoub en train d'assiéger Tlemcen, autorisation d'exporter du blé moyennant le droit normal de 3 doublons le «cafiç» ¹²⁷. Il s'agit là vraisemblablement du droit de douane et non pas du prix ¹²⁸; et il faut admettre qu'au total ce «cafiç» de blé revenait environ à 12 doublons peut-être même à 15 ¹²⁹. Mais pour que

123. Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, III, pp. 418-19.

124. Cf. infra, pp. 75 sq.

125. Cf. supra, p. 15.

126. Cf. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, p. 52, note 111.

127. Cf. supra, p. 18; Miralles de Imperial, op. cit., p. 68; Capmany, *Memorias...*, I, 2, p. 181; II, pp. 373-74.

128. On sait qu'à Safi, au Maroc, le blé exporté payait à la même époque, un droit de 4 doublons par «cafiç» (Capmany, *Memorias*, III, p. 147).

129. 12 doublons (soit 9 plus 3) si l'on admet un droit de douane de 33 %; droit possible étant donné que le commerce du blé n'était autorisé que moyennant le paiement de très lourdes taxes; 15 doublons (c'est à dire 12 plus 3) si l'on admet un droit de 25 % seulement. (Cf. Capmany, M., III, p. 147; 14 doublons au Maroc).

ce prix de 12 ou 15 doublons soit compréhensible, il faut essayer de préciser et la valeur du doublon et la capacité du «cafiç». La variation des monnaies, leur progressive dépréciation étaient des phénomènes constants au Moyen-Age¹³⁰; on peut cependant entrevoir que ce doublon de 1302 correspondait à environ 40 francs d'avant 1914 (ordre de grandeur: 400 francs d'avant 1939)¹³¹. Or, les commerçants barcelonais achetant du blé dans l'Algérie alors occupée par les Marocains ne pouvaient s'exposer à acheter à un prix qui aurait été jugé prohibitif en Catalogne même dans les années de disette¹³²; il est donc impossible de penser que le «cafiç» acheté au prix de 12 ou 15 doublons est du même ordre de grandeur que le «cafiç» tunisien ou espagnol: il est certainement beaucoup plus grand. Selon certains renseignements donnés par Capmany sur les mesures marocaines¹³³, on peut admettre qu'il s'agit d'un «cafiç» de 30 hectolitres environ (?). Et on en conclut que l'hectolitre de blé était donc acheté pour une vingtaine de francs (francs du début du XX^{ème} siècle).

D'autres textes nous renseignent sur les années où l'Algérie tlemcenienne au lieu de pouvoir exporter du froment, était en disette. Nous connaissons au moins quatre périodes de crise alimentaire à Tlemcen: les années 1227¹³⁴ et 1288¹³⁵, le long siège auquel fut soumis la ville, de 1299 à 1307¹³⁶, et l'année 1375¹³⁷; nous savons aussi qu'en 1294 il y eut une famine générale dans la Berbérie¹³⁸. Le problème des prix pour ces années devient plus intéressant:

Selon Mas-Latrie, en 1227, le prix du blé monta à Tlemcen jusqu' à 100 francs l'hecto et plus¹³⁹; mais les calculs qui permettent d'arriver à ce chiffre nous semblent discutables car ils reposent sur l'équivalence d'un «cafiç» tlemcenien avec 2 hectolitres 1/2. Or nous croyons que ce «cafiç» était bien supérieur. D'ailleurs, d'autres calculs faits sur l'époque du siège de Tlemcen, nous permettent de supposer que le prix du blé monta alors

130. Cf. par exemple l'édit de Jaime I d'Aragon, de juin 1309, augmentant arbitrairement la valeur du doublon d'or pour «des deux mois à venir» (Capmany, *Memorias...*, IV, p. 47).

131. Selon les données de Capmany, *Antiguos tratados...*, p. 6; et les calculs détaillés dans le B.R.A.B.L.B., 1946, XIX, p. 15, note 10, et p. 51, note 104.

132. A Barcelone lors de la famine de 1333 la «quartera» de blé valait 42 livres (Capmany, *Memorias...*, IV, Appendice, p. 66). Une «quartera» représentait une «fanega» et quart (Ibid., II, app., p. 122). Une fanega était une mesure légèrement supérieure croyons-nous à un demi-hectolitre (?).

133. A Séville, le «cafiç» se subdivisait en douze «fanegas» (ibid., IV, app., p. 104); il était donc de l'ordre de grandeur de 7 hectolitres (?). (Cf. B.R.A.B.L.B., 1946, XIX, p. 52). Mais un cafiç de Ceuta correspondait à 2 cafiç 1/2, de Séville (Capmany, IV, app., p. 65); et dans les autres villes marocaines le cafiç était encore supérieur en général: il représentait 4 cafiç 1/2 de Séville (ibid.). Selon Hamilton (*Money, prices and wages in Valencia, Aragon and Navarre* (1851-1900), Cambridge — U. S. A. — 1936, p. 48), à Valence, un cafiç représentait 6 fanegas; il est difficile de préciser si en Aragon il représentait 4 ou 8 fanegas (ibid., p. 99). Par ailleurs, le cafiç de Saragosse correspondait à 179 livres, et celui de Huesca lui était 0,18 % supérieur (ibid.).

134. Mas-Latrie, op. cit., p. 379.

135. Cf. supra, p. 6, le témoignage d'El-Abderi.

136. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 169.

137. Ibid., II, 2, p. 393.

138. Lors de la tentative mérinide contre Tarifa; cf. infra, p. 39.

139. Mas-Latrie, op. cit., p. 378.

à environ 50 francs l'hectolitre ¹⁴⁰. Quand on sait que les difficultés alimentaires furent atroces au long de ce siège de huit ans, on en conclut que ce prix fut certainement le plus élevé de ceux qui se pratiquèrent à Tlemcen et par conséquent on peut croire que le prix de 20 francs l'hecto (20 francs du début du XX^{ème} siècle) était bien le prix de commerce international normal au cours des années où soit les Catalans soit les Algériens avaient besoin d'importer du blé d'outre-mer ¹⁴¹. Il est d'autant plus difficile d'imaginer que les Barcelonais l'achetaient à un prix supérieur qu'il faut aussi tenir compte des dépenses que représentaient voyage et transport ; et il est certain que ce commerce périlleux n'était tenté que par des hommes voulant un gros bénéfice ! ¹⁴²

L'ESCLAVAGE. — On le comprend encore mieux quand on sait que malgré tous les traités, les commerçants qui se risquaient sur la Méditerranée médiévale, risquaient sans cesse d'être capturés et réduits en esclavage.

Cet esclavage était-il vraiment et toujours la captivité «*atrocissima ac ferocissima*» ¹⁴³ que décrivent certains textes ? Nous avons déjà posé le problème et essayé de le ramener à ses vraies proportions ¹⁴⁴. Mais, même si les Musulmans traitaient généralement avec humanité leurs captifs, la perte de la liberté était une condition atroce. Quant à l'évasion, elle était trop périlleuse pour pouvoir être tentée : on risquait d'être alors horriblement mutilé au nez et aux oreilles et d'être désormais chargé de chaînes ¹⁴⁵. Il fallait donc soit apostasier soit attendre d'être racheté. Par zèle religieux

140. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., II, 2, p. 393 : Le prix du blé monta à 2 dinars $\frac{1}{4}$ le «*qa*». D'après A. Bel (ibid.) le «*qa*» représentait 40 ou 50 litres ; et le dinar tlemcenien correspondrait à 12 francs du début du XX^{ème} siècle. Un demi-hectolitre valait donc alors environ 25 francs.

141. Il appartient aux spécialistes de l'histoire monétaire et économique de la Barcelone médiévale de nous dire si cette conclusion concorde avec ce qu'ils peuvent établir sur le prix de la vie à Barcelone aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles. Hamilton (op. cit., pp. 94, 215, 223, 290) a publié des listes de prix du café aragonais et de la fanega valencienne de blé. Il en ressort que le café de blé valait à Saragosse vers 1362-38 aux alentours de 215 «*pençe*» d'Aragon, soit environ 5 grammes d'or. Le café de Saragosse ne représentant pas tout à fait deux hectolitres, admettons comme ordre de grandeur 3 grammes d'or par hecto. (Or, le franc français d'avant 1914 vaut 0 gr., 3. Cela met donc l'hecto à environ 10 francs (d'avant 1914). Mais il y avait de grandes variations de prix : vers 1307, à Saragosse le café de blé valait à peu près 3 fois moins qu'en 1382 (1306 : 66 «*pençe*» ; 1307 : 68 ; 1308 : 80), tandis qu'en 1413 il valait environ 2 fois $\frac{1}{4}$ plus (474 «*pençe*») (Hamilton, op. cit., pp. 223 & 290). Evidemment nous ne donnons là que des ordres de grandeur ; il faut tenir compte en même temps de la valeur variable des monnaies. Mais cela nous permet de penser qu'à Saragosse l'hectolitre de blé varia au moins de 5 à 30 francs (d'avant 1914) au cours du XIV^{ème} siècle. Pour Valence, Hamilton ne donne que des renseignements du XV^{ème} siècle : la fanega de blé entre 1413 et 1420 oscilla entre 50 et 98 «*pençe*» valenciens, le «*penny*» valencien représentant alors en or : 0 gr. 020 ; cela met la fanega à 1 ou 2 grammes d'or, c'est à dire 8 ou 6 francs d'avant 1914. S'il s'agit, d'1/6^{ème} de café et si le café représente environ 180 litres, cela donne comme ordre de grandeur : 8 à 6 francs (d'avant 1914) pour 30 litres, donc 10 à 20 francs (d'avant 1914) pour un hecto.

142. Cf. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 40 sq. On peut citer comme prix payé par un groupe de passagers allant d'Alicante à Oran, au début du XIV^{ème} siècle, la somme de 20 doubloons d'or (Revue Hispanique, XII, 1905, pp. 346-47).

143. Finke, op. cit., III, 513 (texte se référant au Maroc).

144. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, p. 68.

145. Cf. Finke, op. cit., III, 512 : Si algun hic assayan de fugir e as tornat, li tallen lo nas e les orelles... e pozeuli una cadena al col... e... al peus.

les rois musulmans poussaient souvent les captifs sur la voie de l'apostasie ¹⁴⁶ et il s'est plus d'une fois trouvé parmi les aventuriers réduits en esclavage des hommes se décidant à adopter la foi musulmane pour en tirer profit et se faire une nouvelle vie ¹⁴⁷. La masse des esclaves, elle, attendait avec résignation. Comme en Tunisie ¹⁴⁸, comme au Maroc ¹⁴⁹, les Franciscains, les Dominicains, les Religieux de la Merci sillonnaient le royaume de Tlemcen pour y racheter leurs coreligionnaires. Sans doute étaient-ils généralement bien traités par les souverains en période de paix ¹⁵⁰ mais ils étaient très exposés si l'autorité royale cessait de se faire sentir sur toutes les tribus dont ils traversaient les territoires. Ils étaient souvent accompagnés par ces nobles laïques castillans, les «*Alfaquequés*» (ou «*Rescatadores*») dont l'ordre fut créé par Alfonso X (1252-1284) pour aider les religieux chargés de racheter les captifs chrétiens en terre d'Islam ¹⁵¹.

Malheureusement, les esclaves chrétiens — surtout espagnols — étaient très nombreux à Tlemcen; aussi le pourcentage et la cadence des libérations étaient-ils bien faibles.

Selon les chroniqueurs arabes, au temps du roi Abou-Tasfin I^{er} (1318-1337), des milliers de prisonniers chrétiens étaient utilisés comme charpentiers, comme serruriers, comme peintres, dans les chantiers de construction très nombreux au temps de ce souverain grand bâtisseur ¹⁵². Et de fait, dans une lettre non datée, Abou-Tasfin eut l'occasion d'écrire à Jaime II d'Aragon pour lui affirmer que la libération des esclaves «paralyserait» l'économie de la ville: «Sachez que dans notre royaume tous les travaux sont faits par les captifs et que ceux-ci sont les ouvriers de notre artisanerie» ¹⁵³. On sait qu'à la fin du XIV^{ème} siècle il en était encore de même: «Les ateliers royaux regorgeaient d'ouvriers de race, de langue et de religion diverses» ¹⁵⁴.

Les rares tentatives de libération collective ne pouvaient donc qu'échouer à Tlemcen comme à Bougie et à Tunis ¹⁵⁵. Et l'on devait fournir un nouvel effort à peu près pour chaque cas individuel ¹⁵⁶. Quand le Roi d'Aragon demandait la libération de tous les captifs, le roi de Tlemcen répondait aimablement en proposant celle de 5 ou 6 d'entre eux! ¹⁵⁷ S'il arrivait

146. Cf. Finke, III, 314 (Abou-Youkoub le Mérinide en train d'assiéger Tlemcen en 1299-1307 invite les prisonniers chrétiens que ses galères venaient de capturer sur mer, à se convertir à l'Islam).

147. Cf. B.R.A.B.L.B., V, 1910, pp. 195-96.

148. Ibid., XIX, 1936, p. 72.

149. Cf. Finke, II, pp. 754-755 (Franciscains martyrs au Maroc), III, p. 513; et Garcia Figueras, op. cit., pp. 34-35.

150. *Documentos árabes...*, p. 135.

151. Mercier, op. cit., II, p. 194.

152. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 130.

153. *Documentos árabes...*, pp. 185-86.

154. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., II, 2, 200.

155. B.R.A.B.L.B., XIX, 1936, pp. 77-78.

156. Signalons à ce propos qu'on peut parfois confondre les cas de libération d'esclaves et des retours de chevaliers de la Milice chrétienne. (Cf. *Documentos árabes...*, p. 177: le cas du chevalier d'Amengual autorisé par le Khalife mérinide à quitter le Maroc à la requête du roi d'Aragon. Est-ce la libération d'un captif comme le disent Alarcón Santón et García de Linarés, ou est-ce une autorisation de rupture de contrat d'engagement dans la Milice?)

157. *Documentos árabes...*, pp. 185-86.

au chiffre de 30, c'était un maximum^{157 bis}. *Jaime II* avec son obstination habituelle s'acharna sur cette question : en 1319 quand s'ébauchèrent des négociations avec Tlemcen, il posa comme condition *sine qua non* de la signature du traité, la libération de 50 prisonniers et il spécifia que certaines clauses ne seraient incluses dans ce traité que moyennant le rachat ou la délivrance de 300 chrétiens¹⁵⁸. Ce chiffre de 300 esclaves libérés semble un *optimum* : on sait qu'en 1300, le Prieur Général de l'Ordre de la Merci ramena «du Maroc, de Tlemcen et d'Alger» plus de 300 esclaves chrétiens¹⁵⁹.

Cette pieuse bataille diplomatique et financière pour la libération des esclaves semble avoir été épuisante, constamment compliquée et prolongée par les guerres et les révolutions et par la mauvaise volonté des souverains musulmans. Nous avons la chance de posséder deux textes qui donnent de vivantes précisions sur ces complications :

Pendant le fameux grand siège de Tlemcen par les Marocains (1299-1307), un malheureux Catalan nommé Verdaguer fut fait prisonnier par des galères mérinides alors qu'il rentrait de Bougie en Espagne ; avec un groupe d'autres captifs il fut conduit au Khalife Abou-Youkoub sous les murs de Tlemcen. Le prince exigea leur conversion puis envisagea des échanges. Mais voilà qu'Abou-Youkoub mourut ; ce fut bientôt la débâcle mérinide sous les murs de Tlemcen ; et le groupe de prisonniers où se trouvait Verdaguer fut emmené au Maroc, à Rabat pour y travailler dans le palais royal. Notre homme réussit alors à attirer l'attention du nouveau Khalife, petit-fils et successeur d'Abou-Youkoub, Abou-Thabit : il fit en effet valoir qu'il était ancien protégé personnel de la feue Reine Constance, mère de *Jaime II* d'Aragon. Il espérait obtenir sa liberté après avoir produit certaines attestations quand une révolte éclata à Fez dirigée par le propre fils d'Abou-Thabit ; et le Khalife partit précipitement de Rabat sans avoir réglé le sort du malheureux Verdaguer. A une date inconnue, peut-être après la mort du Khalife Abou-Thabit en 1308, de la prison de Rabat, Verdaguer complètement désespéré, écrivit une longue et émouvante lettre à *Jaime II* faisant appel à sa miséricorde et évoquant le souvenir de la Reine Constance : il espérait alors recouvrer la liberté par l'intercession de Napoléon de Aragon, bâtard de *Jaime II* et demi-frère de l'autre bâtard, Jaime de Aragon¹⁶⁰. Nous ignorons comment finit l'affaire Verdaguer¹⁶¹, mais un autre texte nous montre que même quand tout semblait terminé, la libération *escomptée* ne se produisait pas toujours :

En 1362, des pirates de Honein capturèrent des navires catalans et conduisirent leur prise dans leur port. *Pedro IV* alerté adressa une pro-

157 bis. Ibid., pp. 179-180 ; et *Revue Hispanique*, XII, pp. 330-31 ; 340-41 ; 382-84 ; 341-42.

158. Capmany, *Antiguos tratados...*, pp. 90 sq. ; *Memorias* IV, pp. 67 sq. ; Mas-Latrie, pp. 828 sq. ; Miralles de Imperial, pp. 80 sq.

159. Mas-Latrie, op. cit., p. 878.

160. Sur ce Napoléon de Aragón, cf. infra, pp. 114 sq.

161. Sur cette affaire Verdaguer, le texte de la lettre à *Jaime II* se trouve dans Finkelstein, III, p. 314.

testation au roi de Tlemcen Abou-Hammou II ; celui-ci décida de les libérer. Là l'affaire s'embrouille. Avant d'obtenir l'intervention de leur roi, ces captifs catalans s'étaient-ils engagés dans la Milice ? On peut se le demander puisqu'au moment de leur libération, il est question de leurs chevaux que le Roi de Tlemcen ordonne de leur retirer. Dans ces conditions, aux dires du souverain musulman, « la plupart d'entre eux décidèrent de ne pas partir, afin de garder leurs chevaux et préférèrent rester avec nous car ils étaient respectés, considérés et satisfaits de leur sort ». Ce texte est bien curieux et sans doute sujet à caution ; l'affirmation d'Abou-Hammou n'en est pas moins formelle : ces Catalans demandèrent à être au service du roi de Tlemcen et refusèrent d'être libérés. Abou-Hammou II leur rendit alors leurs chevaux, fixa le montant de leur paie et les vêtit de « la manière habituelle aux chrétiens ». Puis il écrivit tout bonnement à *Pedro IV* pour lui conter cette étrange histoire ¹⁶².

Celle-ci ne se borne d'ailleurs pas là : il y a plus grave ; à la différence de ces nombreux Catalans qui passèrent ainsi au service de Tlemcen en 1362, une trentaine de leurs compatriotes capturés avec eux décida au contraire de rentrer en Espagne dès que *Pedro IV* eût obtenu leur libération. Mais voilà que précisément au moment où ils allaient être mis en route vers leur patrie, le Roi de Tlemcen apprit qu'au lendemain même de la signature par *Pedro IV* du traité qui était alors négocié entre les deux souverains, « quelques musulmans sujets de Tlemcen » avaient été capturés par des pirates catalans dans les ports mêmes de Honein, Oran et Mostaganem. En conséquence Abou-Hammou décida de ne pas rendre ces trente Catalans, tant que ses propres sujets n'auraient pas été libérés et leurs agresseurs châtiés par le Roi d'Aragon ¹⁶³.

On a l'impression que dans de telles conditions, la libération, si elle eut lieu un jour, dut se faire beaucoup attendre. C'est peut-être pour cela que, tant qu'à faire, les autres Catalans prisonniers au même moment avaient pensé qu'il valait mieux prendre du service auprès du Roi de Tlemcen et tenter fortune de cette façon. De telles lenteurs durent parfois inciter des âmes faibles à apostasier. Cette complexe affaire des prisonniers de 1362 est d'autant plus significative qu'elle se situe au moment-même de la négociation et de la conclusion d'un étroit traité politique et économique entre les deux couronnes ! ¹⁶⁴

Sans cesse, les relations commerciales entre Tlemcen et Barcelone se doublèrent donc par de pénibles affaires d'esclavage et de libérations toujours différées. C'était là une autre sorte de commerce, un triste commerce humain !

On ne doit d'ailleurs pas oublier que l'esclavage était pratiqué et admis par les chrétiens tout autant que par les musulmans. Nous venons de citer des réclamations faites par le Roi de Tlemcen en 1362 : il y a d'autres cas

¹⁶². *Documentos árabes...*, pp. 292 sq. Cette lettre d'Abou-Hammou est attribuée à tort par Alarcón Santón et García de Linarés à un sultan du Maroc.

¹⁶³. *Ibid.*

¹⁶⁴. Le traité de décembre 1362, cf. *supra*, p. 15.

analogues de Tlemcenieniens capturés par les Catalans en pleine paix et au mépris des traités, en 1360 et en 1366 par exemple ¹⁶⁵. Pour juger de l'importance que l'esclavage avait pris à Barcelone tout comme dans les villes nord-africaines, il est bon de se rappeler le curieux décret signé par *Pedro IV* en 1350 autorisant à nouveau les patrons du port de Barcelone à avoir plus de deux esclaves chacun ¹⁶⁶. Abou-Tasfin I^{er} en refusant de libérer tous les captifs aragonais qui se trouvaient dans son royaume n'avait pas manqué de faire remarquer à *Jaime II* qu'il ne lui serait pas davantage possible à lui Roi d'Aragon de faire libérer tous les captifs musulmans se trouvant dans ses états ¹⁶⁷.

* * *

Les textes dont nous disposons sont donc assez nombreux et assez précis pour que nous puissions bien mesurer toute l'étrange complexité de la Tlemcen médiévale et de la colonie catalane qui s'y était établie. Dans un agréable décor, sous la souveraineté de rois qui étaient parfois débonnaires et qui furent presque tous des protecteurs de la civilisation ¹⁶⁸, en plein cœur de l'Algérie, les fils de l'opulente et industrielle Barcelone trouvaient une atmosphère assez attachante pour en être séduits. On comprend qu'avec l'espoir de voir la fortune leur sourire en cette ville lointaine, certains s'y installèrent définitivement.

165. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., II, 2, p. 241 et *Documentos árabes*, pp. 228 sq.

166. Capmany, *Memorias...*, IV, p. 105.

167. Cf. supra p. 26 et *Documentos árabes*, pp. 185-186.

168. Cf. *infra*, pp. 108 sq.

CHAPITRE II

LES RELATIONS POLITIQUES DE L'ESPAGNE CHRÉTIENNE AVEC LE ROYAUME DE TLEMCEN = LEURS DONNÉES GÉNÉRALES

La grande histoire tlemcenienne médiévale s'inscrit entre deux événements symétriques : le rejet de l'autorité almohade marocaine dans la première moitié du XIII^{ème} siècle ; l'asservissement aux Mérinides marocains à la fin du XIV^{ème} siècle.

L'aspect politique de l'histoire hispano-africaine que nous étudions s'inscrit pareillement entre ces deux événements.

LA PUISSANCE ABDEL-WADITE ZEYÂNIDE. — Le royaume tlemcenien naquit sur les ruines de l'Empire almohade avec moins d'éclat et plus modestement que les « khalifats » hafside et mérinide.

La bataille de Las Navas de Tolosa qui sonna le glas de la puissance almohade est de 1212. Dès les environs de 1225, l'autorité de fait fut incontestablement exercée dans la région tlemcenienne par la tribu des Beni-Abdelwad, fraction de la grande et importante peuplade berbère des Zenata. Ces Berbères Zenata étaient l'immense peuplade-tribu de nomades qui occupaient dès avant l'invasion de l'Afrique du Nord par les Arabes, les territoires de l'Algérie occidentale ¹⁶⁹. Les Beni-Abdelwad étaient donc un peuple fort différent des Berbères sédentaires (les Çanhaja) de l'Algérie orientale. Au cours du X^{ème} siècle, tous les Zenata avaient été des clients fidèles du Khalifat omeyyade de Cordoue contre le Khalifat fatimide (installé à Kairouan avant la fondation du Caire). Puis au XI^{ème} et au XII^{ème} siècle, ils avaient servi successivement les Almoravides ¹⁷⁰ et les Almohades. Bien entendu, les Zenata étaient divisés entre eux par de tenaces rivalités de clans ; les Almohades s'étaient appuyés sur les uns contre les autres ¹⁷¹ ; et c'est ainsi que les Beni-Abdelwad étaient devenus les grands auxiliaires du puissant Khalife Abd-El-Moumin (1129-1163) dans la région de Tlemcen ¹⁷².

169. Gsell, G. Marcais, Yver, *Histoire d'Algérie*, Paris, 1920, p. 108.

170. Ibid., pp. 139-140 et 143.

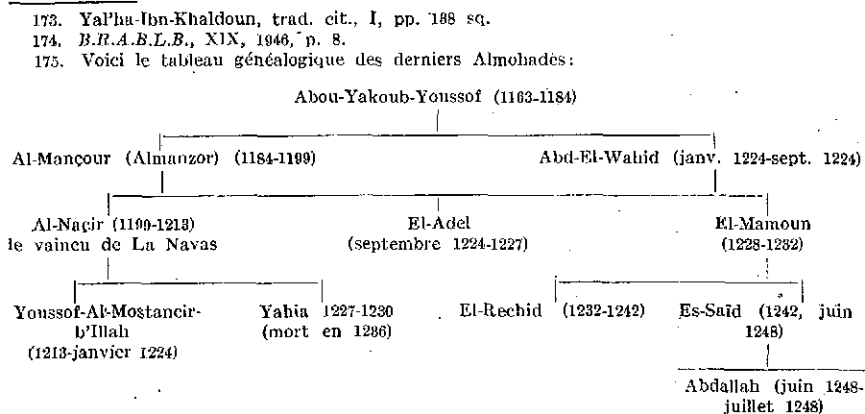
171. Ibid., p. 143.

172. Ibid., p. 146.

On comprend que dans ces conditions lorsque l'autorité impériale almohade fut agonisante, les Beni-Abdelwad aient facilement installé leur autorité indépendante *de facto*. Mais voilà que d'obscurs prétendants almoravides surgirent alors, précisément dans la région tlemcenienne et tentèrent de restaurer l'antique dynastie à laquelle ils prétendaient appartenir. C'est contre ces prétendants que le chef de la tribu des Beni-Abdelwad Djabir-ben-Youssof prit le titre de Roi en 1229¹⁷³, exactement au moment de l'avènement d'Abou-Zakariya à Tunis¹⁷⁴, en se plaçant comme celui-ci sur le terrain de la légitimité almohade, au nom du Khalife El-Mamoun (1228-1232)¹⁷⁵. C'est au nom de ce faible empereur que le premier roi tlemcenien abdelwadite faisait dire la prière et c'est ce nom qui figurait sur les monnaies. En somme, tout comme les Hafssides les Beni-Abdelwad s'appuyèrent sur le prestige almohade pour s'emparer du pouvoir.

Pendant quelques années, le trône tlemcenien fut occupé par d'éphémères souverains : Djabir-ben-Youssof (1229-1232), son fils El-Hasan (1222-1228), son frère Otsman-ben-Youssof (1233-1234) puis le chef d'une autre fraction des Beni-Abdelwad : Abou-Ozza-Zadan ben Zaïan (1234-1236). Bien des énergies s'usèrent dans cette lutte pour le pouvoir : les deux plus entreprenants des fondateurs du royaume, Djabir et Abou-Ozza moururent d'une même mort, en combattant contre des fractions rebelles. Le fait est symbolique : il atteste que les Beni-Abdelwad allaient s'épuiser dans la lutte contre des tribus-sœurs qui ne voulaient pas reconnaître leur suprématie. La turbulence des régions littorales que nous avons déjà signalée avait son équivalent aux portes même de Tlemcen : tous les Zenata ont toujours été d'humeur nomade et indépendante.

Hereusement pour les Beni-Abdelwad, le frère et successeur d'Abou-Ozza se révéla une personnalité exceptionnelle dès son accession au trône :



Note. En 1228-1230, il y a guerre civile entre El-Mamoun et son neveu Yahia (né en 1211) ; Yahia vaincu en 1230 resta prétendant jusqu'à sa mort en 1236. (En 1235 il prit Marrakech). En juillet 1248, après la mort du Khalife Abdallah, le trône fut occupé par un neveu d'Al-Mançour, le Khalife El-Mortada (1248-1260) auquel les Mérinides prirent Fès dès septembre 1248.

il avait alors une trentaine d'années et il eut un règne exceptionnellement long et fécond : quarante-sept ans (1236-1283). Ce fut le grand roi Abou-Yahia-Yagmoracen ben Zaïan ; il surmonta peu à peu toutes les difficultés qui paralysaient le royaume naissant et il sut, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, se montrer habile et obstiné, bon guerrier, d'une bravoure à toute épreuve, adroit politique et même protecteur des arts et des lettres malgré son manque total d'instruction. Son avènement en 1236 peut être considéré comme le début de la véritable indépendance tlemcenienne par rapport aux derniers Almohades. Et c'est pourquoi, en laissant de côté le rôle des premiers fondateurs du royaume, les contemporains prirent désormais l'habitude de parler de la dynastie zeyanide (ou zeïyanide) : c'est de Zaïan, le père d'Yagmoracen, qu'avait jailli ce rameau abdelwadite. Les textes arabes sont formels : «Yagmoracen fut le premier à régner dans l'indépendance»¹⁷⁶.

Cette transformation de la monarchie tlemcenienne, tout comme son humble naissance en 1229, coïncida avec une évolution parallèle de l'Ifrikiya : ce fut en cette même année 1236 que l'émir hafside Abou-Zakariya prit le titre de Roi¹⁷⁷. Remarquons que cette année est celle de la «reconquista» de Cordoue : les événements espagnols et nord-africains se correspondent et s'expliquent mutuellement. Tout s'enchaîne.

Les deux nouveaux royaumes, le zeyanide et le hafside, étaient mitoyens dans l'actuel département d'Alger ; ils entrèrent naturellement en conflit. Le Khalife almohade Er-Rechid considérant que la force hafside était plus dangereuse et cherchant à se concilier son voisin immédiat le Tlemcenien, manifesta sa sympathie à Yagmoracen en affichant une bonne entente avec lui et en lui envoyant de superbes cadeaux. Le Hafside releva cette sorte de défi en envahissant l'Algérie occidentale : il vainquit Yagmoracen en 1241-1242 et l'obligea à reconnaître sa suzeraineté¹⁷⁸ : le royaume tlemcenien n'avait-il échappé à la souveraineté marocaine que pour tomber sous l'autorité ifrikiyenne ?

En fait Abou-Zakariya n'était pas assez fort pour réaliser son rêve de rassemblement des terres nord-africaines : il repartit vers l'est ; aussitôt, le Khalife almohade Es-Saïd qui venait de succéder à son frère Er-Rechid se prépara à châtier l'orgueil du Hafside et la trahison forcée du Zeïyanide. En 1248, son offensive le conduisit victorieusement jusque dans Tlemcen. Les beaux jours almohades ne refleurirent pourtant pas. Yagmoracen continua la lutte dans les montagnes des confins algéro-marocains non loin de la Méditerranée ; et là, dans une bataille aux environs d'Oudjda il réussit à battre et à tuer Es-Saïd. Quelques mois plus tard, les Mérinides prenaient Fès à l'Almohade El-Mortada. Et en cette même année les Castillans entraient à Séville.

Les Hafsides n'avaient pu intervenir dans cette guerre. La prise de leur ville-vassale Tlemcen, avait été un coup porté à leur prestige. Et la

176. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 148.

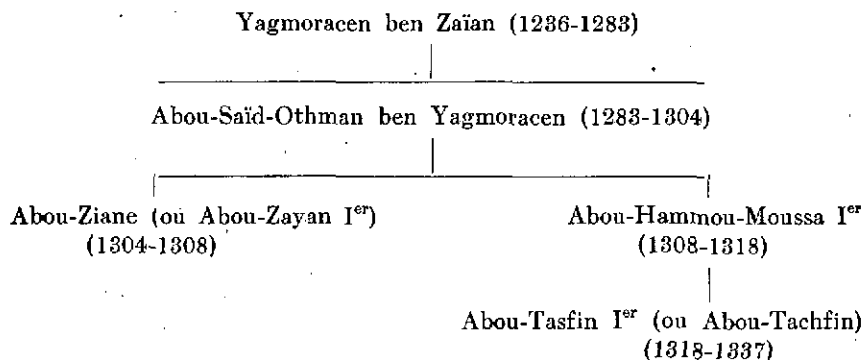
177. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, p. 6.

178. Ibid., p. 9.

bataille d'Oudjda avait donné un coup de grâce aux Almohades. C'est ainsi que paradoxalement, malgré sa double défaite (1241-1242, 1248) Yagmoracen sortit de la complexe épreuve, plus fort et plus indépendant que jamais, sans toutefois oser prendre le titre de Khalife dont le Hafside et le Mérinide ne tardèrent pas au contraire à se parer.

On peut dire sans exagération que toute l'histoire ultérieure des Zeiyanides est déjà contenue en germe dans cet épisode mouvementé des premières années de leur gouvernement : Tlemcen ne cessera guère d'être aux prises tantôt avec les Marocains tantôt avec les Tunisiens, parfois avec les uns et les autres tout en même temps. Pour comprendre les relations hispano-tlemcenienues, il ne faut jamais perdre de vue la mouvante complexité des rivalités nord-africaines.

La dynastie zeïyanide gouverna Tlemcen, sans interruption pendant un siècle. Voici le tableau généalogique des souverains qui régnèrent de 1236 à 1337 :



De 1337 à 1348 puis de 1352 à 1359-1360, les Mérinides furent les maîtres du royaume de Tlemcen. La double restauration zeïyanide (en 1348-1352 puis en 1360) fut l'oeuvre d'une branche cadette de la famille, issue d'un fils d'Yagmoracen, frère puîné du roi Abou-Saïd-Othman : Yahia-Abou-Zakariya ben Yagmoracen ; les chefs de cette branche furent deux frères qui régnèrent conjointement en 1348-1352 : les rois Abou-Saïd et Abou-Thabit ; puis la couronne passa à leur neveu : le grand roi Abou-Hammou-Moussa II (1359-1389). L'année 1389 marqua la fin de l'indépendance tlemcenienne : Abou-Hammou II fut battu et tué par son propre fils révolté avec l'aide des Mérinides. Désormais, Tlemcen redevint ce qu'elle avait si souvent été : une dépendance du Maroc ; les Zeïyanides continuèrent à régner, mais comme vassaux des Mérinides : dans les dernières années du XIV^{ème} siècle se succédèrent quatre des fils d'Abou-Hammou II, Abou-Tasfin II (1389-1393), Yusuf (mai 1393 - décembre 1393), Abou-Zayan III (1393-1398) et Abou-Mohamed-Abd'Allah. Seul Yusuf essaya de rejeter l'autorité mérinide : il en fut rapidement puni par la perte de sa couronne et la mort.

L'indépendance tlemcenienne fut donc relativement éphémère et elle fut toujours fragile. Au temps des deux restaurations, les Mérinides disposèrent toujours de princes zeïyanides prêts à réclamer le pouvoir contre les souverains effectifs; ce fut notamment le cas d'un prince de la branche aînée, petit-fils d'Abou-Tasfin I^{er}, le roi Abou-Zayan II (Abou-Zayan-Mohamed ben Othman ben Abou-Tasfin) qui régna à Tlemcen en juin-juillet 1360 à la suite d'un bref retour offensif des Mérinides contre son cousin Abou-Hammou II.

Tel est le cadre politique général qu'il faut bien connaître pour suivre les relations tour à tour pacifiques et sanglantes de l'Espagne chrétienne et du Royaume de Tlemcen.

LES TRIBUS BERBÈRES ET ARABES DU ROYAUME DE TLEMCEEN. — Les rois et les prétendants ne furent pas les seuls acteurs de l'histoire tlemcenienne. Les personnages collectifs, les tribus, jouèrent aussi un rôle essentiel tant en la période que nous étudions (1236-1389) qu'au cours des années antérieures et postérieures, et il est bon de se remémorer quelques notions sommaires à ce sujet.

Les Beni-Abdelwad occupaient seulement la région de Tlemcen; d'autres tribus berbères de Zenata étaient installées dans les zones plus septentrionales du royaume: les Beni-Faten entre les Beni-Abdelwad, la Méditerranée et le Maroc; les Magrawa, au bord de la mer eux aussi, plus à l'est, depuis la région de Mostaganem jusqu'à celle de Ténès; ils étaient les maîtres de la vallée inférieure du grand fleuve algérien, le Chélif. Au sud du domaine de ces Magrawa, et à l'est de celui des Beni-Abdelwad, dans le massif montagneux de l'Ouarsenis et dans les plaines avoisinantes, les maîtres du sol étaient les Berbères Toudjine. Plus à l'est encore, dans la région algéroise si souvent disputée entre Zeyanides et Hafside on pénétrait chez les Çanhaja, les Berbères sédentaires ennemis millénaires des nomades Zenata.

Pour comble de complexité, des tribus arabes — nomades comme les Zenata — étaient intercalées entre les tribus berbères; parmi elles, les Soueid dans la plaine du Chélif, les Malek et les Attaf entre les Çanhaja, les Magrawa et les Toudjine.

Tout ce monde était bien instable et difficile à gouverner. Aux dires du grand historien Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, les Berbères nomades parcouraient sans cesse le pays avec leurs chevaux ou leurs chameaux, les armes à la main, «se consacrant à l'élevage et aussi aux attaques à main armée contre les voyageurs»¹⁷⁹. Quant aux Arabes, descendants surtout des envahisseurs hilaliens lancés au XI^{ème} siècle par les Khalifes fatimides du Caire contre l'Afrique du Nord rebelle, c'est aussi Ibn-Khaldoun qui nous a dit d'eux qu'ils étaient des hommes indomptables entraînés à la pénurie et à la faim, ennemis de la civilisation sédentaire et du luxe citadin qu'ils considéraient comme des incarnations de l'esprit du Mal.

179. Cf. A. Ghirelli: *El Pais Berebere*. Madrid, 1942, p. 165.

L'historien Don Tomás García Figueras a bien tiré les conséquences de cet état de choses, en écrivant : «*Subsistían las luchas internas en los bereberes, en los árabes y de ellos entre sí; había rivalidades familiares y, sobre todo, tribus nómadas en las que se apoyaban por su sentido de disciplina a través de sus jefes, los que ambicionaban el mando, mando que, en consecuencia, solía quedar mediatizado por el pago de esa ayuda. Las tribus que vivían en los límites del desierto escapaban a la autoridad, siempre precaria de los sultanes. Sobre esta base tan inestable se apoyaba el poder, y por ello no puede extrañar que estos Estados viviesen en constante lucha y había que desembocar finalmente en la anarquía ya que llevaban su germen dentro de ellos mismos*»¹⁸⁰. A la fin du XIV^{ème} siècle, lors de la désorganisation finale de l'état zeïyanide, l'anarchie s'installe. Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun écrivait alors : «*Les Arabes sont maîtres des plaines et de la plupart des cités; l'autorité des Beni-Abdelwad ne s'étend plus aux provinces éloignées du centre de l'empire et ne dépasse guère les limites du territoire maritime qu'ils possédaient d'abord : leur autorité a fléchi devant la puissance des Arabes*»^{180 bis}.

A Tunis, à Bougie, chez des citadins cultivés, dans un pays de sédentaires relativement pacifiques, des missionnaires chrétiens purent avoir de vains rêves d'évangélisation¹⁸¹. Dans la Tlemcen médiévale qui apparaît comme une oasis de civilisation au cœur d'un pays bien farouche, un tel mirage eût été plus difficile. Tout rendait ardue la tâche des princes éclairés qui eurent la lourde charge du pouvoir. Tout rendait plus vains les efforts que certains catholiques ou renégats devenus leurs conseillers tentèrent pour faire de leur royaume un état stable et puissant.

MILICE CHRÉTIENNE DES ZEÏYANIDES ET MILICE CHRÉTIENNE DES MÉRINIDES. — Au premier rang de ces conseillers clairvoyants capables d'introduire de l'ordre dans le chaos et désireux de vaincre l'anarchie par la force, il convient de placer les chevaliers chrétiens de la Milice¹⁸².

C'est sous Yagmoracen que Tlemcen commença à prendre grande figure ; or, c'est précisément sous son règne et grâce à sa protection qu'une colonie chrétienne s'établit dans la ville¹⁸³. Cette coïncidence n'est pas l'effet du hasard. L'essor de la civilisation tlemcenienne s'explique non seulement par l'action des Musulmans andalous réfugiés mais aussi par celle des immigrants chrétiens restés ou non fidèles à la foi de leurs pères.

On entrevoit que la Milice chrétienne des Zeïyanides eut dans l'ensemble un rôle analogue à celle des Hafside¹⁸³. Mais il faut bien préciser qu'elle fut certainement le premier noyau chrétien de la ville, puisque ses origines se rattachent à celles de la Milice castillane des derniers Almoha-

180. García Figueras, op. cit., pp. 58-59.

180 bis. Texte cité par Csell, G. Marçais, Yver op. cit., pp. 154-155.

181. B.R.A.B.L.B., XIX, 1940, pp. 72 sq.

182. Sur les milices chrétiennes d'Afrique et sur celle des Hafside en particulier, cf. ibid., pp. 64 sq.

183. Mercier, op. cit., II, 160.

des ¹⁸⁴ : Ces soldats Chrétiens du Maroc du début du XIII^{ème} furent mêlés aux luttes qui opposèrent le Khalife El-Mamoun et son neveu Yahia ¹⁸⁵. Nous savons qu'en 1232, à la mort d'El-Mamoun, «le général chrétien Francil» fut l'un des chefs qui contribua le plus puissamment à imposer l'avènement du jeune Er-Rechid, fils du Khalife défunt et d'une active et intelligente captive chrétienne nommée Habbab ¹⁸⁶. La milice chrétienne almohade resta fidèle jusqu'au bout à la branche d'El-Mamoun : en juin 1248 lors de la bataille d'Oudjda — dont Yagmoracen sortit victorieux ¹⁸⁷ — le chef de la Milice chrétienne se fit tuer sur le corps du Khalife Es-Saïd, le frère et successeur d'Er-Rechid.

C'est alors qu'Yagmoracen prit en quelque sorte la suite de la politique «prochrétienne» d'El-Mamoun et de ses fils : il prit à sa solde une partie des soldats chrétiens qui survivaient au désastre, environ 2.000 hommes.

Toutefois, la fidélité de cette milice chrétienne de Tlemcen se révéla vite moins grande envers Yagmoracen qu'elle ne l'avait été vis-à-vis de la famille d'El-Mamoun. Il est difficile de comprendre les raisons de cette crise, mais le certain est que «ce corps de cavaliers chrétiens acquit trop d'autorité dans le royaume ; il devint exigeant et insubordonné» ¹⁸⁸ et de graves événements se produisirent à cause de lui dès l'été 1254. Aux dires du chroniqueur Yal'ha-Ibn-Khaldoun, au cours d'une revue passée par Yagmoracen, les Chrétiens assassinèrent son frère, le prince Mohamed, et son secrétaire général, un réputé jurisconsulte musulman ¹⁸⁹ ; ils auraient même tenté de tuer le Roi. L'histoire est complexe et difficile à connaître, car les textes arabes sont contradictoires : d'après certains d'entre eux, c'est le propre chef de la milice qui sauva la vie du souverain au cours de l'émeute en le protégeant contre la fureur des autres soldats chrétiens ¹⁹⁰.

En 1250, s'était pourtant esquissée encore une sorte d'alliance entre les chefs chrétiens qui étaient restés dans le Maroc, les Almohades et les Tlemcenienis contre les Mérinides ¹⁹¹. Mais certains membres de l'entourage d'Yagmoracen étaient peut-être hostiles à ces aspects chrétiens de la politique de leur souverain et ce serait à cause d'eux que la crise de 1254 aurait éclaté. Rappelons-nous qu'El-Mamoun en installant dans le sud-marocain une forte milice castillane avait accepté de laisser sonner les cloches de l'église de Marrakech au moment des offices sacrés et qu'il avait pro-

184. Cf. supra, p. 14 et note 47.

185. El-Mamoun avait autorisé la construction d'une église à Marrakech et la nomination d'un évêque du Maroc. Quand le prétendant almohade Yahia prit Marrakech en 1235 il fit massacrer presque tous les soldats chrétiens qui s'y trouvaient (Cf. Mercier, op. cit., II, pp. 152 sq.; Finke, op. cit., II, 755 : en 1208 il y avait encore un «évêque du Maroc».)

186. Mercier II, 152.

187. Cf. supra, p. 32.

188. Mas Latrie, op. cit., p. 229.

189. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, pp. 149 et 154.

190. Cf. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, I, p. 154; au contraire, selon les sources utilisées par Mercier (II, p. 174) c'est le chef de la Milice qui tenta de tuer Yagmoracen.

191. En 1250 Fès se souleva contre les Mérinides qui en étaient maîtres depuis 1248 (Cf. supra, p. 32); cette insurrection fut dirigée par un chef chrétien que les auteurs arabes nomment Chana; l'Almohade El-Mortada fut proclamé; à sa demande, Yagmoracen attaqua les Mérinides mais fut battu par eux à Isly; et dès septembre 1250 les Mérinides reprirent Fès et massacrèrent les chefs de la révolte (Mercier, II, p. 173).

mis à Saint *Fernando III* de livrer aux chefs chrétiens ceux de leurs coreligionnaires voulant apostasier¹⁹². Peut-être certains chrétiens de la Milice Zeiyanide naissante furent-ils tentés de s'imaginer que leur troupe était un facteur décisif dans la complexe lutte entre Beni-Abdelwald, Mérinides et Almohades; peut-être posèrent-ils d'invraisemblables conditions et voulurent-ils se débarrasser des conseillers d'Yagmoracen considérés comme le plus farouchement hostiles au christianisme...

En tout cas, le complot de 1254 fut un échec: «la révolte fut immédiatement étouffée et tous les soldats chrétiens furent massacrés»¹⁹³.

A quel moment réapparut la milice chrétienne des Zeiyanides? Il est difficile de le préciser; certains historiens ont cru pouvoir dire qu'elle ne fut sans doute reconstituée qu'au xiv^{ème} siècle sous le règne d'Abou-Hammou II (1359-1389)¹⁹⁴. C'est manifestement inexact puisque nous savons qu'en 1267 *Jaime I el Conquistador* nomma un nouvel *alcaide de la Milice zeiyanide*¹⁹⁵; dès 1271 cette milice, désormais aragonaise, recommença à jouer un rôle de confiance dans l'armée d'Yagmoracen en lutte contre les Mérinides; si cette intervention militaire était un fait isolé, on pourrait à la rigueur envisager qu'une confusion a été commise à son propos par les chroniqueurs arabes, confusion entre la campagne antimérinide de 1271 et celle complètement analogue de 1250¹⁹⁶. Mais divers renseignements venant compléter le texte de 1267 nous démontrent que la Milice chrétienne des Zeiyanides fut une institution à peu près constante malgré toutes les vicissitudes de l'histoire tlemcenienne. Voici les quelques points de repère dont nous disposons:

En 1308, deux écuyers aragonais, Fernando Perez de Arnedo et P. Martinez Hurtado essayèrent de quitter la Milice de Tlemcen pour rentrer en Espagne¹⁹⁷.

A une date que l'on ne peut pas préciser mais qui est contemporaine du règne du roi de Naples Robert d'Anjou (1309-1343), l'*alcaide* des chrétiens de Tlemcen fut mêlé à une entreprise commerciale barcelonaise destinée à Chypre et à la Terre Sainte¹⁹⁸.

En 1318, lorsqu'il voulut négocier avec *Jaime II* d'Aragon, le roi Abou-Hammou I^{er} envoya comme plénipotentiaires son *alcaide* Felipe de Morá et le secrétaire de celui-ci Jaime Cervitge¹⁹⁹: le Roi d'Aragon autorisa alors le Zeiyanide à recruter dans ses états, s'il le désirait, «une compagnie de cavaliers» et il se déclara prêt à envoyer un chef pour la commander. En 1319, il le répéta^{199 bis}.

192. Mercier II, 152.

193. Yal'ha-Ibn-Khaldoun I, 154.

194. C'est la l'opinion d'Alfred Bel, le savant traducteur et commentateur de Yal'ha-Ibn-Khaldoun (op. cit., I, p. 154).

195. *Revue Hispanique*, t. XII, 1905, p. 303 (Cf. supra p. 14).

196. En 1271, tout comme en 1250, Yagmoracen attaqua les Mérinides et fut battu par eux à Istly (Cf. supra notre note 191, et Mercier, op. cit., II, p. 208).

197. *Revue Hispanique*, t. XVI, 1907, p. 67.

198. Finke, II, p. 915.

199. *Archives de la Couronne d'Aragon*. R. 244, f. 266. (*Revue Hispanique*, t. XII, 1905, pp. 822-23).

199 bis. Mas Latric, op. cit., pp. 323- sq.

En 1327, la Milice était commandée par Guillermo Estruç et en 1330, elle l'était par le bâtard Jaime de Aragón ^{199 ter}.

Sous le règne d'Abou-Hammou II, tant au point de vue diplomatique qu'au point de vue militaire, la Milice chrétienne conserva le même rôle que lors des règnes antérieurs. Son activité ne fut pas celle d'une force qui ressuscitait après une longue éclipse; elle fut celle d'une force qui continuait. On peut donner deux exemples de cette activité qui resta comme auparavant une activité aragonaise:

Lors d'une sérieuse bataille livrée en juin 1368 par Abou-Hammou II contre de puissantes tribus rebelles de la région de Médéa ²⁰⁰, au moment décisif, quand tout sembla perdu, le roi plaça son *harem* et toutes ses richesses — sa *smala* — sous la garde des eunuques et de «ses soldats chrétiens» ²⁰¹. On discerne là ce que représentait la Milice chrétienne dans les armées nord-africaines: la force solide capable de livrer un combat défensif, la force fidèle étrangère aux brusques mouvements susceptibles d'entraîner dans une dissidence des Berbères ou des Arabes ²⁰².

Par ailleurs, lorsque commencèrent en février 1360 les négociations qui aboutirent à la signature du traité de décembre 1362 entre Tlemcen et l'Aragon, Abou-Hammou II choisit comme plénipotentiaire son «grand alcaide: Juan Barmaylin le Catalan» (peut-être faut-il lire: Juan Michelin) ²⁰³.

Nous sommes donc en droit de conclure que les sanglants incidents de 1254 ne furent qu'un épisode paradoxal et isolé dans l'histoire de la milice zeïyanide. N'empêche, bien entendu, qu'il ne dut pas s'effacer de la mémoire des Rois de Tlemcen et que ceux-ci durent toujours chercher à ne pas trop augmenter la force de leur milice. Ils auraient pu en dire ce qu'un politique catholique français du xvii^e siècle disait des armées protestantes que le Roi Très-Chrétien utilisait alors sur le complexe échiquier allemand: «C'est une force qui ressemble à ces venins dont le peu sert de contre-poison mais dont le trop tue.»

C'est donc un recrutement limité et une discipline sévère qui formaient les deux points essentiels de ce que l'on pourrait appeler «les statuts» de la milice chrétienne de Tlemcen. En 1318, ce fut Jaime II et non le roi de Tlemcen qui envisagea un recrutement global d'une compagnie. Les souverains nord-africains n'aimaient pas ce procédé; ils préféraient un recrutement individuel ²⁰⁴. Par ailleurs, ils tenaient à garder le plus longtemps possible les mêmes soldats; en principe l'engagement était de durée indéfinie; pour l'annuler, il fallait soit servir un mois sans solde soit trouver un remplaçant ²⁰⁵. Seule une puissante intervention pouvait faire rompre un engagement en marge de ces conditions: celle du Roi d'Aragon; c'est

199 ter. Cf. *Revue Hispanique*, XII, 1903, pp. 382-34 et 341-42.

200. Dans l'Algérie centrale-département d'Alger.

201. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., II, 2, p. 253.

202. Cf. supra, p. 35 et B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, p. 64.

203. *Documentos árabes...*, pp. 228 sq.

204. Cf. Giménez Soler, *Revue Hispanique*, t. XVI, 1907, pp. 56 sq.

205. *Ibid.*, p. 60.

ce qui eut lieu en 1374 en faveur d'un certain Pedro Muñoz «bon et loyal soldat» qu'Abou-Hammou II, précisément à cause de ses qualités, ne voulait pas autoriser à rentrer en Espagne; aussi le roi *Pedro IV* d'Aragon écrivit-il au Zeiyanide en faisant remarquer que ce cavalier appartenait à la famille de «Juan Sánchez Muñoz, le premier citoyen de Térueb»²⁰⁶. Et, naturellement, si un soldat chrétien tentait de quitter la Milice sans y être autorisé, il s'exposait aux pires sanctions: en 1308 deux Aragonais qui s'étaient embarqués clandestinement pour l'Espagne furent rejetés par une tempête sur la côte du royaume de Tlemcen: ils furent aussitôt emprisonnés comme déserteurs²⁰⁷.

S'il y eut ressentiment des Zeiyanides contre les soldats chrétiens en conséquence du drame de 1254, il est certain aussi que la réciproque fut vraie: c'est à la suite de la sanglante répression alors organisée par Yagmoracen que l'on vit de nombreux soldats chrétiens s'incorporer dans les rangs de l'armée mérinide qui ne semble pas en avoir compté auparavant²⁰⁸.

Cette milice chrétienne des Mérinides fut tellement mêlée à l'histoire tlemcenienne, qu'il nous faut nous arrêter à son étude: on comprendra mieux ainsi l'influence espagnole en Afrique du Nord; dans chacune des armées en présence au temps du long duel entre Mérinides et Zeiyanides, il y avait une Milice Chrétienne. On a même l'impression que les chrétiens de l'armée mérinide s'acharnèrent toujours particulièrement contre Tlemcen: peut-être trouve-t-on là un écho du drame de 1254. Le certain est que les chefs chrétiens de l'armée mérinide furent des personnages plus actifs et plus entreprenants que ceux de l'armée zeiyanide.

Dès 1281-82, le premier grand souverain mérinide, Abou-Yousof-Youkoub (1258-1286) — celui qui battit et tua en 1276 près de Marrakech le dernier prétendant almohade — entreprit une violente offensive contre le vieil Yagmoracen: ce fut une offensive brillante et très bien menée; elle le conduisit jusque sous les murs de Tlemcen. Or la milice chrétienne mérinide prit une part importante dans ces opérations sous les ordres d'un chef qui était appelé à un avenir glorieux: Alfonso Pérez de Guzmán, le futur héros du siège de Tarifa²⁰⁹. Il avait alors 36 ans et servait depuis quelques années déjà dans l'armée marocaine avec l'autorisation de son souverain le roi de Castille *Alfonso X*²¹⁰. On a bien l'impression que cette milice chrétienne des Mérinides était alors essentiellement une milice castillane, héritière et continuatrice de celle que Saint *Fernando III* avait laissé constituer par l'Almohade El-Mamoun. C'était là, à n'en pas douter, un excellent élément d'influence de la Couronne de Castille sur le Maroc: en 1282 lorsqu'il fut aux prises avec la révolte de son fils *Don Sancho, Alfonso X*,

206. Ibid., p. 67 (Cf. supra notre note 156 et *Documentos árabes...*, p. 177).

207. *Revue Hispanique*, XVI, 1907, p. 67.

208. Cf. supra notre note 191.

209. Cf. infra, pp. 58.

210. Alfonso Pérez de Guzmán (1245-1306) est à peine cité par Giménez Soler dans son étude de la *Revue Hispanique*: *Caballeros españoles en Africa* (XVI, 1907, p. 57). Mais on trouve de nombreux détails dans Benavides: *Memorias de D. Fernando IV de Castilla*, I, pp. 875-377 et sq.

pour obtenir l'alliance marocaine, écrivit non seulement à Abou-Yousof, mais aussi à son «favori» Alfonso Pérez de Guzmán ²¹¹.

Ainsi donc, le futur «Guzmán el Bueno» fit des prodiges de valeur au cours de la guerre de 1281-1282 contre Tlemcen. C'est à la suite de cette campagne qu'Yagmoracen mourut (1283) en conjurant ses successeurs de tout faire pour éviter à l'avenir des guerres contre le Maroc, et en leur conseillant d'orienter leurs efforts vers les terres hafrides ²¹².

Quelques années plus tard, en 1286, Abou-Yousof mourut à son tour. Son fils et successeur Abou-Youkoub-Yousof (1286-1307) se montra très vite hostile à la Milice chrétienne, aux dires des chroniqueurs castillans ²¹³ et c'est dans ces conditions qu'Alfonso Pérez de Guzmán dut quitter l'armée marocaine et rentrer en Espagne ²¹⁴. Cette hostilité dut cependant n'être que relative ou orientée seulement contre le «favori» chrétien, puisque selon les chroniqueurs arabes, la Milice chrétienne mérinide participa en 1290 à la première des offensives qu'Abou-Youkoub lança contre Tlemcen ²¹⁵. Jaime II d'Aragon sut-il profiter des jalousies musulmanes qui avaient joué contre Pérez de Guzmán, pour pousser des Aragonais à la place des Castillans? C'est possible, car ce furent désormais des Aragonais qui formèrent l'élément agissant de la Milice chrétienne mérinide. Giménez Soler l'a signalé : «*en la corte de Fez se disputaban la supremacía en el ánimo del sultán, aragoneses y castellanos*» ²¹⁶. A l'époque du long siège de Tlemcen par les Mérinides (1299-1307), le chef de la Milice chrétienne fut Bernat Seguí. Ce Seguí resta pendant une vingtaine d'années à la tête de cette troupe et il eut une influence considérable sous les règnes de quatre khalfes mérinides successifs : Abou-Youkoub (1286-1307), Abou-Thabit (1307-1308), Abou-Rebbi (1308-1310) et Abou-Saïd (1310-1331) ²¹⁷. Il fut très étroitement mêlé à la politique antizeyanide et fut envoyé à diverses reprises en ambassade auprès de Jaime II d'Aragon. C'est lui qui en 1303 dissuada Abou-Youkoub de recruter un corps de cavaliers castillans et qui partit en Aragon pour y recruter toute une compagnie en un voyage qui dura quatre mois. En 1308, l'évêque «*Petrus*» du Maroc ²¹⁸ disait de «*Bernardus Seguí*», capitaine «*omnium christianorum ilarum partium*», qu'il avait une grande réputation par sa valeur militaire, auprès de tous les Chrétiens et de tous les Musulmans ²¹⁹. Il avait comme adjoints et auxiliaires ses trois frères : Guillermo, Arnaldo et Berenguer ²²⁰ ; son fils Jaime Seguí

211. Ibid.

212. C'est ce que l'on appelle le «testament d'Yagmoracen» (Cf. infra, pp. 56 et 60 et Gsell, G. Marçais, Yver, *Histoire d'Algérie*, p. 152).

213. Benavides, *Memorias...*, op. cit., I, p. 385.

214. Cf. infra, p. 58.

215. Mercier, op. cit., II, p. 236.

216. *Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 300.

217. Ibid., pp. 309 sq.

218. Cf. supra, notre note 185.

219. Finke, II, p. 755.

220. *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 314 sq. Par ailleurs, Canellas (*Aragón y la empresa del estrecho*, vol. II de «*Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón*», Sección de Zaragoza, 1940, p. 52) a publié une lettre écrite de Tlemcen un 8 juillet : il l'attribue à Berenguer Seguí «representante de Jaime II en la corte de Túnez». Mais il transcrit «Bn. Seguí». Selon nous il s'agirait plutôt de Bernardo Seguí et d'autre part le titre de «representante en la

joua aussi un rôle important à partir des environs de 1320²²¹. On entrevoit aussi le rôle d'une autre membre de ce nombreux clan familial, Ramón Torrá, «parent dent Bernat Seguí», envoyé comme négociateur en Aragon par le Khalife Abou-Rebbi vers 1309^{221 bis}.

Quand Bernardo Seguí, le chef de la famille et de la Milice partit faire du recrutement en Aragon en 1303, le commandement fut exercé en son absence par son frère Guillermo et par un *alcaide*-adjoint Francisco Despi²²²; en 1308, lors d'un autre voyage de négociations entrepris par Bernardo en Aragon sur l'ordre du Khalife mérinide Abou-Thabit, le chef intérimaire de la Milice fut au contraire un autre *alcaide* *provisional*, Pedro Jiménez²²³. A Marrakech, il y avait selon la tradition remontant à *Fernando III*²²⁴ une milice spéciale: elle était sous les ordres indirects de Bernardo Seguí par l'intermédiaire d'un *alcaide* local qui était, en 1305, un certain Guillermo de Pujalt²²⁵ et qui après 1310 fut l'un des frères de Bernardo: Arnaldo Seguí²²⁶. Cet Arnaldo joua aussi un rôle diplomatique: c'est lui qui fut envoyé par son frère en 1306 (ou 1309)²²⁷ auprès de *Jaimé II* pour que celui-ci se décidât à aider les Marocains à reprendre Ceuta revoltée²²⁸. Dans l'ensemble l'on doit souligner la grande fidélité et le constant dévouement de cette famille Seguí: elle ne cessa de soutenir les Khalifes Mérinides légitimes contre leurs sujets rebelles et contre leurs ennemis Zeïyanides; ce fut notamment manifeste lors des révoltes contre Abou-Saïd²²⁹. Cette attitude était distincte de celle que suivait la Milice castillane que les Mérinides avaient reconstituée: en 1310, le chef de cette Milice castillane Gonzalvo Sánchez, fut mêlé à un complot contre le gouvernement khalifal²³⁰; il est intéressant de noter que c'est au roi de Castille *Fernando IV* que les conjurés envoyèrent des émissaires et que c'est *Jaimé II* qui, en accord avec les Seguí, dissuada *Fernando IV* de soutenir

corte de Tínez ne nous semble pouvoir s'attribuer ni à Bernardo ni à Berenguer. Il nous semble qu'il y a là une erreur d'interprétation. En outre la lettre est datée par Canellas de 1309; dans le texte il est simplement dit qu'elle est du «dimars 8 dies de juliol». Je n'ai pu vérifier si cela permet de dater de 1309, mais le certain est que le siège de Tlemcen fut levé en 1307 et que le roi Abou-Youkoub dont il est question dans cette lettre mourut en 1307 aussi. Quand au soulèvement de Ceuta contre Abou-Youkoub (soulèvement dont Seguí informe *Jaimé II* par cette lettre) il est sans doute de 1306 (cf. infra, pp. 82 sq.). Nous serions donc tentés de penser que cette lettre est bien plutôt de 1306 que de 1309. D'ailleurs on sait qu'en 1305 Bernardo Seguí arriva sous les murs de Tlemcen dans le camp d'Abou-Youkoub avec des renforts et qu'il participa aux assauts lancés contre la ville en 1305-1306.

221. Cf. Capmany, *Antiguos Tratados...*, pp. 16-17; *Jaimé II* demande au Khalife Abou-Saïd de lui renvoyer 100 chevaliers de la Milice et Jaime Seguí pour participer à l'expédition de Sardaigne (1^{er} mai 1323).

221 bis. Capmany, *Memorias...*, IV, p. 46.

222. *Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 307.

223. *Documentos árabes...*, p. 102.

224. Cf. supra, pp. 63-64.

225. *Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 308.

226. *Ibid.*, p. 314.

227. Cf. notre note 220. Arnaldo joue alors le rôle d'adjoint de Bn. Seguí (or. selon Giménez Soler, Berenguer était l'adjoint d'Arnaldo. Raison de plus pour penser que Bn. est Bernardo).

228. Canellas, op. cit., p. 52; cf. infra, p. 63.

229. *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 315 sq.

230. Benavides, *Memorias...*, op. cit., I, p. 227, n. 8 (Cf. *Revue Hispanique*, XII, p. 312)

ce mouvement révolutionnaire²³¹. Les chroniqueurs castillans l'ont reproché au Roi d'Aragon : son opposition, disent-ils, fit échouer les plans des conjurés qui, s'ils avaient triomphé avec l'aide chrétienne, auraient remis Algésiras à la Castille²³². On conçoit que *Jaime II* préférât voir Abou-Saïd rester sur le trône mérinide ; et bien qu'il ait été déçu de ne pas bénéficier davantage de l'aide qu'il fournit aux Mérinides contre Ceuta révoltée²³³, il paraît indubitable qu'il espérait toujours pouvoir faire pression sur les Marocains par les Seguí.

C'est sans doute aux environs de 1320 que Bernardo Seguí mourut ; après cette date, ce sont les autres membres de sa famille qui furent les agents de liaison entre Maroc et Aragon : on sait par exemple qu'en 1327 les *alcaldes* de la Milice d'Abou-Saïd étaient Berenguer Seguí et Ramón de Mirambell ; et en 1329 c'est à Berenguer Seguí que *Jaime II* s'adressa pour recommander un de ses sujets qui partait au Maroc afin de s'y engager dans la Milice : Mateo Gomaz²³⁴.

Mais une fois Bernardo disparu, les Seguí s'éclipsèrent assez rapidement^{234 bis}. Ce sont d'anciens adjoints de Bernardo qui furent successivement nommés *alcaldes* ; parmi eux on doit citer Lope Sánchez de Juvera dont on sait qu'il combattit contre les Zeïyanides sous les ordres de Bernardo Seguí dans les assauts lancés contre Tlemcen en 1305 et qu'il fut armé chevalier en 1309 par l'Amiral Vicomte de Castellnou lors de l'expédition contre Ceuta²³⁵. En 1338 c'était un autre « ancien adjoint de Bernardo Seguí », Bernardo de Cáncer qui était *alcaide* de la Milice chrétienne du Maroc ; il remplissait alors en même temps le rôle d'agent secret de *Pedro IV* d'Aragon²³⁶. Plus tard, lors des troubles qui se multiplièrent dans la monarchie mérinide après la mort du grand Aboul'Hassan (1351) et le règne de son fils Abou-Inane (1351-1358), les Chevaliers chrétiens songèrent semble-t-il à rejouer un rôle semblable à celui qu'ils avaient eu au moment de la décadence almohade : lors de la révolte qui aboutit en septembre 1361 à l'assassinat du Khalife Abou-Salim, le chef de la Milice, un certain García, fut l'un des initiateurs du complot ; mais il n'en tira pas profit, car aussitôt l'insurrection victorieuse, il fut abattu à son tour par ses complices musulmans²³⁷. Les chroniqueurs arabes prétendent que la Milice fut alors décimée ; ce ne fut que relativement puisque dès l'année suivante elle participa à la lutte contre le Mérinide Abou-el-Halim ; celui-ci ne put

231. Benavides, *ibid.*

232. *Ibid.*, et *infra*, p. 68.

233. Cf. *infra*, p. 60. *Jaime II* tenta de faire nommer Bernardo Seguí gouverneur de Ceuta. C'est à tort que Cancellas (*op. cit.*, pp. 17 sq.) dit que Berenguer Seguí fut nommé *Alcaide* de Ceuta (là encore, il faut lire Bernardo). Cf. *Revue Hispanique*, XII, p. 309 et Capmany, *Memorias...*, III, p. 201.

234. *Revue Hispanique*, XVI, 1907, pp. 65 et 68.

234 bis. En 1320, l'*alcaide* de la Milice de Rabat est Juan García de Alarco (Finke, III, p. 515).

235. Cf. *infra*, pp. 64 sq. ; et *Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 340.

236. *Ibid.*, p. 344.

237. Mercier, *op. cit.*, II, p. 329. Est-ce le García de 1326 ?

reprendre Fès, à cause de la résistance des révoltes parmi lesquels «les archers et halberdiers chrétiens déployèrent la plus grande bravoure»²³⁸.

De tous ces renseignements que l'on peut rassembler sur la Milice chrétienne des Mérinides et qui complètent ceux que nous avons donnés sur celle des Zeiyanides, on peut tirer une conclusion :

Les chevaliers et soldats espagnols qui servaient ainsi en terre tlemcenienne ou marocaine étaient de précieux agents d'influence pour les souverains dont ils étaient sujets ; ils étaient généralement prêts à encadrer les forces nord-africaines et à les canaliser dans une direction favorable aux intérêts de leur patrie espagnole ; mais si la dynastie qu'ils servaient fidèlement venait trop manifestement à faiblir, ils étaient amenés à changer de position et ils participaient alors à des révoltes qui pouvaient faciliter les grandes entreprises politiques et guerrières des souverains de l'Aragon ou de la Castille.

En définitive, la Milice était donc un facteur d'influence dont l'action se manifestait de manières diverses au gré des circonstances. L'essentiel pour les Rois d'Aragon — ce sont eux qui prirent vite le pas sur ceux de Castille dans ces affaires de Milice — était d'avoir des atouts dans tous les camps en présence sur l'échiquier nord-africain. Quand les Zeiyanides furent chassés de leur royaume par les Mérinides pendant une vingtaine d'années (1337-1360), le personnel chrétien en service à Tlemcen changea sans doute, mais au temps de la domination des uns comme durant celle des autres, il y eut toujours une milice commandée par des Aragonais ; et c'était là l'important.

Il faut certes éviter d'exagérer l'action de ces Milices : elles étaient surveillées, souvent suspectes, parfois décimées ; nous l'avons déjà dit. Mais elles survivaient aux crises car tout le monde était intéressé à leur maintien : les rois musulmans, les rois chrétiens, les aventuriers qui y servaient, et les hommes de valeur qui les commandaient parfois et savaient mener, en étant à leur tête, une habile politique.

Un fait symbolise cette importance des milices, importance, parfois plus virtuelle que réelle : la participation de bâtards royaux.

Nous avons déjà parlé à diverses reprises de Jaime de Aragón, l'un des bâtards de Jaime II²³⁹ ; nous étudierons en détail son activité diplomatique²⁴⁰. Rappelons qu'il fut *alcaide* de la Milice de Tlemcen : dès 1325 Jaime II demandait au Roi Abou-Tachfin que l'*alcaide* fût son bâtard²⁴¹ et en 1327 il protesta contre le fait que le gouvernement zeiyanide parlât d'avoir deux *alcaldes*, celui qui était alors en charge, Guillermo Estruç, et le bâtard Jaime²⁴² ; le roi d'Aragon estimait que son fils devait être le seul *alcaide*²⁴³. Et de fait en 1330 Jaime de Aragón était seul, semble-

238. Ibid. II, p. 380.

239. Cf. supra, pp. 14 et 22.

240. Cf. infra, pp. 68 sq.

241. *Revue Hispanique*, XII, pp. 329 et 340. (Archives de la Couronne d'Aragon, R. 839, f. 181).

242. *Revue Hispanique*, XII, pp. 332-334 et 341-342 (Arch. C. d'A. R. 339, f. 181 et R. 410, f. 210).

243. Ibid.

t-il, à porter ce titre ²⁴⁴. Son père avait donc peut-être obtenu gain de cause.

Rien de plus curieux que de retrouver sur ce plan supérieur et un peu équivoque des bâtards, toute la souple complexité de la politique espagnole : en effet, de même qu'il y a une Milice mérinide en face de la Milice des Zeïyanides, le demi-frère de Jaime — un autre bâtard — Napoléon de Aragón est au service du Khalife mérinide au temps où son frère est au service du roi de Tlemcen, peut-être dès les environs de 1307 (?) ²⁴⁵, en tout cas dès 1324-26 et à nouveau vers 1337 ²⁴⁶.

Puisqu'il y avait rivalité d'influence en Afrique du Nord entre Aragon et Castille et puisque les bâtards d'Aragon y jouaient un certain rôle, pourquoi des fils naturels de Rois de Castille n'auraient-ils pas été tentés aussi par l'aventure ? Ils précéderent même les bâtards de Jaime II. On entrevoit en effet qu'un bâtard de Sancho IV, Juan Sánchez fut au service du Mérinide Abou-Youkoub au temps où celui-ci assiégeait Tlemcen ²⁴⁷. Et au même moment un autre fils naturel de Sancho IV, Alfonso Sánchez tenta de débarquer à Oran avec un groupe de compagnons parmi lesquels se trouvait un chevalier portugais Fernando Fernàndez ; mais à la suite d'incidents assez obscurs, les forces mérinides qui occupaient alors cette région des côtes tlemcenniennes obligèrent le bâtard à se rembarquer vers l'Espagne ²⁴⁸. Cet Alfonso Sánchez avait-il l'intention de rejoindre l'armée zeïyanide, ou cette intention lui fut-elle prêtée par Abou-Youkoub ? Si ce projet fut vraiment envisagé et s'il avait réussi, Sancho IV aurait eu un bâtard dans chaque camp, comme cela arriva plus tard à Jaime II.

Le hasard, les désirs personnels d'aventures, les coups de tête de ces aventuriers jouaient évidemment un rôle déterminant dans leurs actes. N'empêche qu'il y a là un parallélisme curieux à noter. Et sans aucun doute, après coup, ce fait de l'existence de tels ou tels Aragonais ou Castillans à Tlemcen ou à la cour marocaine était utilisé dans la mesure du possible par les gouvernements intéressés quand l'occasion s'en présentait. De fantaisies individuelles pouvaient donc naître des combinaisons ou des expédients politiques. C'est ce qu'il importait de souligner.

TLEMCEEN ET « L'EQUILIBRE MÉDITERRANÉEN ». — La question tlemcenienne n'était pas seulement imbriquée avec celle du Maroc ; elle l'était aussi avec celle de Tunis et de Bougie, donc avec celle de la Sicile ²⁴⁹ ; et toutes ces questions étaient elles-mêmes liées à celle plus importante encore de Grenade.

²⁴⁴. *Documentos árabes...*, p. 130.

²⁴⁵. Cette date est en contradiction avec ce que pense Giménez Soler (*Revue Hispanique*, XVI, pp. 65-66) et avec ce que nous avons écrit antérieurement (*B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 70) ; elle résulte d'un texte cité par Finke (op. cit., III, p. 514) et daté approximativement par lui de 1307.

²⁴⁶. Finke, III, pp. 515 et *Rev. Hispanique*, XVI, pp. 65-66. J. E. Martínez Ferrando (*Jaime II de Aragón*, t. I, Barcelona, 1948, p. 181) donne comme date : 1322.

²⁴⁷. Cf. M. Gaibrois, *Historia de Sancho IV de Castilla*, II, p. 891 ; et *Revue Hispanique*, XVI, 1907, p. 50.

²⁴⁸. *Ibid.*, p. 57 ; XII, pp. 846-847 ; et Giménez Soler, *Don Juan Manuel*, pp. 849-50.

²⁴⁹. Cf. *B.R.A.B.L.B.*, 1946, XIX, pp. 90-91.

Les relations de l'Aragon et de la Castille avec Tlemcen dépendaient donc constamment de celles qu'avaient ces puissances chrétiennes avec les Rois de Grenade, les Mérinides et les Hafsides.

En principe, depuis le règne de *Fernando III*, le roi de Grenade était vassal du roi de Castille²⁵⁰; mais ce lien était constamment remis en question et comme l'a fort bien dit l'excellent historien Sánchez Albornoz, depuis ce temps Grenade jouait sans cesse un double jeu, s'appuyant tantôt sur le Maroc contre la Castille, tantôt sur la Castille contre le Maroc, quand l'allié de la veille devenait un protecteur trop exigeant et trop autoritaire²⁵¹. L'histoire hispano-africaine des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles est donc faite de constants renversements d'alliance dont l'origine se trouve toujours à Grenade.

Quant au roi de Tlemcen, il était en principe ennemi héréditaire du Khalife mérinide: à l'origine il avait été l'allié des Almohades contre les ambitieux rebelles marocains. Lui, le zeïyanide, avait toujours été modeste: il n'avait pas osé prendre le titre de «Commandeur des Croyants» (Khalife)²⁵²; et c'est seulement dans quelques textes de la dernière époque qu'il s'en para²⁵³. Par définition, il n'avait donc pas de grandes ambitions impériales. En cela, il était plus sympathique que le Mérinide ou le Hafside aux souverains chrétiens. Et il paraissait un allié naturel destiné à prendre à revers ses puissants voisins, surtout les Marocains, quand ils étaient trop entreprenants. Chaque fois que l'alliance Grenade-Maroc se rétablissait contre la Castille, les Castellans pensaient à se concilier le roi de Tlemcen à qui incombait ainsi le rôle passablement paradoxal d'empêcher le Khalife mérinide de mener à bien la guerre sainte contre les ennemis d'Allah²⁵⁴.

Mais la faiblesse relative du royaume de Tlemcen par rapport aux Marocains compliquait souvent le problème; le fondateur de la puissance zeïyanide s'en était rendu compte avant de mourir: pour prospérer, son royaume devait être en bons termes avec les Mérinides²⁵⁵. La chose, il est vrai, était plus facile à conseiller qu'à faire, car les Marocains n'étaient pas de commodes voisins. Tantôt par crainte, tantôt sous la pression de la force les Zeïyanides furent donc parfois les alliés des Mérinides. Et ils heurtèrent ainsi souvent les Espagnols chrétiens, à la fois les Castellans ennemis des Marocains, et les Aragonais qui cherchaient par à-coups à se concilier les Hafsides.

Ajoutons à cela que Castellans et Aragonais étaient presque toujours en sourde rivalité et parfois même en lutte déclarée (au temps de Pedro I de Castille surtout) et l'on discernera aisément la complexité de la politique internationale de ces temps.

Rien n'est plus inexact que de se laisser entraîner à croire qu'il y avait

250. C'est en 1208 que se constitua le royaume de Grenade (Cf. Sánchez Albornoz, *La España Musulmana*, Buenos Aires, 1946, II, p. 386).

251. Ibid., p. 352.

252. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 148.

253. En 1362 par exemple (*Documentos árabes...*, p. 237).

254. Cf. Gsell, G. Marçais, Yver, op. cit., pp. 152-53.

255. Cf. supra, p. 40.

un bloc chrétien en face d'un bloc musulman ; la réalité coïncida rarement avec cette imagerie d'Epinal. Deux faits qui se placent tout au début de la période que nous étudions projettent leur lueur crue sur toutes les années suivantes : ils furent épisodiques, mais leur portée est symbolique : en 1284 Gênes s'allia avec les Almohades et leur promit sa flotte contre les Chrétiens d'Espagne qu'elle jugeait des rivaux méditerranéens bien gênants²⁵⁶. Et par contre en 1248 un contingent de cavaliers grenadins aida *Fernando III* à prendre Séville²⁵⁷.

Il ne faut donc pas exagérer l'importance des liens raciaux et religieux ; mais il convient aussi de ne pas tomber dans l'excès contraire : par instants et surtout dans les périodes de grandes luttes, un sentiment de solidarité rassemblait à nouveau d'un côté tous les Chrétiens — Aragonais, Gênois, Castillans — de l'autre, tous les Musulmans. Nous verrons plusieurs fois ce phénomène se produire. Sur le plan musulman ce sentiment de solidarité fut souvent particulièrement vif entre Tlemcen et Grenade : les Tlemcenien se rendaient compte de ce qu'ils devaient à la culture andalouse ! Un chroniqueur arabe nous apprend qu'il y avait constamment à Grenade une armée double, d'une part l'armée grenadine proprement dite, d'autre part une armée de volontaires nord-africains groupés en deux cohortes essentielles, celle des Mérinides et celle des Zeiyanides. Par ce fait, on est bien remis en présence du duel essentiel, celui entre la Croix et le Croissant : Grenade était la place avancée de l'Islam ; au-delà des vicissitudes politiques, que le royaume de Tlemcen fût ou non son allié, l'ultime capitale andalouse musulmane avait toujours parmi ses défenseurs des volontaires tlemcenien. Mais un autre renseignement donné par ce même texte nous rappelle en même temps une autre réalité, celle de la faiblesse relative du facteur tlemcenien : le chef suprême des contingents nord-africains de Grenade était, en principe, un Mérinide²⁵⁸.

Ces détails résument assez clairement les données de la question de Tlemcen sur le plan général hispano-africain.

LA QUESTION DU TRIBUT. — Pour les Rois de Castille, la question de Tlemcen fut toujours assez simple : elle était envisagée *relativement* à la question marocaine, le Zeiyanide étant l'allié naturel à lancer sur les arrières du Mérinide quand celui-ci devenait trop entreprenant.

Pour les Rois d'Aragon, la réalité était plus complexe, car il y avait un impérialisme méditerranéen catalan, une question de Tunis, une question de Sicile. *Jaime II* surtout eut une véritable politique tlemcenienne. N'oublions jamais qu'il se fit reconnaître le royaume zeiyanide comme zone d'influence²⁵⁹. Il est manifeste qu'il eut en gros vis-à-vis de cette région algérienne une politique analogue à celle qu'il eut vis-à-vis des états hafsides. Nous savons qu'il eut envers Tunis une obsession : créer des liens

256. Mercier, op. cit., II, 2, p. 154.

257. Lafuente, *Historia de Granada*, Paris, 1852, I, p. 313.

258. Ibn-Al-Jatib, *Lamhat al badriya fi-l-dawla al nasriya*, traduction espagnole de Lafuente, *Historia de Granada*, III, p. 118. (Cf. aussi Sánchez Albornoz, op. cit., II, 436).

259. Cf. supra, p. 5 (en 1291).

financiers destinés à amorcer des liens de vassalité²⁶⁰. Avec Tlemccen, il agit de même :

Dès 1296, avec une mauvaise foi évidente et une certaine habileté, il essaya d'impressionner le souverain zeïyanide en prétendant que les traités alors en vigueur entre les deux royaumes garantissaient la sécurité sur terre mais non sur mer et il s'empessa d'ajouter à cette occasion qu'il concéderait sa protection sur mer aux sujets tlemcceniens si le roi zeïyanide acceptait enfin de verser à la Couronne d'Aragon une partie des revenus de ses douanes.

C'est exactement là ce que *Jaime II* réclama aussi aux Hafside en se servant de tous les arguments possibles, en particulier sous le prétexte de se faire rembourser la cargaison de son navire *La Estacóna* échoué et pillé sur les côtes ifrikiyennes²⁶¹. Vis-à-vis du roi tlemccenien — qui était alors Abou-Saïd-Othman — il se servit d'un argument dont nous ne pouvons pas contrôler la valeur : il affirma que Yagmoracen avait conclu des accords dans ce sens avec ses trois prédécesseurs, *Jaime I*, *Pedro III* et *Alfonso III* ; et que cependant, ni eux, ni lui *Jaime II*, n'avaient jamais perçu aucune part des bénéfices de la Douane tlemccenienne²⁶². Les textes de ces accords ne nous sont pas parvenus. Nous ne pouvons donc pas savoir si *Jaime II* avait raison. Mais nous avons l'impression qu'il dénaturait les faits : Yagmoracen n'aurait pas facilement fait une telle concession ; et par ailleurs *Jaime I* et *Pedro III* n'étaient pas princes à laisser le Tlemccenien manquer à sa parole. D'ailleurs, sur un point de détail, *Jaime II* peut être pris en flagrant délit d'inexactitude : il parle d'un accord entre Yagmoracen et *Alfonso III* ; or Yagmoracen est mort en 1283 et *Alfonso III* ne monta sur le trône qu'en 1285.

En 1319, l'obstiné Aragonais revint à la charge lors des négociations engagées par Abou-Hammou I^{er} et Abou-Tasfin : il chargea ses plénipotentiaires d'insinuer qu'il serait hereux de voir rétablir l'ancienne coutume qu'avaient les Rois de Tlemccen de faire chaque année un cadeau de 30.000 besants à la Couronne d'Aragon en signe de bon accord et d'amitié²⁶³. Ce chiffre de 30.000 besants d'or est très élevé et représente une prétention énorme. C'est là à peu près la somme que le Khalife de Tunis s'était engagé à payer annuellement au « Roi d'Aragon et de Sicile » à la suite des expéditions menées par *Pedro III* et Roger de Lauria sur la côte constantinoise, en Sicile et à Djerba²⁶⁴. On discerne que *Jaime II* décida arbitrairement de demander au roi de Tlemccen une somme analogue à celle qu'il réclamait de temps en temps au Khalife de Tunis. Les Tlemcceniens lui avaient sans doute démontré texte en mains, à la suite de sa démarche de 1296, qu'Yagmoracen n'avait jamais promis aucun versement régulier. Aussi invoquait-il cette fois plus prudemment « la coutume ancienne ». Ce fut sans succès.

260. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 78 sq.

261. Ibid., pp. 48-49 et 80-81.

262. Archives de la Couronne d'Aragon, R. 104, 84. (B.R.A.B.L.B., V, 1910, p. 297.)

263. Capmany, Antiguos tratados..., pp. 96 sq.; Memorias..., IV, pp. 67 sq.; Mas-Latrie, p. 323 sq.

264. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 32 et 80 (tribut de 33.333 besants 1/3).

En 1325-27, lors des négociations menées par l'intermédiaire du bâtard Jaime de Aragón, s'affirmèrent à nouveau les prétentions de *Jaime II*; elles se présentèrent en mars 1325 tout en même temps sous l'aspect des revendications de 1296 et sous celui des « suggestions » de 1319: *Jaime II* demanda en effet, d'une part à prélever 50 % des bénéfices réalisés par la Douane tlemcenienne sur les marchands aragonais; d'autre part à percevoir un subside annuel de 6.000 doubloons d'or. Le roi d'Aragon précisait dans ses instructions que cette somme pouvait être réduite à 5.000, 4.000 ou même 3.000 ²⁶⁵. Il tenait surtout au principe du versement annuel régulier. C'est tout à fait conforme à la politique que nous lui avons vu suivre vis-à-vis des Hafsides. L'étendue de ces exigences aragonaises de 1325 s'explique par le fait que c'est le Roi de Tlemcen qui sollicitait l'aide navale des Catalans contre Bougie ²⁶⁶. Naturellement le roi zeïyanide Abou-Tasfin fit des contre-propositions: au lieu du pourcentage de 50 % et du versement régulier de 6.000 doubloons, il proposa de verser chaque année le 10 % des bénéfices réalisés par ses Douanes sur *tous* les marchands chrétiens venant commercer dans son royaume, qu'ils fussent ou non Catalans ²⁶⁷. La marge était considérable entre les exigences de *Jaime II* et les contre-propositions d'Abou-Tasfin. Le Roi d'Aragon se déclara pourtant satisfait et accepta ces bases de traité ²⁶⁸; c'est qu'il avait l'habitude de se contenter de peu, après avoir réclamé beaucoup: à Tunis nous le voyons pareillement se contenter de 2.000 ou 3.000 doubloons après avoir réclamé 33.333 besants d'or; et encore ces 2 ou 3.000 doubloons annuels représentaient-ils le prix d'une cargaison pillée! ²⁶⁹ A Tlemcen, *Jaime II* pouvait donc logiquement se contenter d'une somme plus faible encore. Nous n'avons pas pu préciser quel était le volume du commerce catalan à Tlemcen mais il était certainement moindre qu'à Tunis et à Bougie: et ce 10 % promis représentait donc sans doute à peine quelques centaines de doubloons. Mais le principe était posé: le Zeïyanide inclinait son orgueil, il acceptait d'« acheter » la signature du traité que lui consentait l'Aragonais, il était aux yeux de *Jaime II* en position de vassal. Un détail qui eut certainement une grande importance aux yeux de l'Aragon confirmait cette sorte de théorie demi-mainmise de la Couronne catalane sur le royaume de Tlemcen: les Douanes verseraient le 10 % des bénéfices réalisés sur *tous* les marchands chrétiens quelle que fût leur nationalité. Le commerce fait par les Européens ne relevant pas de la Couronne d'Aragon devait être très faible à Tlemcen. Le Zeïyanide ne perdait donc pas grand'chose en offrant cet élargissement de la clause. Mais l'orgueil de *Jaime II* était satisfait.

265. Archives de la Couronne d'Aragon, R. 339, f. 181; cf. *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 329 et 340.

266. Cf. *infra*, pp. 83 sq.; et *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 82, note 232.

267. Archives de la Couronne d'Aragon, R. 339, f. 40 et 181; *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 390-31 et 340-41.

268. *Ibid.*

269. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, pp. 80-81.

Lorsque les négociations reprirent en 1327 entre les deux Couronnes, la question des liens financiers ne fut plus sujet à discussion ; dès le début de ces nouveaux pourparlers, le gouvernement tlemcenien proposa de verser annuellement à la Couronne d'Aragon le 10 % des droits perçus par ses douanes sur tous les marchands venant commercer dans le royaume « y compris sur ceux venant de Majorque et de toutes les autres terres chrétiennes »²⁷⁰. Remarquons qu'on retrouve là une trace du point de vue cher à *Jaime II* : les Majorquins étaient sujets du Roi d'Aragon tout comme les autres Catalans²⁷¹.

L'obstination de *Jaime II* à faire naître une sorte de théorie vassalité financière du royaume de Tlemcen par rapport à la Couronne d'Aragon est une notable caractéristique de la politique méditerranéenne d'alors. Qu'on ne s'y trompe pas ! En mêlant avec âpreté des questions financières d'ordre parfois mesquin avec de grands rêves politiques, *Jaime II* tout comme son père *Pedro III* ne cessa jamais d'avoir des ambitions nord-africaines. Il avait des sujets musulmans dans tous ses états péninsulaires aussi bien en Catalogne et en Aragon que dans le royaume de Valence²⁷². Pourquoi n'en aurait-il pas eus au-delà de la Méditerranée ? Son père avait tenté de s'installer sur la côte algérienne et s'était emparé d'îles tunisiennes. En faisant reconnaître par *Sancho IV* de Castille que l'Algérie et la Tunisie étaient réservées à l'influence catalane, il résuma toute la portée de sa pensée africaine. Et comme politique sans scrupule, au gré des circonstances, il savait même empiéter sur le terrain marocain qu'il avait théoriquement cédé aux Castillans comme zone d'action : il songea à devenir le maître de Ceuta²⁷³ au moins indirectement par l'intermédiaire du fidèle Bernardo Seguí ; et quand ce mirage se fut dissipé, il s'empressa de profiter des accords qu'il avait passés avec le Khalife mérinide au sujet de cette ville, pour présenter son classique programme financier : il demanda vainement dès la fin de l'année 1309, que les revenus des douanes marocaines fussent désormais versés à l'Aragon en compensation des frais que lui avait occasionnés son expédition contre Ceuta²⁷⁴.

Voilà qui nous permet de conclure que dans ses lignes générales la politique de *Jaime II* vis-à-vis de Tlemcen fut analogue à celle qu'il eut vis-à-vis des autres états nord-africains.

Maintenant que nous connaissons les jalons qui peuvent servir de repères à l'histoire économique et politique des relations hispano-tlemceniennes, nous pouvons aller plus avant dans le détail de ces relations ; nous allons donc tenter de suivre leur évolution chronologique dans le cadre de la politique espagnole et méditerranéenne générale.

270. *Archives de la Couronne d'Aragon*, R. 389, f. 181 ; R. 410, f. 210 (Cf. *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 882-84 et 841-42).

271. Cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, pp. 43-44.

272. Les principales communautés musulmanes payant contribution au début du xiv^e siècle étaient, par ordre d'importance, celles de Barcelon, San-Estevan de Litéra, Tortosa, Saragosse, Calatayud, Valence, Lérida, Fraga et Borja (Capmany, *Memorias...*, IV, Appendice, pp. 82-89).

273. Cf. *supra*, p. 41 et *infra*, pp. 65 sq.

274. Cf. *Documentos árabes...*, pp. 165 et 167.

CHAPITRE III

LA POLITIQUE TLEMCENIENNE ET LA QUESTION DU DÉTROIT DE 1236 A 1318

L'effondrement almohade eut comme conséquence la séparation politique de l'Espagne musulmane et de l'Afrique du Nord. Or le royaume de Grenade qui se constitua en 1238 — deux ans après l'avènement d'Yagmoracen à Tlemcen — prit immédiatement figure d'état relativement faible par rapport à la Castille de *San-Fernando* et à l'Aragon de *Jaime el Conquistador*. Il ne pouvait pas les menacer sérieusement; il était facile à surveiller. Toutefois, il pouvait devenir dangereux pour la Chrétienté comme tête de pont, en cas d'intervention marocaine. C'est pourquoi le problème du détroit de Gibraltar devint le problème essentiel de la *reconquista* après les splendides étapes que furent la prise de Cordoue (1236) et celle de Valence (1238), celle de Murcie (1243) et celle de Séville (1248). Il s'agissait désormais d'empêcher les Nord-Africains de débarquer sur le territoire de Grenade.

Comment ce problème primordial réagit-il sur les relations hispano-tlemceniennes?

TLEMCEN ET LA NAISSANCE DU PERIL MERINIDE (1264-1286). — Le premier grand souverain mérinide fut Abou-Yousof-Koukoub (1258-1286); dont les dernières années coïncidèrent à peu près avec la fin des règnes d'*Alfonso X* de Castille (1252-1284), de *Pedro III* d'Aragon (1276-1285) et d'Yagmoracen de Tlemcen (1236-1283). C'est en partie sous son influence que la question musulmane qui semblait réglée pour l'Espagne grâce aux grandes victoires remportées par *Fernando III* et *Jaime el Conquistador*, rebondit pour la première fois du fait de la révolte anticastillane des Maures de Murcie et d'Andalousie en 1264²⁷⁵. Cette révolte fut soutenue par le Roi de Grenade et par le Khalife mérinide. Au contraire, *Jaime el Conquistador* aida *Alfonso X* à vaincre les insurgés. Ce moment reste dans l'Histoire comme le temps d'un regroupement solennel mais provisoire des forces du Croissant contre celles de la Croix. C'était le signe avant-coureur de la tempête mérinide.

Que firent les Zeïyanides? Ils étaient, avant tout, antimérinides. L'historien Georges Marçais l'a bien dit: «C'était la suite d'une tradition séculaire

²⁷⁵. Cf. Lafuente, *Historia de Granada*, I, pp. 815-816; et Ballesteros, *Historia de España*, 411, p. 20.

de querelles entre deux familles parentes... Aux coups de mains de pillards, aux disputes de pasteurs pour la possession des puits et des pâturages allaient succéder les invasions de troupes en armes et les sièges de villes»²⁷⁶. La lutte avait commencé, nous l'avons vu, dès 1250²⁷⁷. Cependant, lors de la révolte anticastillane de l'Andalousie, la solidarité générale des Musulmans joua et Yagmoracen ne fit rien pour aider les chrétiens.

Alfonso X termina victorieusement cette affaire non seulement en écrasant les révoltés mais aussi en prenant Cadix (1265)^{277 bis}.

Cette passe d'armes indirecte entre l'Espagne chrétienne et les Mérinides fut suivie d'un temps de repos relatif où l'on note un rapprochement entre les deux blocs antagonistes, sur l'initiative de l'Aragon semble-t-il : c'est en 1267 que Jaime el Conquistador nomma à Tlemcen un *alcaide* des Aragonais « civils et militaires »²⁷⁸. Le bloc musulman se désagrégea alors d'une manière manifeste : en 1271 les Zeïyanides attaquèrent les Mérinides, en se laissant entraîner par leur haine héréditaire²⁷⁹. Et bientôt le port marocain de Ceuta se révolta avec l'aide du roi de Grenade contre les Mérinides²⁸⁰.

Le Khalife Abou-Yousof eut-il le sentiment qu'une coalition générale se préparait contre lui ? Dès qu'il eut battu les armées d'Yagmoracen et qu'il se fut ainsi assuré sur ses arrières (1272), il comprit qu'il lui fallait d'abord et avant tout régler la question maritime : le prétexte de Ceuta lui fut bon ; il vint personnellement à Barcelone en 1274 pour solliciter de Jaime el Conquistador son aide navale : il demanda et obtint la location de 10 galères et de 40 autres bateaux et l'envoi de 500 cavaliers auxquels il fournirait leurs montures²⁸¹. Cette attitude promarocaine brusquement prise par Jaime I était grave. La maîtrise du détroit appartenait aux Chrétiens grâce à la flotte catalane. Si celle-ci consolidait la puissance mérinide, il était à prévoir que les Castillans ne tarderaient pas à être inquiétés par les Marocains !

C'est ce qui arriva dès qu'Abou-Yousof eut repris Ceuta. Le sagace politique mérinide eut l'habileté de compléter ses préparatifs en persuadant Yagmoracen de conclure un accord avec lui : instruit par ses défaites de 1250 et de 1271, le Zeïyanide accepta. Un chroniqueur arabe, Ben-Abi-Zara, a bien mis en relief l'importance de cette alliance entre Maroc et Tlemcen, préface de l'offensive des Mérinides contre l'Espagne :

« Le Khalife conclut paix et alliance avec le sultan de Tlemcen, au nom de la défense de l'Islam, pour ne rien avoir à craindre sur ses arrières pendant qu'il ferait la Guerre Sainte en Espagne. La paix fut ainsi conclue à

276. Gsell, Marçais, Yver, op. cit., pp. 151-52.

277. Cf. supra, p. 86 et note 191.

277 bis. Cf. Ballesteros, op. cit., III, pp. 19-21.

278. Cf. supra, p. 14.

279. Cf. supra, p. 87.

280. Capmany, *Memorias...*, III, pp. 199-200.

281. Cf. Capmany, *Antiguos tratados...*, p. 1; *Memorias...*, III, pp. 199-200 IV, p. 7. Dans Miret y Sans (*Itinerari de Jaume el conqueridor*, Barcelona, 1913, p. 509) il est simplement dit que le 19 novembre 1274 Jaime I signa à Barcelone « el tractat de pau amb el rei de Marrocs ». Il n'est pas question du voyage d'Abou-Yousof. Quant à Mercier (op. cit., II, p. 204) en contant la prise de Ceuta par Abou-Yousof, il ne parle ni des négociations du Khalife avec Jaime I ni de l'aide navale aragonaise. L'enchaînement des événements (1273-1274) est difficile à préciser.

Tlemcen par la volonté et la toute-puissance d'Allah ; et le peuple musulman se trouva uni, battant d'un seul cœur... Le Commandeur des Croyants put appeler à la Guerre Sainte toutes les tribus du Maghreb» ²⁸².

Il se passa alors un phénomène fréquent dans le monde musulman : chaque fois qu'un nouvel astre apparaissait dans le ciel de l'Islam, tous les sultans se regroupaient autour de lui. Le roi Mohamed II de Grenade inquiet de la force chrétienne invita Abou-Yousof à débarquer dans son royaume : il lui promit peut-être même les villes de Tarifa et d'Algéciras ²⁸³.

La première invasion de l'Espagne par les Mérinides s'effectua donc au printemps 1275 ²⁸⁴, sous le signe de la triple alliance Maroc-Tlemcen-Grenade. Ce ne fut pas un événement désastreux pour les Chrétiens ; ce fut toutefois un raid passablement dévastateur poussé jusque sous les murs de Séville. Il eut une répercussion dans les pays de la Couronne d'Aragon : les Maures de la région de Valence se soulevèrent. Et si le Khalife mérinide se rembarqua pour le Maroc dès janvier 1276 après avoir signé une trêve de deux ans avec les Castillans, l'insurrection valencienne, elle, se prolongea et prit un aspect si grave que *Jaime el Conquistador* en personne partit vers la zone révoltée pour y rétablir l'ordre (1276). C'est au cours de cette campagne qu'il tomba mortellement malade : Il dut amèrement regretter d'avoir accueilli les demandes d'Abou-Yousof deux ans auparavant.

Cependant les bons rapports entre Abou-Yousof et Yagmoracen continuaient : les deux souverains échangeaient des cadeaux de valeur. De Grenade, des marques de sympathie affluaient aussi toujours au Mérinide. C'est alors qu'Abou-Yousof décida de tenter une deuxième campagne d'Espagne, dans les mêmes conditions qu'en 1275.

Ce fut la campagne de 1277 : dès le début elle fut signalée par un refroidissement dans les rapports entre Grenade et Maroc, car des princes musulmans grenadins, les Escayuelas, qui frondaient perpétuellement, remirent la souveraineté de Malaga au Khalife mérinide ²⁸⁵. L'invasion de 1277, comme celle de 1275, n'eut comme conséquence que des raids dévastateurs et sans véritable importance, dans l'Andalousie chrétienne. Mais *Alfonso X* semble avoir compris alors que pour en finir avec ce péril mérinide naissant il lui fallait fournir un gros effort. Il le fournit à la fois sur le plan diplomatique et sur le plan militaire : Mohamed II de Grenade était furieux de l'attitude qu'avaient prise les princes Escayuelas et il se prêta facilement à des négociations secrètes avec la Castille. La question de Tlemcen y fut aussitôt traitée : les Zeïyanides qui n'avaient surmonté leur haine héréditaire contre les Mérinides que par esprit de prudence et en raison de leur sympathie pour les Musulmans d'Espagne écoutèrent facilement les propositions de Mohamed II. Au temps de la coalition Maroc-Tlemcen-Grenade contre la Castille succéda ainsi celui de la coalition Grenade-Tlemcen-Castille contre le Maroc (1278). Pendant que ce renversement diplomatique s'effec-

282. Cité par Sánchez Albornoz, op. cit., II, p. 363.

283. Ballesteros, III, p. 130.

284. Sánchez Albornoz, op. cit., II, p. 363 ; et Lafuente, op. cit., I, p. 321.

285. Ballesteros, III, p. 131.

tuait lentement, *Alfonso X* réalisait un gros effort naval : il savait maintenant que l'intérêt castillan était d'avoir une propre flotte ; la politique aragonaise avait des objectifs tellement complexes que la flotte catalane n'était pas une sûre gardienne du détroit. Les chantiers de constructions navales de Séville connurent donc une activité fébrile en 1277 : ce fut là la réplique militaire à la deuxième invasions mérinide ; 80 galères, 24 nefes et divers autres bateaux de moindre importance, en particulier des *leños* furent alors construits et équipés pour la guerre. Quand la flotte fut prête, le commandement en fut donné à Pedro Martínez de Santa-Fé et elle partit vers Algéciras pour en faire le blocus et essayer de s'en emparer²⁸⁶.

Abou-Yousof en cette année 1278 était en Afrique. Sauf erreur, il n'était resté en Espagne que quelques mois en 1277 — tout comme en 1275 — et il s'était contenté de garder comme têtes de pont en Europe quelques villes comme Algéciras et Malaga. C'est lorsqu'Algéciras fut attaquée par les Castillans qu'il comprit son isolement. Il tenta, au printemps 1279 sans doute²⁸⁷, de débloquer Algéciras. Il avait fait lui aussi des préparatifs maritimes, inférieurs il est vrai à ceux de la Castille. En arrivant en vue de ses ennemis, il eut la chance de les trouver démoralisés car leurs soldes n'étaient pas payées, et affaiblis par le manque de ravitaillement : il attaqua et il fut vainqueur²⁸⁸. Les Castillans durent lever le blocus d'Algéciras. Mais ce troisième débarquement mérinide en Espagne fut encore sans conséquence. Abou-Yousof était attaqué sur ses frontières africaines par les troupes d'Yagmoracen qui se lançaient ainsi dans une maladroite aventure comme en 1250 et en 1271. Le Mérinide ne tenta donc pas de rester en Espagne. Sa vengeance contre les Grenadins qui l'avaient trahi était facile : il affecta de se désintéresser de leurs affaires, tout en gardant mollement les villes littorales qu'il occupait chez eux. Isolé en face des Chrétiens, Mohamed II de Grenade fut attaqué par eux dès 1279 : il put bien reprendre Malaga aux troupes marocaines en cette même année²⁸⁹ ; sa situation n'en restait pas moins impossible. Et ce n'était pas son lointain allié zeïyanide qui pouvait l'aider. Celui-ci, peut-être sous l'influence de *Pedro III*, regardait d'ailleurs surtout vers l'est en cette année 1279 : en partant de Catalogne pour conquérir son royaume, le prétendant hafside Abou-Ishaq eut Tlemcen comme première étape et il y recut l'aide d'Yagmoracen²⁹⁰.

Celui-ci, tout comme le roi de Grenade, n'allait pas tarder à payer les frais de cette rupture générale de l'équilibre hispano-africain dont il avait été l'un des responsables par son revirement de 1278. Tandis que les Castillans donnaient une sévère correction aux Grenadins, il en reçut une des Marocains : en 1281-82, Abou-Yousof envahit le royaume de Tlemcen par le sud, prit la ville de Sijilmesa qu'Yagmoracen en personne était venu défendre et il poursuivit son rival jusque sous les murs de Tlemcen. C'est

286. Capmany, *Memorias...*, III, pp. 26-27.

287. Capmany donne comme date «avril 1278» ; mais selon les minutieux calculs de Ballesteros (op. cit., III, p. 24) le siège d'Algéciras par les Castillans est de 1279.

288. Capmany, *Memorias...*, III, p. 27.

289. Ballesteros, III, p. 181.

290. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 19 ; et Mercier, op. cit., II, p. 215.

à cette campagne que participa brillamment Alfonso Pérez de Guzmán ²⁰¹. Vaincu et humilié, Yagmoracen ne tarda pas à mourir. Et c'est dans ses derniers jours qu'il conjura son héritier et son peuple d'être attentifs à la triple leçon reçue en 1250, 1271, 1282, c'est à dire de ne plus jamais être en lutte contre les Mérinides ²⁰².

Chaque nouvelle vicissitude de l'histoire tlemcenienne a un écho en Espagne : les défaites zeïyanides de 1282 furent la préface de la quatrième invasion de l'Espagne par les Mérinides, tout comme l'alliance entre Yagmoracen et Abou-Yousof avait été la préface de la première et de la deuxième invasions, tandis que la rupture de cette alliance avait freiné la troisième. Mais cette fois les Marocains furent appelés à l'aide non par leurs coreligionnaires, mais par le propre roi de Castille, leur vieil ennemi *Alfonso X* ! C'était alors en effet le moment où la rupture du Roi avec son fils Don Sancho devenait définitive et totale ²⁰³.

Sancho étant l'allié des Grenadins, *Alfonso X* envoya une ambassade à Fès pour solliciter l'appui d'Abou-Yousof. Dès août 1282, celui-ci débarqua en Espagne ²⁰⁴ et attaqua Malaga. En présence des armées marocaines, le faible Mohamed II changea aussitôt de camp et fit sa soumission au Khalife mérinide. Sans pousser à fond ses premiers avantages, celui-ci, comme s'il était suffisamment satisfait par cette réconciliation avec Grenade, rentra au Maroc dès 1283 ²⁰⁵. Nous ne comprenons guère la cause de cet avortement de l'expédition de 1282 : peut-être faut-il penser qu'Abou-Yousof ne trouvait aucun intérêt à la poursuivre puisqu'il était dans une position fautive, du fait de son alliance avec *Alfonso X*. En tout cas, ce n'est sûrement pas la question tlemcenienne qui le décida à rentrer en Afrique ; le roi Othman était en effet fidèle au testament d'Yagmoracen et regardait vers l'est ; son père lui avait fait épouser dans les premiers jours de 1283 une princesse hafside, propre fille de cet Abou-Ishaq qui avait conquis son royaume quatre ans auparavant avec l'aide aragonaise et tlemcenienne. Le royaume de Tunis était alors révolté contre les Hafsides : Abou-Ishaq avait été assassiné et un usurpateur régnait ²⁰⁶ ; Othman hébergeait l'héritier légitime du trône, son beau-frère, le futur Abou-Zakariya II ²⁰⁷ ; il s'apprêtait à l'aider à reconquérir son royaume, en pensant bien entendu qu'il trouverait, dans l'affaire, le moyen d'obtenir quelques avantages territoriaux vers l'est ²⁰⁸. Rien de tout cela ne pouvait inquiéter le Mérinide, bien au contraire.

Faut-il penser que cet Abou-Yousof des dernières années était devenu pacifique et doit-on croire au portrait un peu naïf qu'en a tracé l'historien

201. Cf. supra, p. 39.

202. Sur ce «testament d'Yagmoracen» cf. supra, pp. 49 et 50.

203. Cf. Ballesteros, III, p. 25.

204. Mercier, op. cit., II, pp. 224 sq.; et Sánchez Albornoz, op. cit., II, p. 374.

205. Mercier, ibid.

206. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 12 et 80.

207. Cf. Mercier, II, p. 220 et Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, pp. 156-157; Miralles de Imperial (op. cit., p. 34) commet une erreur en disant qu'Abou-Zakariya était réfugié auprès de «son beau-frère Yagmoracen».

208. Effectivement, en 1284 Abou-Zakariya conquiert le royaume de Bougie avec l'aide des Zeïyanides.

Benavides : il était bon pour les malheureux, généreux, libéral, magnanime et admirateur des Chrétiens ²⁹⁹. Le certain est qu'à la mort d'*Alfonso X* et à l'avènement de *Sancho IV* (avril 1284), loin de profiter de la disparition de son encombrant allié pour reprendre l'offensive, il fit proposer par le roi de Grenade paix et alliance au nouveau souverain castillan. Mais celui-ci répondit avec arrogance et en proférant des menaces ³⁰⁰.

Le vieux Khalife qui avait déjà humilié Yagmoracen, Mohamed II et *Alfonso X* pouvait être magnanime ; mais il ne pouvait pas aimer être insulté. Sous l'offense, il réagit et se prépara à intervenir en Espagne à la tête de ses troupes, une cinquième et dernière fois. Au printemps 1285 il débarqua donc à Tarifa, comme il l'avait déjà fait dix ans auparavant lors de sa première expédition en Espagne. Il y reçut une ambassade zeïyanide venant solliciter un traité d'alliance : il n'y avait eu que trêve au moment de la mort d'Yagmoracen ; et maintenant le roi Othman tenait à manifester sa fidélité aux dernières volontés de son père, lors de cet instant solennel de reprise de la Guerre Sainte sur le sol européen ³⁰¹. Le Khalife Mérinide connut alors l'apogée de la gloire : le Roi de Grenade et celui de Tlemcen rivalisaient d'humilité ; l'orgueilleux *Sancho el bravo* eut sa flotte défaite par celle des Marocains ³⁰² ; les raids mérinides dévastèrent l'Andalousie chrétienne. La Castille dut solliciter la paix au début de 1286. Son «vassal» théorique qui était souvent son secret complice, le roi de Grenade céda solennellement au Mérinide les villes de Tarifa et d'Algéciras ³⁰³, ces deux clés du détroit ambitionnées par Abou-Yousof depuis 1275. Mais cette paix eut un autre aspect, comme s'il s'agissait pour le victorieux mérinide de placer avec éclat sous le signe de la Civilisation musulmane, la fin de ses dix années de guerre sur le sol espagnol : *Sancho IV* dut s'engager à faire envoyer à Fès treize charges de Corans, ouvrages d'exégèse, oeuvres littéraires, grammaticales et philologiques arabes qui se trouvaient entre les mains des Chrétiens, à Cordoue notamment ; Abou-Yousof voulait mettre ce matériel d'études à la disposition des savants et des étudiants de sa ville de Fès ³⁰⁴. C'est quelques semaines plus tard qu'il mourut à Algéciras (mars 1286).

Si en définitive, il n'y avait pas eu de victoire territoriale du Khalife mérinide aux dépens des Chrétiens, son règne se terminait du moins ainsi par une sorte de victoire de la Civilisation musulmane. Ce sont des gestes comme celui-ci qui avaient une profonde répercussion dans une ville comme Tlemcen et qui persuadaient les Zeïyanides du bien-fondé de leur alliance plus ou moins obligée avec leurs puissants voisins marocains.

Au temps de la naissance de l'impérialisme mérinide, la Cour de Tlemcen qui aurait pu être un constant point d'appui de la politique castillane, ne fut donc que par à-coups alliée aux Chrétiens. Les guerres civiles de

299. Benavides, *Memorias de Fernando IV de Castilla*, I, p. 885.

300. Mercier, op. cit., p. 225.

301. Ibid., p. 229.

302. Sánchez Albornoz, op. cit., II, p. 376.

303. Ballesteros, op. cit., III, p. 132.

304. Sánchez Albornoz, op. cit., II, p. 330.

Castille, le jeu complexe que cette puissance devait mener entre Grenade et le Maroc, le développement de la politique sicilienne et tunisienne de *Pedro III* d'Aragon, tout relégua la question tlemcenienne au dernier plan des préoccupations chrétiennes. Un atout se perdit ainsi par la force des choses.

LA LUTTE POUR TARIFA (1291-1294) ET LE GRAND SIÈGE DE TLEMCEEN (1299-1307). — *Alfonso X* avait eu comme adversaire Abou-Yousof; *Sancho IV* (1284-1295), lui, se trouva en présence du fils et successeur de celui-ci: Abou-Youkoub (1286-1307).

Au début de son règne, le nouveau Khalife mérinide se montra hostile à la Milice castillane que commandait Alfonso Pérez de Guzmán³⁰⁵ et il parut ainsi avoir des idées musulmanes plus agressives que son père. Il resta pourtant inactif pendant quelque temps, sans savoir pour cela se concilier le Zeïyanide bien que celui-ci fidèle au testament d'Yagmoracen fût dans des dispositions favorables: après avoir contribué à la constitution du royaume de Bougie et avoir ainsi travaillé à la dislocation de l'unité hafside, Othman attaqua en 1287 ce royaume en s'alliant contre son beau-frère Abou-Zakariya avec le Khalife de Tunis³⁰⁶. Cette guerre éphémère de Tlemcen et de Tunis contre Bougie ne pouvait pas déplaire au Marocain. Mais, celui-ci se montra ombrageux des rapports très amicaux qui unissaient son voisin zeïyanide au roi de Grenade, d'autant que la bonne entente Castille-Grenade lui semblait trop bien établie³⁰⁷. La réconciliation des deux branches de la famille hafside, et le maintien d'une étroite amitié entre Tunis et Tlemcen³⁰⁸ ne purent que lui déplaire tout autant. Il se sentait isolé. Heureusement pour lui, une guerre mit aux prises Aragon et Castille en 1289-1290 à propos des Infants de la Cerda³⁰⁹. Il saisit l'occasion au vol pour tenter de porter un coup à la tête de la coalition qu'il sentait dirigée contre lui: la Castille. 15.000 hommes débarquèrent dans ses ports de Tarifa et d'Algéciras et se lancèrent sur les terres ennemies³¹⁰. Au même moment, Abou-Youkoub pour s'assurer de ses arrières par une sorte d'attaque préventive lançait un raid sur Tlemcen³¹¹.

Malheureusement pour le Mérinide, la question des Infants de la Cerda était en train de se régler en faveur de *Sancho IV*: la France abandonnait la cause des Infants³¹²; *Alfonso III* d'Aragon mourait (1291); son frère et successeur *Jaime II* signa la paix et une alliance avec la Castille³¹³.

La question du détroit se posait plus que jamais dans toute son ampleur: il fallait empêcher Abou-Youkoub d'envoyer des renforts en Es-

305. Cf. supra, p. 40.

306. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 180 (Cf. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 11-12).

307. Mercier, op. cit., II, p. 284.

308. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 161.

309. Baltesteroe, III, pp. 82-88.

310. Finke, op. cit., I, p. 12.

311. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 161; Mercier, op. cit., II, p. 286.

312. Fawtier, t. VI de l'Histoire du Moyen-Age de la Collect. Glotz, Paris, 1940, p. 310.

313. Sur la portée africaine de cette alliance, cf. supra, p. 5 et notre note 2 (partage de l'Afrique du Nord en zones d'influence).

pagne. Les chantiers de constructions navales de Séville ne cessaient de travailler ³¹⁴. Les Catalans étaient encouragés par les concessions royales, à équiper de plus en plus de navires ³¹⁵. *Sancho IV* obtint plus encore : l'aide des galères gênoises commandées par un excellent amiral, Micer Benito Zacarias ³¹⁶. Tous ces navires chrétiens croisant dans le détroit, la situation du Mérinide bloqué en Espagne devint impossible : son armée ne pouvait plus recevoir aucun ravitaillement du Maroc ³¹⁷. Le Khalife réussit, à grand-peine, à rentrer en Afrique pour rassembler une flotte destinée à forcer le blocus. Mais dans les eaux de Tanger, les coalisés chrétiens aux ordres du gênois Zacarias et du Catalan Berenguer de Montoliu défirent en 1291 la flotte mérinide ³¹⁸. Sur les conseils d'Alfonso Pérez de Guzmán qui savait qu'Abou-Yousof avait jadis attaché une importance primordiale à Tarifa, *Sancho IV* décida de profiter des circonstances exceptionnellement favorables pour prendre cette ville « *llave de la Andalucía y aún de la España toda, cámara de la corte de los reyes de Africa, primer lugar hollado por la invasión árabe en el siglo VIII* » ³¹⁹. L'entreprise était d'importance : il fallait minutieusement la préparer ; le plan suivant fut établi : les Castillans feraient le siège, les Aragonais couperaient les communications maritimes entre la ville et le Maroc, les Grenadins affecteraient la neutralité mais en fait ravitailleraient les Chrétiens ³²⁰. Cette coalition Castille-Aragon-Grenade-Gênes ne parut pas encore suffisante à *Sancho IV*. Sous l'influence de Pérez de Guzmán, pensons-nous, il se rappela que toute entreprise sérieuse contre les Marocains devait être épaulée en Afrique par les Tlemcenien. Au début de 1292 le Roi de Castille compléta donc son système diplomatique par la signature d'un pacte avec le souverain zeïyanide. L'excellente historienne Doña Mercedes Gaibrois de Ballesteros a bien souligné l'importance de la chose : « *Al establecer pactos con el abdel-wadita Othmán que llevaba en las venas el odio tradicional de su estirpe a los ambiciosos benimerines, no se le ocultaria a Sancho la trascendencia de esas negociaciones, pues era notorio que mientras Aben-Jacob (Abou-Youkoub) hubiera de repeler los ataques de Othmán en sus dominios africanos, se vería imposibilitado de concentrar su esfuerzo militar en la península* » ³²¹.

Nous retrouvons ainsi bien mise en lumière l'importance de la question tlemcenienne, exactement sous le même jour que lors des invasions de l'Espagne par Abou-Yousof. Mais *Sancho IV*, cette fois, se manifestait excel-

314. Cf. Capmany, *Memorias...*, III, p. 23.

315. Cf. *ibid.*, II, p. 404; et *supra*, p. 19.

316. Cf. M. Gaibrois, *Historia de Sancho IV de Castilla*, Madrid, t. II, 1928, p. 122.

317. Ballesteros, III, pp. 34 et 132.

318. Mercier (*op. cit.*, II, p. 236) se trompe manifestement en donnant comme date à cette victoire navale : 1290. (Il précise lui-même qu'elle est conséquence de l'alliance entre *Jaime II* et *Sancho*.) Capmany commet aussi une erreur en disant qu'elle est de 1292 (*Memorias...*, I, 1, p. 161).

319. Benavides, *op. cit.*, III, p. 388.

320. Cf. Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, *op. cit.*, IV, p. 182. Je résume ici l'excellente étude de A. Canellas : *Aragón y la empresa del estrecho* (Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón, Sección de Zaragoza, vol. II, 1940, p. 11).

321. M. Gaibrois, *op. cit.*, II, p. 170.

lent politique. C'est lui qui avait l'initiative des combinaisons diplomatiques. Et il avait parfaitement choisi son objectif.

Dans ces conditions, il put s'emparer brillamment de Tarifa, le 13 octobre 1292³²². Aussitôt après, il ordonna qu'il y eut toujours des galères armées sur mer devant la ville, pour qu'elle fût bien protégée³²³. Cette conquête était d'une valeur capitale; le Roi ne s'y trompait pas, il savait que c'était là la clé du détroit; il disait: «*es el mejor paso et mà seguro para pasar a la nuestra tierra et para tornar a la suya*» (celle du Méridien: le Maroc)³²⁴.

Mais, il se rendait compte qu'il ne suffisait pas d'avoir fait cette belle conquête: il fallait maintenant la garder. Telle chose n'est pas toujours facile quand une victoire est le résultat d'une coalition. Le Roi de Grenade Mohamed II réclama en effet Tarifa en affirmant que le Castillan lui avait promis de la lui céder, s'il s'en emparait, en échange d'autres places frontières³²⁵. *Sancho IV* nia avoir fait cette promesse et déclara qu'il n'admettrait jamais que Tarifa retombât entre les mains des ennemis de la Foi «*por ninguna que nos diesen*»³²⁶.

Suivant l'éternelle coutume de sa dynastie, Mohamed II trouvant que le Castillan devenait trop fort se réconcilia alors avec le Méridien; il alla le voir à Tanger en 1293 et obtint de lui pour prix de son alliance la ville d'Algéciras³²⁷. Les Marocains perdaient ainsi les deux têtes de pont qu'avait acquises Abou-Yousof: Tarifa prise par les Castillans, Algéciras cédée aux Grenadins.

Les forces musulmanes allaient-elles se regrouper en se sentant menacées? Tlemcen, cette fois, trahit la cause de l'Islam. En août 1293, arriva à Burgos où se trouvait *Sancho IV* une ambassade tlemcenienne venant ratifier et confirmer les accords passés entre les deux pays en 1291-92. Pour le Roi de Castille préoccupé par la réconciliation entre Grenade et le Maroc, cette fidélité tlemcenienne était fort appréciable³²⁸. Elle l'était d'autant plus que *Jaime II* d'Aragon lui-même semblait décidé à abandonner le Castillan: dans le courant de l'hiver 93-94, les onze ou douze galères catalanes³²⁹ qui croisaient dans le détroit à la disposition de la Castille

322. Cf. *ibid.*, II, p. 182; Sánchez Albornoz, *op. cit.*, II, p. 392; Ballesteros, III, p. 34; Lafuente, *Historia de Granada*, I, p. 325.

323. *Crónica de D. Sancho IV de Castilla*, Ed. Rosell; Bibl. Aut. Esp. LXVI (Madrid, 1875), pp. 86-87.

324. M. Gaibrois, *Tarifa y la política de Sancho IV*, Madrid, 1919, p. 109, docum. n.º 19.

325. *Ibid.*

326. Giménez Soler (*La Corona de Aragón y Granada*, Barcelona, 1908, p. 28) affirme que *Sancho IV* avait promis à Mohamed II de lui céder Tarifa. Au contraire, M. Gaibrois (*Historia de Sancho de Castilla*, t. II, Madrid, 1928, p. 194) affirme que la prise de Tarifa est uniquement due aux Castillans et que *Sancho* n'avait rien promis à Mohamed II: c'est sans apporter de document justificatif et seulement en se guidant sur des indices des auteurs musulmans que Giménez Soler a affirmé qu'il y avait eu promesse faite par *Sancho IV*. Malgré cette argumentation de M. Gaibrois, A. Canellas (*Aragón y la empresa del estrecho*, *op. cit.* Zaragoza, 1946, p. 11) est de la même opinion que Giménez Soler.

327. Ballesteros, III, p. 132; Canellas, *op. cit.*, p. 12.

328. M. Gaibrois, *op. cit.*, II, pp. 250-251; cette ambassade tlemcenienne resta 3 semaines à Burgos (Cf. M. Gaibrois, *Tarifa y la política de Sancho IV*, p. 39).

329. Selon Mercier (*op. cit.*, II, p. 296): 11 galères; selon Benavides (*op. cit.*, I, p. 387): 12 galères.

sous les ordres du Vice-Amiral de Montoliu depuis 1291, rentrèrent dans les ports du Royaume d'Aragon : *Jaime II* refusait de maintenir sa coopération navale tant que *Sancho IV* ne se déciderait pas à payer — conformément au texte des accords passés — les frais entraînés par le maintien et le ravitaillement de cette flotte ³³⁰.

Pour comble, le propre frère du Roi, l'Infant Don Juan qui intriguait au Portugal depuis plusieurs mois déjà contre *Sancho IV* se décida à trahir ouvertement ; il se mit, lui et ses partisans, à la disposition d'Abou-Youkoub qu'il alla rejoindre à Fès, en cette année 1294 vraisemblablement ³³¹.

Ainsi trahi ou abandonné par tous, excepté par les Tlemceniens, et par les Gênois, le Roi de Castille se prépara à défendre sa conquête de Tarifa contre l'offensive musulmane.

A vrai dire, *Jaime II* d'Aragon ne lâchait pas complètement la cause de *Sancho* et de la Chrétienté ; toute sa complexe politique a été parfaitement analysée par Doña Mercedes Gaibrois ³³². Il nous suffit de rappeler ici qu'elle fut très souple et guidée dans une large mesure par les éternels soucis financiers qui étaient alors une obsession de la Cour aragonaise ³³³ : « *Jaime estaba dispuesto a prestar a Sancho cualquier servicio siempre que no suponga desembolses* » ³³⁴. L'aide navale catalane devint donc insignifiante ³³⁵, même après le paiement par la Castille des sommes réclamées par *Jaime II* ³³⁶. Mais, par contre, la diplomatie aragonaise faisait tout pour détacher Grenade de la cause marocaine. La bonne entente entre Aragon et Grenade avait été établie comme un dogme par *Pedro III* ³³⁷ ; par l'intermédiaire d'un Juif nommé Samuel, *Jaime II* « travaillait » Mohamed II ³³⁸, et par l'intermédiaire de celui-ci, il s'efforçait même d'atteindre Abou-Youkoub et de le persuader qu'il devait renoncer à Tarifa ³³⁹. C'est la préface de l'époque où le clan aragonais des Segui allait jouer un rôle dans les conseils du Mérinide ³⁴⁰.

Quelle que soit la valeur de cette politique aragonaise, il n'en reste pas moins vrai que les Castellans ne furent guère aidés que par les Gênois lorsqu'Abou-Youkoub lança en août 1294 sa violente attaque contre Tarifa ; peu de faits d'armes sont aussi connus ; la ville résista courageusement ; son défenseur Pérez de Guzmán eut l'héroïsme de laisser assassiner son propre fils par l'Infant félon Don Juan qui combattait dans le camp musulman et qui sommait la garnison de capituler. Tarifa resta à la Castille ³⁴¹.

330. M. Gaibrois, *Historia de Sancho...*, II, p. 275.

331. M. Gaibrois donne comme date d'arrivée à Fès : 1294 (ibid. II, p. 305) ; Mercier au contraire donne : 1292 (op. cit., II, p. 286).

332. *Historia de Sancho...*, pp. 275, 291, 322, 325.

333. Cf. sur l'âpreté de *Jaime II* : *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, pp. 48-49, 78-82, 86-88.

334. M. Gaibrois, op. cit., II, p. 322.

335. En février 1294, *Jaime* renvoie quelques bateaux (ibid., II, p. 291).

336. Ibid., II, p. 325.

337. Giménez Soler, *La Corona de Aragón y Granada*, pp. 28-29.

338. M. Gaibrois, *Historia de Sancho...*, II, pp. 308, 321, 322.

339. Ibid., p. 322.

340. Cf. supra, pp. 40 sq.

341. Sur la défense de Tarifa, cf. M. Gaibrois, op. cit., II, pp. 304 et 315 sq. ; Canellas, op. cit., p. 12.

Abou-Youkoub ne put donc réparer sa défaite de 1291-92 : ses états étaient d'ailleurs éprouvés par une disette qui avait nui à ses efforts. Il se retourna rageusement vers l'Afrique : là du moins il saurait se venger, pensait-il, du traître roi de Tlemcen qui n'avait cessé d'être fidèle à l'alliance castillane depuis 1291.

C'est ainsi que les grandes offensives mérinides qui se déchaînèrent chaque année à partir de 1296 contre Tlemcen sont exactement la contre-partie et en quelque sorte la revanche de la prise de Tarifa par les Castillans.

La lutte en Europe s'assoupit en effet. Abou-Youkoub, humilié s'en désintéresse. *Sancho IV* continue à harceler les Grenadins et veut les punir de leur trahison de 1293 : il prépare une expédition contre Algéciras³⁴² ; mais il meurt dès avril 1295 ; et l'avènement de son fils de 9 ans *Fernando IV* freine automatiquement la politique castillane. *Jaime II*, lui, se consacre de plus en plus aux efforts diplomatiques tant à Grenade qu'au Maroc³⁴³ et intrigue avec les nobles castillans révoltés contre la reine-mère l'énergique Maria de Molina. En 1296, il s'allie ouvertement avec Mohamed II de Grenade³⁴⁴ et remet en avant les droits au trône de l'Infant Alfonso de la Cerda, le cousin du jeune *Fernando IV* ; il sert d'intermédiaire entre le roi de Grenade et ce prétendu roi Don Alfonso³⁴⁵. Le vieil Infant Don Enrique l'aventureux fils de San-Fernando, toujours prêt à servir des intérêts musulmans s'efforce en 1297 de persuader les *Cortes* de Castille qu'il faut abandonner Tarifa³⁴⁶. Et il faut toute l'énergie de Maria de Molina pour que la place si chèrement acquise et défendue ne soit pas évacuée !

En Espagne, tout travaille donc indirectement en faveur d'Abou-Youkoub ; et c'est sans inquiétude européenne que celui-ci peut se venger d'Othman de Tlemcen, le trop fidèle allié de *Sancho IV*.

Par le premier raid qu'il avait lancé contre Tlemcen en 1290, Abou-Youkoub n'avait en somme voulu que donner un avertissement aux Zeiyanides dans le style de ceux de 1250, 1271 et 1281-82. Mais puisque ses voisins n'avaient pas voulu l'entendre et qu'ils étaient dans une certaine mesure responsables de sa double défaite de Tarifa (1291-92 et 1294), il était cette fois décidé à les exterminer : il s'agissait de détruire enfin ce royaume zeiyanide. Trois offensives, en 1296, 1297 et 1298 furent la préface violente d'un des plus grands efforts guerriers réalisés dans l'Afrique du Nord médiévale : en 1299, une nouvelle offensive mérinide marqua le début du grand siège de Tlemcen qui dura 8 ans et qui ne se termina que par l'effet du hasard : par l'assassinat d'Abou-Youkoub en 1307. La capitale du royaume fut seule à tenir tête aux Mérinides. Ceux-ci devinrent les maîtres de tout le reste du pays Zeiyanide et ils s'installèrent

342. M. Gaibrois, op. cit., II, pp. 357 sq. Sur quelques victoires grenadines remportées en 1295 sur la Castille cf. Ballesteros, III, pp. 132-134.

343. M. Gaibrois, op. cit., II, pp. 391-62 ; cf. aussi supra, pp. 40 sq. : « la politique Segúe ».

344. *Documentos árabes...*, p. 1 (traité du 15 mai 1296).

345. Benavides, op. cit., II, p. 74.

346. Ibid., I, p. 42 ; Ballesteros, III, pp. 132-134 (cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 10).

solidement dans l'Algérie centrale dès 1299³⁴⁷. Pendant ce temps avec un incroyable héroïsme, Othman puis son fils et successeur Abou-Zayan I^{er} (1304-1308) résistèrent aux Marocains : aux dires d'Yal'ha-Ibn-Khaldoun, ce fut au prix de sacrifices inouïs : en huit ans Tlemcen eut 120.000 morts, entre les tués et ceux qui moururent de faim ou de misère ! Les assiégés se nourrissent de chiens et même de serpents...

L'obstination d'Abou-Youkoub eut pour conséquence la construction d'une nouvelle ville aux portes de la cité investie : le Khalife baptisa cette «Tlemcen-la-neuve» El Mansoura, c'est à dire : «La Victorieuse» ; il en fit le siège de sa cour et du gouvernement de ses nouvelles possessions algériennes.

On peut dire sans exagération que la construction de cette ville africaine fut en quelque sorte la conséquence de la perte de Tarifa par les Marocains ; au cœur du Magrheb, Abou-Youkoub cherchait à oublier dans les griseries de sa lente victoire sur Tlemcen la perte de sa tête de pont espagnole.

Pendant que le Mérinide s'acharnait ainsi contre la malheureuse Tlemcen, le jeu anticastillan de Grenade et de l'Aragon se continuait³⁴⁸ : *Jaime II* devenu champion de la cause d'Alfonso de la Cerda cherchait à attirer le Maroc dans la coalition contre *Fernando IV*³⁴⁹. Mais le Mérinide restait absorbé par l'affaire zeïyanide. Il est permis de dire que c'est l'héroïque résistance de Tlemcen qui explique l'inaction d'Abou-Youkoub en ces années où la Castille écartelée par la guerre civile et menacée par l'Aragon et par Grenade devenait une proie facile : les Zeïyanides sauvèrent le jeune *Fernando IV*, en retenant aux portes de leur capitale le Khalife marocain.

C'est en vain qu'en 1300-1302, l'Aragon et Grenade redoublèrent leurs efforts³⁵⁰ ; le temps travaillait pour la Castille : *Fernando IV* devenait homme ; il fut déclaré majeur en 1301. La fin de sa minorité entraîna celle de la guerre civile : la Castille était sauvée ; Abou-Youkoub avait laissé passer l'occasion de reprendre Tarifa.

Fernando IV commença son règne personnel par un coup de maître : au grand dam de *Jaime II* il signa la paix avec le nouveau Roi de Grenade, Mohamed III — qui avait succédé l'année précédente à son père Mohamed II —. Le monarque aragonais qui à l'automne '92³⁵¹ et au début de l'été 98³⁵² espérait encore maintenir le Grenadin dans le camp de l'Infant de la Cerda fut décontenancé de voir qu'une réconciliation entre Castille et Grenade était viable. Le Mérinide en fut tout autant inquiet et déconcerté ; nous le voyons déployer tout à coup une grande activité diploma-

347. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 170.

348. Benavides, op. cit., II, 124.

349. Ibid.

350. Février et octobre 1300 : pourparlers de traité entre Aragon et Grenade (Benavides, op. cit., II, 205 sq. ; Capmany, *Memorias...*, IV, p. 25). Traité d'avril 1301 (Benavides II, 252 sq.). Traité de janvier 1302 (*Documentos árabes...*, p. 7). Cf. Canellas, op. cit., pp. 13 et 48.

351. Envoi de l'ambassadeur Jaime Busquet (Capmany, *Memorias...*, IV, p. 31).

352. Envoi de l'habile et retors Bernat de Sarrián (ibid., IV, p. 32. Cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, pp. 86 sq.).

tique en 1304 de sa «Cour en la ville bénie de Tlemcen-la-neuve» : il comprend que la réconciliation Castille-Grenade ne peut se faire qu'à ses dépens et que la guerre menace à nouveau ses villes marocaines du détroit.

Au printemps 1304, il met en contact dans sa ville assiégeante les ambassadeurs aragonais conduits par un secrétaire du Roi, Francis Despin³⁵³, et les ambassadeurs de Mohamed III; il veut les réconcilier et il les fait ainsi signer une trêve, a «Tlemcen-la-neuve»³⁵⁴.

Il se rend compte maintenant qu'il n'aurait pas dû faire sourde oreille aux propositions que *Jaime II* lui faisait depuis quelques années, et le 14 juin 1304 il lui écrit donc pour lui faire savoir que 1.000 ou 2.000 cavaliers marocains seront toujours à sa disposition contre la Castille³⁵⁵. C'est une lettre symbolique. Mais cette attitude mérinide est trop tardive! A peine ce message parti, Abou-Youkoub apprend que *Jaime II*, qui se sentait isolé du fait de la défection grenadine, a entrepris des négociations de paix avec Grenade et Castille.

Le dépit et l'inquiétude durent être grands en la cour mérinide de Tlemcen au long de ces journées de la mi-juin 1304: dès le 23 juin, le Khalife faisant contre mauvaise fortune bon coeur écrivit à nouveau à *Jaime II* afin que celui-ci tentât d'obtenir de Mohamed III un accord véritable et total entre le Maroc et le royaume de Grenade³⁵⁶: de sollicité, Abou-Youkoub était donc devenu demandeur; et Tlemcen n'était toujours pas prise!³⁵⁷

La menace d'une coalition générale antimarocaine se précisa vite: Ceuta semble s'être révoltée dès l'été de cette année 1304 contre l'autorité mérinide³⁵⁸. Abou-Youkoub demanda alors instamment à *Jaime II* d'intervenir en sa faveur; l'habile Aragonais ne coupa pas les ponts avec le Mérinide; pour le tranquilliser il lui écrivait qu'il ne ferait aucune paix définitive avec la Castille ni avec Grenade sans l'accord du Maroc. Aussi le Khalife sollicita-t-il l'aide de la flotte catalane contre Ceuta, et au plus tôt, «avant les froids». Il promit s'il obtenait cette aide, de verser à *Jaime II* 50.000 doublons d'or en cas de prise d'assaut de Ceuta, et 30.000 doublons en cas de capitulation de la ville avant l'assaut³⁵⁹. Dans toutes ces négociations qui démontrent le grand intérêt que le Mérinide prenait alors à l'alliance aragonaise on discerne l'influence du clan Segui³⁶⁰.

353. Ou: Garsis Lesbin (?).

354. *Documentos árabes...*, p. 154.

355. *Ibid.*, p. 175.

356. *Ibid.*, p. 161.

357. La paix entre Castille et Aragon résulta de l'arbitrage portugais: elle est de 1304 (des trêves avaient été signées dès 1302-1303. Cf. Canellas, *op. cit.*, p. 16 et Benavides, *op. cit.*, II, p. 429).

358. Cette date de 1304 résulte d'un texte des *Documentos árabes...* (lettre du Khalife mérinide datée du 5 juillet 1304, pp. 158 sq.). Toutes les autres informations sur Ceuta tendent à prouver que cette révolte est de 1306; peut-être commença-t-elle au printemps ou dans l'été 1304; et Ceuta ne se livra ouvertement à Grenade qu'en 1306 (le 12 mai 1306, Ballesteros, III, p. 134).

359. *Documentos árabes...*, pp. 158 sq.

360. Cf. *supra*, pp. 40-41 et notre note 220. Si le texte de la page 158 des *Documentos árabes* (cf. *supra* note 358) est bien de 1304 (3 juillet), il est antérieur à l'arrivée de Bernardo Segui sous les murs de Tlemcen, dans la ville mérinide Tlemcen-la-neuve. Mais nous sommes

La question de Ceuta passa alors au premier plan de la politique hispano-africaine : à cause de la résistance de Tlemcen aux Marocains, le Mérinide n'avait pas pu profiter de la faiblesse castillane contemporaine de la minorité de *Fernando IV* ; maintenant la situation était changée : la Castille alliée avec Grenade et en paix avec l'Aragon menaçait le Maroc. Répétons-le encore : c'est grâce à Tlemcen que Tarifa avait pu rester castillane ; et c'est à cause de Tlemcen que Ceuta risquait maintenant d'être perdue par le Maroc.

LA COALITION CASTILLE-ARAGON-MAROC CONTRE GRENADE. — SES QUATRE OBJECTIFS : CEUTA-GIBRALTAR-ALGÉCIRAS-ALMERIA (1309). — Toutefois, un brusque mais logique nouveau renversement des alliances allait sauver le Maroc. Pour les Castillans, l'ennemi essentiel n'était ni le roi de Grenade ni le Khalife mérinide. C'était l'Islam ; et il s'agissait de profiter des circonstances pour reconquérir les terres qu'il dominait encore dans la péninsule.

Deux facteurs jouèrent alors contre Grenade : le ressentiment de *Jaime II* qui ne pardonnait pas à Mohamed III la paix castillano-grenadine de 1303 ; la « politique Segui » qui maintenait envers et contre tout de bons rapports entre Aragon et Maroc.

En 1306, lorsque Ceuta révoltée se donna aux Grenadins ³⁶¹, Mohamed III devint prop puissant aux yeux de ses voisins ; Ceuta qui était le port marocain le plus fréquenté par les marchands européens de France, d'Espagne et d'Italie ³⁶² ne pouvait être laissée par les Chrétiens aux mains du maître d'Algéir : le détroit aurait désormais été trop strictement contrôlé par lui. C'est sur ces entrefaites qu'Abou-Youkoub fut assassiné sous les murs de Tlemcen (mai 1307). L'écrivain français Henry Bordeaux a su exprimer en quelques mots le retentissement de cet événement dans la ville assiégée : « Soudain un tressaillement de joie parcourt les rues à mesure que se répand la nouvelle... Que s'était-il passé ? Un déchaînement de fanatisme ? Un complot de harem ? Probablement l'un et l'autre. Le Sultan buvait du vin en joyeuse compagnie : il donnait à un Juif sa confiance et son cellier. L'Empire, dit Ibn-Khaldoun, fut délivré d'une tache qui le souillait » ³⁶³. En fait ce fut Tlemcen surtout qui fut délivrée d'un cauchemar. Une crise intestine déchira alors la famille mérinide : les princes qui prétendaient à l'héritage s'entre-tuèrent. Finalement ce fut un petit-fils d'Abou-Youkoub qui fut proclamé Khalife : Abou-Thabit ³⁶⁴. Il s'em-

vraiment portés à penser que ce texte daté de 1304 est plutôt de 1306. Le mois de juillet 1306 semble bien être celui des inquiétudes d'Abou-Youkoub sur Ceuta, s'il faut croire que nous datons aussi avec raison de 1306 la lettre de B. Seguí datée d'un 8 juillet que Canellas dit être (à tort selon nous) le 8 juillet 1309. Cf. supra p. 40, note 220. Mercier (II pp. 243-244) ne date pas la révolte de Ceuta contre les Mérinides.

361. Le 12 mai 1306 (Cf. Ballesteros, III, p. 134 ; Giménez Soler, *Don Juan Manuel*, Zaragoza, 1932, p. 673 ; Lafuente, *Historia de Granada*, Paris, 1852, I, p. 330 ; Canellas, op. cit., p. 17).

362. Cf. supra, p. 14 ; et Mas-Latrie, *Traité et documents concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1866, Introduction, p. 71 : il y avait à Ceuta trois fondoukhs importants, le vénitien, le catalan et le marseillais.

363. Henry Bordeaux, *Le visage du Maroc*, Paris, 1945, p. 70.

364. Cf. En-Nugairi, *Historia de los Musulmanes de España y Africa*, trad. en espagnol par M. Gaspar Remiro, Granada, 1919, II, p. 250-251.

pressa de lever le siège de Tlemcen car il avait à faire reconnaître son autorité par les provinces marocaines. Le roi zeïyanide Abou-Zayan en profita pour vite reconquérir son royaume : dès 1307-08 toutes les tribus de l'Algérie occidentale et centrale revinrent dans son obédience.

Cette modification des affaires algéro-marocaines eut son immédiate répercussion sur les bords du détroit. Les dernières hésitations castillanes envers les Mérinides furent dissipées : le Maroc abandonnant Tlemcen et déchiré par l'anarchie sous le règne d'un jeune prince n'était vraiment plus du tout dangereux : on pouvait s'allier à lui contre Grenade ^{364 bis}.

Dès mai 1308, l'infatigable Bernardo Segui partit en Aragon pour négocier au nom d'Abou-Thabit l'accord dont la nécessité avait déjà été vue par Abou-Youkoub en 1306 ou même en 1304 ³⁶⁵. Au même moment, le Khalife mérinide — fidèle à la tradition de bâtisseur de son grand-père Abou-Youkoub — fonda la ville de Tétouan, l'organisant en base de départ contre Ceuta ³⁶⁶.

En décembre de cette même année 1308, *Fernando IV* et *Jaime II* signèrent à Alcalá de Henares leur traité d'alliance offensive contre Grenade ; il y était décidé que la guerre commencerait pour la Saint-Jean 1309 : les Aragonais auraient comme premier objectif la ville d'Almería ; les Castillans, celle d'Algéciras et secondairement Gibraltar. En cas de destruction complète du royaume de Grenade, l'Aragon aurait comme part environ un sixième de son territoire, à peu près « le royaume d'Almería » ³⁶⁷.

Dès ce mois de décembre 1308 l'alliance avec le Maroc fut décidée puisque le jour même de la signature du traité d'Alcalá de Henares, *Fernando IV* donna pouvoir à *Jaime II* pour concerter en son nom un accord avec le Khalife mérinide contre le Roi de Grenade. Abou-Thabit venait de mourir : les négociations s'entamèrent donc avec son frère et successeur Abou-Rebbi-Soliman ³⁶⁸.

Les alliés Castillans et Aragonais commencèrent leurs préparatifs dès janvier 1309 ³⁶⁹. Ils réussirent à obtenir du Pape Clément V un Bref déclarant cette guerre contre Grenade : « Croisade contre l'Infidèle », ce qui permit de lever des impôts spéciaux et de faire bénéficier d'une indulgence plénière les soldats participant à la lutte ³⁷⁰. En sollicitant cette décision pontificale, l'Evêque de Lérida dissimula au Pape le rôle que les Maro-

^{364 bis}. Jusque dans les premiers mois de l'année 1308, la Castille essaya de freiner les plans aragonais d'attaque contre Grenade : à défaut d'autres arguments, elle rappelait que le Roi de Grenade était son vassal ; et ce fut seulement à la fin de 1308 qu'elle admit le plan aragonais contre Ceuta. (Cf. Capmany, *Memorias...*, III, p. 201).

³⁶⁵. *Documentos árabes...*, p. 162 et Benavides, II, p. 662. Cf. supra, p. 62, notes 358 et 360.

³⁶⁶. Ballesteros, III, p. 135.

³⁶⁷. Canellas, op. cit., p. 17 ; Benavides, op. cit., I, pp. 217 sq. et II, p. 621 (Cf. Zurita, I, pp. 431-433).

³⁶⁸. Benavides, II, p. 623. Sur les négociations entre Abou-Rebbi et *Jaime II*, cf. M. Gaspar Reniéro, *El negocio de Ceuta entre Jaime II y Aburebbia Solaiman Sultán de Fez contra Mohamed III de Granada*, Granada, 1925. Abou-Rebbi avait 17 ans à son avènement (En-Nu-guairi, trad. cit., II, p. 251).

³⁶⁹. Canellas, op. cit., p. 17 (Cf. Zurita, I, p. 433).

³⁷⁰. Benavides, op. cit., II, p. 650.

cains étaient appelés à jouer dans la coalition et lui dit tout au contraire qu'ils étaient alliés des Grenadins ³⁷¹.

En réalité ceux-ci n'avaient pour alliés indirects que les Zeiyanides. Mais ceux-ci ne pouvaient leur être d'aucune utilité : ils étaient trop occupés à réinstaller leur autorité en Algérie centrale pour pouvoir prendre à revers les Marocains. La diplomatie aragonaise agissait d'ailleurs en Algérie en faveur du Maroc : en mai 1309 un traité fut conclu entre le Roi de Bougie et *Jaime II* ; celui-ci donnait son aide navale au Hafside pour l'aider à réprimer une révolte d'Alger qui venait de se proclamer république indépendante et que les Zeiyanides soutenaient ³⁷².

Ce fut en ce même mois de mai 1309 — le 3 — que l'alliance de l'Aragon et du Maroc fut mise au point : les instructions de *Jaime II* en fixant les conditions sont postérieures de dix jours au Bref pontifical décrétant que la guerre contre Grenade était une Croisade ! L'habile Aragonais avait bien su tout mener de front ! Cette alliance a souvent été étudiée et fort bien. Il nous suffit d'en rappeler ici les caractéristiques essentielles :

Elle fut négociée au nom de l'Aragon et de la Castille ³⁷³ par le Vicomte Gaspert de Castellnou, amiral d'Aragon envoyé avec une flotte de 16 galères ³⁷⁴, en substitution du premier négociateur désigné, le Chevalier Artal Dazlor (ou Deçlor) que les galères grenadines, *maîtresses du détroit* avaient empêché de passer d'Espagne au Maroc ³⁷⁵.

Elle fut conclue contre tous les souverains maures ennemis du Mérinide et en particulier contre le Roi de Grenade ³⁷⁶. La clause générale visait essentiellement le Roi de Tlemcen, bien mal récompensé ainsi d'avoir été le fidèle allié de *Sancho IV* et l'obstiné adversaire du dangereux Abou-Youkoub !

L'Aragon fournirait au Maroc un corps de 1.000 cavaliers et un certain nombre de galères louées par le Khalife au prix de 2.000 doublons d'or chacune : si elles restaient plus de quatre mois au service du Maroc, au début de chaque nouvelle période de quatre mois, le Khalife payerait la somme de 1.000 doublons par galère ³⁷⁷.

La flotte arrivant avec Castellnou agirait en accord avec la flotte marocaine.

371. Finke, op. cit., II, p. 764.

372. La révolte d'Alger contre les Hafsides est contemporaine de la mort d'Abou-Youkoub (Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, I, p. 280). Sur le traité du 3 mai 1309 entre le royaume de Bougie et l'Aragon, cf. Mas-Latrie, op. cit., p. 822; Miralles de Imperial, op. cit., p. 77; *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 85. Giménez Soler dans *Anuari Institut d'Estudis Catalans* (1909-1910, pp. 227) a publié une lettre concernant ce traité envoyée à *Jaime II*, le 20 juillet 1309 par le roi de Bougie Abou-l-Baqa-Jalid 1^{er}. Or Canellas (op. cit., pp. 18 et 32) publie ce même texte (autre exemplaire conservé aux Archives de Saragosse) en l'attribuant à tort à l'Empereur du Maroc. Ce Jalid ben Abou-Zakariya est manifestement le Hafside qui règne à Bougie.

373. Benavides, op. cit., II, p. 659.

374. Capmany, *Memorias...*, III, p. 201.

375. Capmany, *Memorias...*, IV, p. 46.

376. Miralles de Imperial, op. cit., pp. 73 sq.; Mercier, op. cit., II, p. 264; Benavides, op. cit., II, 661.

377. Ibid.; Sur le prix cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, p. 81-82; cf. aussi Capmany, *Antiguos tratados...*, pp. 5 sq.; *Memorias...*, III, pp. 200 sq.

Ceuta était bien donné comme objectif à la coalition; et il fut précisé que lorsque la ville serait prise, elle passerait au Khalife mérinide avec tous ses habitants tandis que les biens meubles trouvés entre ses murs seraient attribués comme butin de guerre à l'Aragon, y compris le bétail ³⁷⁸.

Toutes les instructions avaient été données par *Jaime II* en mai, le traité fut signé à Fès le 5 juillet ³⁷⁹.

A cette date, les forces aragonaises et castillanes se préparaient à prendre l'offensive sur terre et sur mer contre le royaume de Grenade proprement dit: le 18 juillet une escadre aragonaise quitta Valence ³⁸⁰; le Roi de Castille faisait croiser le long des côtes espagnoles une flotte de 10 galères et 3 *leños* ³⁸¹; le 27 juillet, son armée mit le siège devant Algéciras et quelques jours après devant Gibraltar ³⁸²; et dès le début d'août l'armée de *Jaime II* comença pareillement le siège d'Almeria ³⁸³.

Mais un coup de théâtre tout oriental s'était déjà produit: avant la fin juillet, dès qu'ils s'étaient rendu compte qu'ils étaient perdus les défenseurs de Ceuta avaient ouvert les portes de leur ville aux Marocains. Ils ne s'étaient rendus qu'à eux. L'escadre catalane ne participa donc pas à la prise de la ville; et ce fut là l'origine d'interminables discussions entre les Mérinides et le Roi d'Aragon car sous ce prétexte, celui-ci ne reçut aucun butin, contrairement aux stipulations du traité ³⁸⁴. Mais il y eut pis encore! L'éternelle instabilité des combinaisons diplomatiques hispano-africaines se révéla une fois de plus: Abou-Rebbi ne savait aucun gré aux Chrétiens de l'avoir aidé; maintenant qu'il était sur les rives du détroit de Gibraltar, il était repris par les rêves conquérants de ses ancêtres; il ne pouvait pas admettre que Castillans et Aragonais chassassent l'Islam du sol espagnol; il proposa donc une réconciliation au Roi Nasar de Grenade qui avait succédé au mois de mars précédent à son frère Mohamed III; aussitôt fait, aussitôt dit: Nasar donne sa soeur en mariage à Abou-Rebbi et cette princesse reçoit comme dot Algéciras ³⁸⁵. Cette ville-clé du détroit devenait vraiment le prix normal de la trahison, puisqu'en 1293 elle avait été précisément cédée par Abou-Youkoub aux Grenadins pour décider ceux-ci à abandonner les Castillans ³⁸⁶. 1809 est à ce point de vue, la réplique à 1293.

378. Ibid.

379. *Analecta Sacra Tarraconensia*, vol. VI, 1920, p. 187; le 16 juillet, *Jaime II* écrit d'Alcázar de Castellnou pour lui accuser réception du traité (Benavides, op. cit., II, p. 600).

380. Canellas, op. cit., p. 17.

381. Benavides, op. cit., II, p. 625.

382. Ibid., I, p. 219; Sánchez Albornoz, op. cit., II, p. 304; *Crónica de D. Fernando IV*, Ed. Rosell, op. cit., pp. 163-164. Cf. aussi Lafuente, op. cit., I, pp. 381 sq. et Ballesteros, III, p. 41.

383. Ibid. et Canellas, op. cit., pp. 18 sq.

384. C'est par erreur que Capmany (*Memorias...*, I, 1, p. 138) écrit que *las fuerzas navales de Cataluña rindieron a Ceuta*. C'est l'erreur déjà commise par Zurita (L. V, chap. 79). Giménez Soler a débrouillé la question (*Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 310-311). Dès septembre 1809, du siège d'Almeria, *Jaime II* écrivit à Abou-Rebbi pour réclamer le butin (Benavides, op. cit., II, pp. 691-92), ou une compensation (*Documentos árabes...*, pp. 105-167; Cf. supra, p. 60). En 1323, il réclamait encore cette compensation (Capmany, *Antiguos tratados...*, pp. 16 sq.; *Memorias...*, III, p. 202 et IV, p. 76).

385. Ballesteros, III, p. 136.

386. Cf. supra, p. 58.

La coalition était disloquée : dès le 1.^{er} octobre 1309, Abou-Rebbi écrivit à *Jaime II* pour s'indigner que le Vicomte de Castellnou eût attaqué Algéciras en quittant les côtes marocaines³⁸⁷. Il osait affirmer sur un ton benoît que cette agression violait la paix qu'il fallait respecter vis-à-vis de Grenade maintenant que Ceuta était prise. Et il en profita pour déclarer qu'en conséquence il ne verserait pas à l'Aragon les sommes promises comme compensation au butin de Ceuta.

Les efforts des Castellans et des Aragonais contre Grenade continuèrent cependant ; l'entente à vrai dire ne fut pas toujours parfaite entre les coalisés : en septembre, *Fernando IV* se plaignit que l'Aragon ne fit croiser au long des côtes que 10 galères et 5 *leños* ; mais *Jaime II* répondit que c'était là ce qu'il s'était engagé à fournir et qu'il avait besoin ailleurs de ses autres bateaux³⁸⁸. De fait, il semble qu'il ait alors continué à en louer pour des motifs financiers et au Mérinide et au Hafside de Bougie toujours en lutte contre le Zeiyanide. Enfin les Castellans obtinrent malgré tout une belle et retentissante victoire : en octobre, ils prirent Gibraltar dont plus de 1.000 habitants demandèrent à partir pour l'Afrique lors de la capitulation, afin de ne pas devenir sujets d'un roi chrétien³⁸⁹. Castellnou et sa flotte catalane participèrent à cette victoire. Gibraltar avait alors moins d'importance qu'Algéciras ; ce n'en était pas moins une position fort utile. Elle allait rester castillane pendant un quart de siècle³⁹⁰.

Malheureusement, les choses n'allèrent pas si bien ni à Algéciras ni à Almeria³⁹¹ : en septembre, l'héroïque Pérez de Guzmán avait été tué sous les murs d'Algéciras³⁹² ; en août, devant Almeria, *Jaime II* avait remporté un brillant succès, mais il n'avait pas été décisif³⁹³.

En octobre, au moment de la prise de Gibraltar, on put croire que la solidarité castillano-aragonaise allait être renforcée : *Fernando IV* nomma l'amiral aragonais Castellnou Commandant en chef de la flotte du détroit et même « *almirante mayor de la mar* »³⁹⁴ ; *Jaime II* s'en réjouit. Mais cela n'empêcha pas les Castellans d'entamer des négociations avec Grenade : en novembre, *Fernando IV* leva le siège d'Algéciras et signa la paix avec Grenade moyennant la cession par le Grenadin de quelques villes frontières

387. *Documentos árabes...*, p. 167.

388. Benavides, op. cit., II, pp. 681-682.

389. Ibid., I, p. 219.

390. Cf. infra, pp. 90-91. Sur cette prise de Gibraltar que beaucoup d'histoires générales passent sous silence, cf. Canellas, op. cit., p. 19 et Benavides, op. cit., I, p. 228 et II, pp. 708-710 ; de Jerez, *Fernando IV* concéda à Gibraltar en date du 31 janvier 1310 les plus larges franchises possibles tant en faveur de ses habitants qu'en faveur de tous ceux, chrétiens, musulmans ou juifs qui y apporteraient des vivres. Tous les malfaiteurs musulmans qui se réfugierient dans Gibraltar seraient pardonnés au bout d'un an et un jour de résidence et de bonne conduite « *salvo ome traydor que dió castillo contra su señor, quebrantó tregua ó paz de rey, ó leva mujer de su señor, ó face el maleficio en la misma villa* » (Cf. López de Ayala, *Historia de Gibraltar*, Madrid, 1732 (Ap. 1.^o)).

391. Cf. Canellas, op. cit., pp. 13 sq. ; Giménez Soler : *El sitio de Almería*, Barcelona, 1904 ; Cf. aussi le récit donné par le chroniqueur arabe Ahmed ben Al Qadi, trad. française dans la revue *Hespéris*, 1933, XVI, p. 131 ; trad. espagnole dans Sánchez Albornoz, op. cit., II, pp. 386 sq.

392. Benavides, op. cit., I, p. 221.

393. Ibid., II, pp. 672 sq.

394. Ibid., II, pp. 694 et 725.

insignifiantes. En janvier suivant, *Jaime II* dut lever à son tour le siège d'Almeria et signer la paix avec le roi Nasar³⁹⁵. Somme toute, la grande coalition de 1309 n'avait vraiment rapporté qu'au Mérinide : il y avait gagné Ceuta et indirectement Algéciras. L'acquisition de Gibraltar par la Castille ne maintenait qu'à peine l'équilibre. Dans la Cour Pontificale, le mécontentement fut grand : l'envoyé de *Jaime II* Vidal de Vilanova essuya la colère du Pape qui trouvait que les décimes perçus pour la « Croisade » contre Grenade avaient été vraiment bien mal employés et qui ne voulait plus s'intéresser à « la flotte du détroit » dont les Espagnols lui disaient l'impérieuse nécessité³⁹⁶.

Toute cette histoire de la coalition antigrenadine de 1309 nous a éloigné quelque peu de la question des relations hispano-tlemcenienues ; mais cela nous a permis de mieux voir l'ensemble du problème hispano-africain ; la reconnaissance n'existe pas en politique : l'obstinée résistance antimarocaine des Tlemcenienues avait sauvé la Castille lors de la minorité de *Fernando IV*, mais voilà qu'aussitôt après les Castillans, en réinstallant les Marocains à Ceuta, renforçaient la force mérinide : Tlemcen risquait d'en être à nouveau victime. A la décharge des Espagnols, il faut pourtant ajouter que le problème du détroit était vraiment difficile à résoudre ; l'essentiel pour eux était d'empêcher qu'un même souverain musulman fût maître des villes-clés des deux rives. C'est là déjà ce qui avait dicté à *Jaime I* en 1274 une décision dangereuse³⁹⁷. C'est là à nouveau ce qui explique que *Jaime II* et *Fernando IV* aidèrent Abou-Rebbi à chasser les Grenadins de Ceuta. Mais tout compte fait ils avaient échoué puisque maintenant le Mérinide était maître non seulement de Ceuta mais aussi d'Algéciras.

LA GUERRE ESPAGNOLE CONTRE TLEMCEM A PROPOS D'ALGER (1315). — Malgré l'affaire de Ceuta et la volte-face des Mérinides en faveur de Grenade, la « politique Segui » subsista³⁹⁸. D'ailleurs, en 1310 le jeune et entreprenant Khalife mérinide Abou-Rebbi mourut et le trône marocain fut dès lors occupé par un de ses oncles, fils d'Abou-Youkoub : le Khalife Abou-Saïd (1310-1331) un fin lettré musulman. Peu avant la mort d'Abou-Rebbi et dans les premiers mois du règne d'Abou-Saïd, une révolte antidynastique soutenue par la Milice castillane du Maroc³⁹⁹ aurait peut-être permis aux Chrétiens de s'emparer enfin d'Algéciras. En s'opposant à cette combinaison, *Jaime II* agit comme s'il était convaincu que le péril mérinide n'était pas près de renaître : il voulut le maintien de la paix avec le Maroc. Abou-Saïd semble d'ailleurs avoir été un souverain pacifique et il n'aida que mollement ses alliés Grenadins dans les guerres que ceux-ci soutinrent par à-coups contre la Castille durant son règne. Les Castillans, conscients de leur isolement se contentaient de garder une politique défensive ; ils conservaient une « flotte du détroit » pour assurer la protection de

395. Ibid., I, p. 228 et II, p. 707.

396. Ibid., II, p. 712 ; Finke, op. cit., II, pp. 773, 775 sq.

397. Cf. supra, p. 52.

398. Cf. supra, pp. 40 sq. et 63.

399. Cf. supra, p. 41.

Tarifa et de Gibraltar ⁴⁰⁰, mais le manque d'enthousiasme des villes castillanes du Nord pour fournir cet effort maritime contre les Maures ⁴⁰¹, et —plus encore— les nouveaux troubles que traversa la Castille à la suite de la mort de *Fernando IV* (1313) et de l'avènement d'un enfant d'un an, *Alfonso XI*, tout contribua à faire régner une paix relative sur les rives du détroit : une offensive chrétienne à peine connue contre Algéciras, en 1315, fut un épisode insignifiant ⁴⁰². L'Aragon restait en bons termes avec Grenade ⁴⁰³ et était satisfait de toucher chaque année pendant sept ans consécutifs (de 1310 à 1317) la somme de 3.000 doublons d'or en application des traités qui avaient suivi la fin des sièges d'Algéciras et d'Almeria (en 1309-10) ⁴⁰⁴.

Pendant ce temps, les craintes que les Tlemcenien avaient pu justement concevoir lors de la prise de Ceuta par les Marocains (1309) et du fait de la consolidation du pouvoir mérinide au Maroc, se révélèrent des appréhensions sans fondement. Abou-Saïd, le Mérinide était un prince éclairé et pacifique. Abou-Hammou I^{er} (1308-1318), le Zeiyanide l'était pareillement. Il y eut certes des incidents, de temps en temps : l'un d'eux aboutit même à une courte guerre entre Maroc et Tlemcen en 1314 ⁴⁰⁵ car Abou-Hammou avait cru alors devoir donner asile à un révolté, propre frère d'Abou-Saïd, Yaïch ben Yousof. Le Khalife mérinide se contenta de faire un raid contre Oudjda puis il se replia vers le Maroc. Quant à Abou-Hammou qui eut le constant souci d'être fidèle au «testament d'Yagmoracen», il n'attaqua jamais ses puissants voisins de l'Ouest.

A la bouillonnante époque du siège de Tlemcen (1299-1307) et de la grande coalition de la Castille, de l'Aragon et du Maroc contre Grenade (1308-1309) succéda donc un temps de calme : tous les anciens antagonistes, peut-être fatigués par de trop grands efforts, se réconcilièrent au moins à-demi et se laissèrent aller à un certain assoupissement.

Mais par un curieux paradoxe, ce temps de paix fut brusquement déchiré par une petite guerre que rien dans les événements colossaux antérieurs ne pouvait laisser prévoir : une guerre de la Castille et de l'Aragon contre le royaume de Tlemcen !

La fidélité d'Abou-Hammou I^{er} au «testament d'Yagmoracen» avait comme corollaire une politique agressive des Zeiyanides vers l'Est. Le roi Othman de Tlemcen avait poussé à la création d'un royaume de Bougie indépendant du Khalife de Tunis ⁴⁰⁶, afin d'affaiblir la puissance hafside. Par la suite dès 1287, il n'avait pas hésité à attaquer ce royaume bougiote ⁴⁰⁷. Dès que la grande guerre contre les Mérinides (1290-1307) fut terminée, en réinstallant leur autorité sur l'Algérie centrale, les Tlemce-

400. Benavides, op. cit., II, p. 862.

401. En août 1311, à la requête de Saint-Sébastien, *Fernando IV* dispensa cette ville de fournir des navires contre les Maures (ibid., II, p. 813).

402. En-Nugairi, trad. cit., II, p. 278.

403. *Documentos árabes...*, pp. 14, 28, etc.

404. Cf. Benavides, op. cit., II, p. 750.

405. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 178.

406. Cf. supra, p. 54 (Cf. *B.H.A.B.L.B.*, XIX, 1946, pp. 11-12).

407. Cf. supra, p. 56.

niens barcelèrent à nouveau les Bougiotes et ils aidèrent la révolte d'Alger contre les Hafsides ⁴⁰⁸. Nous avons déjà dit comment *Jaime II* fut amené ainsi — dès 1309 — à envoyer des galères à Jalid I^{er} de Bougie pour l'aider à lutter contre les Tlemcenien. C'est là l'origine de la guerre qui éclata bientôt après entre Aragon et Tlemcen.

En 1310, les armées zeïyanides poussèrent un raid audacieux jusque sous les murs de Bougie. La capitale résista, mais cette audace était significative. Dès 1312, Abou-Hammou I^{er} entendit annexer à ses états la petite république indépendante d'Alger qu'il avait jusqu'alors protégée contre le Roi de Bougie : pour mieux la protéger, il fallait l'annexer ; le chef algérois Ibn-Allan ne l'entendit pas de cette oreille et ce fut donc par la force que les Tlemcenien entrèrent à Alger en 1312 ⁴⁰⁹ ; leur armée était alors commandée par un général Mosamih qui était vraisemblablement un Espagnol renégat ou fils de renégat ⁴¹⁰ : c'est la première fois que nous rencontrons ainsi en pleine action l'un des chefs du clan qui joua un si grand rôle à Tlemcen dans les années suivantes, autour du vizir le Catalan Hilal ⁴¹¹.

Dès cette année 1312, *Jaime II* s'engagea dans la voie de la guerre contre Tlemcen, suite logique des événements de 1309. Peu lui importait la prise d'Alger par les Zeïyanides. C'est bien plutôt sa politique fiscale qui paraît l'avoir décidé à cette petite aventure : il était sans cesse à cours d'argent ; il en réclamait de tous côtés, jusqu'en Angleterre ⁴¹² ; aussi voyait-il d'un assez bon oeil et les possibilités de développement de la guerre de course contre les Nord-Africains en général ⁴¹³, et les demandes hafsides de location de galères ⁴¹⁴. En 1312 il déclara donc la guerre de course contre tous les pays musulmans autres que Grenade ⁴¹⁵ ; du fait des bonnes relations qu'il avait alors avec les Hafsides et les Mérinides, il est facile de déduire que cette décision de principe — qui ne pouvait que plaire à l'Eglise — était en fait une déclaration de guerre à Tlemcen.

Les Hafsides étaient prêts à payer un bon prix l'alliance aragonaise ⁴¹⁶, et c'était cela qui plaisait à *Jaime II*. Ils étaient sérieusement menacés en effet : en 1312 après avoir pris Alger, Mosamih s'empara de Dellys (Teddilis) ; en 1313 il lança un raid contre Bougie et s'installa à Zeffoun à quelques kilomètres à l'ouest de la capitale hafside, dans une excellente position retranchée. Le 7 janvier 1314 un traité fut conclu entre Abou-Bekr de Bougie et *Jaime II* ⁴¹⁷ et l'année suivante, une flotte aragonaise équipée dans les ports de Barcelone et de Valence et en partie soldée par les municipalités de ces villes, battit la flotte zeïyanide au large des côtes

408. Cf. supra, p. 65.

409. Mas-Latrie, op. cit., p. 322.

410. Cf. infra, pp. 78 sq.

411. Cf. supra, p. 22.

412. Benavides, II, p. 320.

413. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, p. 60.

414. Ibid., pp. 81-82.

415. Ibid., p. 60.

416. Ibid., pp. 80-82.

417. Ibid., p. 85 ; Mas-Latrie, op. cit., pp. 321-322 ; Mirallés de Imperial, op. cit., p. 79.

tlemcceniennes : une petite flotte castillane agit en liaison avec les Catalans, sans doute à la requête de *Jaime II* qui dut faire jouer l'argument de la « Croisade » et de la solidarité chrétienne contre les Maures. Cette aide donnée par la Castille contre sa vieille alliée Tlemccen n'en est pas moins paradoxale et ne peut s'expliquer que par l'anarchie dans laquelle se débattait alors le royaume du petit *Alfonso XI* ⁴¹⁸.

Cette intervention espagnole ne fut pas décisive mais elle fut importante : au même moment, la flotte et les armées d'Abou-Bekr s'emparèrent du camp retranché de Zeffoun, et la vallée du Chelif ⁴¹⁹ se révolta contre Abou-Hammou ⁴²⁰. Certes, l'année suivante, les Zeiyanides lancèrent encore une offensive contre Bougie et contre Constantine ; mais ce fut sans résultat ⁴²¹ : les Tlemcceniens n'avaient plus de flotte ; les Hafside étaient sauvés.

Cette curieuse et intempestive guerre menée contre Tlemccen par *Jaime II* fut une affaire maladroite et sans aucun intérêt. Avec la nervosité qui s'emparait parfois de lui quand son âpreté financière jouait, le Roi d'Aragon avait en effet brusqué les choses : le traité de 1314 qu'il avait signé avec Bougie avait été un accord général, mais les stipulations précises sur la location de galères n'avaient pas encore été arrêtées quand la flotte catalane détruisit celle d'Abou-Hammou I^{er}. Aussi avec une mauvaise foi rappelant celle qu'avait montrée le Mérinide Abou-Rebbi dans l'affaire de Ceuta, le Hafside Abou-Bekr au lendemain de la victoire commune sur les Tlemcceniens se refusa absolument à payer les 12.000 doublons d'or réclamés par *Jaime II* comme prix de l'équipement de sa flotte. Le Roi de Bougie prétendit en effet que cette flotte ne lui avait pas été louée et qu'elle s'était largement payée par le butin qu'elle avait fait aux dépens de l'escadre zeiyanide ⁴²².

Jaime II n'avait vraiment pas de chance ! Dans cette guerre de 1315 il fut dupe des Bougiotes, comme il l'avait été des Marocains dans celle de 1309. Les événements semblaient prendre un malin plaisir à lui reprocher d'oublier que Tlemccen était l'alliée naturelle des royaumes chrétiens d'Espagne.

Le côté pirate de cette guerre de 1315 est d'ailleurs parfaitement mis en lumière par un curieux document qui prouve de quelle manière les Castillans et les Aragonais ligués contre Tlemccen entendaient leur alliance : Ce document est une longue lettre adressée en novembre 1315 par les magistrats de Barcelone à ceux de Séville, au sujet de la répartition de prisonniers maures faits au cours des opérations contre Tlemccen. On y

418. Sur cette guerre de 1315, cf. Mas-Latrie, op. cit., pp. 322-323; Capmany, *Memorias...*, I, 2, p. 83; García Figueras, op. cit., p. 69; sur les impôts établis à Barcelone pour l'équipement de cette flotte, cf. Capmany, *Memorias...*, II, pp. 77 et 80.

419. Cf. supra, pp. 82-83.

420. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 174.

421. Cf. Mercier, op. cit., II, p. 262.

422. Cf. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 82-83. A vrai dire, ces 12.000 doublons avaient été déboursés par les villes de Barcelone et de Valence (Cf. une lettre adressée au Consul d'Aragon à Bougie, Bernat Benencasa, par les Magistrats de Barcelone: Ramón Ricart, Arnau de Serria, Francesch Burgués, Ramón Ruvira et Arnau Bernat; Capmany, *Memorias...*, II, p. 72).

apprend que la flotte barcelonaise qui opérait contre les Zeiyanides était commandée par le «Capitaine» Ramón Ricart⁴²³ et que la flotte valencienne, elle, était aux ordres du «Capitaine» Barthomeu Mathoses. Il ressort du texte que ces deux flottes, conformément à la décision proclamée par *Juime II* en 1312, faisaient «la guerre de course» contre «les Maures» en général; mais il est bien précisé en même temps qu'ils n'opéraient pas contre les Maures des royaumes de Tunis et de Bougie. Cela confirme donc notre point de vue: il s'agissait en fait d'une guerre contre les Zeiyanides. Le rôle castillan est plus difficile à éclaircir: les Sévillans avaient armé quatre galères, un «*leño*» et une nef et en avaient confié le commandement à l'Almiral Alfonso Jofre de Loaysa. Cette flotte, elle, avait pour mission de «croiser sur les mers». Ce fut au nom de la guerre de course à mener contre les Maures en général que l'Amiral castillan et les deux capitaines aragonais décidèrent de «faire la course de concert contre les Maures pendant vingt jours». La participation castillane aux hostilités contre Tlemcen ne dut d'ailleurs pas se réduire à cet épisode. En tout cas, durant ces vingt jours de coopération des trois flottes espagnoles, fut capturé un navire appartenant à un frère du roi Abou-Hammou (appelé le roi «Bofamo»). Ce prince zeiyanide s'enfuit du bateau sur une petite barque quand il vit approcher la flotte chrétienne et il alla se réfugier sur la côte africaine. Quant au patron de ce bateau tlemcenien, il fut fait prisonnier avec tous les autres Musulmans restés à bord. Mais voilà que lors de l'interrogatoire que dirigèrent les Chrétiens, on se rendit compte que plusieurs de ces prisonniers étaient sujets du Roi de Bougie ou de celui de Tunis, «donc alliés des Catalans». L'Amiral castillan prétendit que tous ces Bougiotes et Tunisiens que les Capitaines de *Juime II* ne pouvaient faire prisonniers, lui fussent attribués et que l'on partageât les douze Musulmans restant en trois parts, l'une pour les Barcelonais, l'autre pour les Valenciens, la troisième pour les Sévillans. Bien entendu les capitaines aragonais ne l'entendirent pas ainsi et décidèrent au contraire que les Musulmans de ce bateau étant tous au service du frère d'Abou-Hammou devaient tous être considérés comme leurs ennemis et qu'il fallait faire trois parts égales, ce qui n'empêcherait pas l'Aragon de restituer par la suite aux Rois de Bougie et de Tunis, ceux des Maures qui démontreraient être sujets de ces princes.

Une fois la prise faite, la discussion fut continuée entre les trois villes intéressées, ce qui nous démontre que Séville, ses chantiers, sa municipalité et ses marins jouaient dans le royaume de Castille un rôle assez analogue à celui que jouaient dans le royaume d'Aragon des villes comme Barcelone et Valence⁴²⁴. Il est à remarquer que la longue lettre où les Magistrats de Barcelone résument cette affaire pour dire leur point de vue à ceux de Séville ne donne pas la liste nominative de ses signataires: est-ce parce que le premier d'entre eux est précisément le Capitaine Ramón Ricart que

423. Cf. notre note 422: il est vraisemblable qu'il s'agit de ce Ramón Ricart qui quelque temps plus tard écrit comme premier magistrat de Barcelone au Consul d'Aragon à Bougie. Ce détail tend à démontrer le rôle prédominant que jouaient dans la politique catalane ces «capitaines» des flottes.

424. Cf. supra, p. 19.

la lettre qualifie d'«*Hom bon é de bon enteniment*» et sur le témoignage duquel repose toute l'argumentation barcelonaise. Les Catalans préféraient ne pas faire remarquer aux Sévillans que la Municipalité barcelonaise qui s'érigait en arbitre était précisément présidée par le «Capitaine» qui était partie dans la discussion ⁴²⁵.

Un épisode aussi curieux que celui-ci démontre que l'entreprise contre Tlemcen fut essentiellement une affaire de course, donc une affaire financière ⁴²⁶ tout comme l'alliance conclue au même moment avec le Hafside de Bougie.

Evidemment, de telles préoccupations éloignaient les Chrétiens du grand problème qui restait du détroit. Mais *Jaime II* fidèle à la politique Seguí, en bons termes avec Grenade et le Maroc, se désintéressait désormais de cette question tandis que la Castille déchirée par les discordes menait une guerre lente, désordonnée et coupée de trêves contre ses voisins musulmans ⁴²⁷ : aux alentours de 1315, la politique des Chrétiens espagnols était donc loin d'avoir des objectifs aussi définis et importants qu'aux alentours de 1309. Par lassitude et pour de mesquins motifs financiers, elle put ainsi choir dans une aventure aussi insignifiante et incohérente que la guerre de 1315 contre Tlemcen. Depuis la prise de Tarifa (oct. 1292) et celle de Gibraltar (oct. 1309), la *reconquista* était arrêtée.

425. Cette longue lettre que nous venons de résumer est publiée dans Capmany, *Memo-rias...*, II, pp. 75 sq.

426. Peut-être faut-il aussi penser que cette politique antitlemcenienne fut en partie dictée par le ressentiment aragonais contre les gens de Honein, pirates invétérés (Cf. supra, p. 10) qui avaient été mêlés au complot antimérinide de 1310-1311 et qui avaient donc nui ainsi à la «politique Seguí», avec ou sans le consentement du roi Abou-Hammou (Cf. supra, pp. 51 et 90; selon Giménez Soler, c'est dans le port de *Hune* (Honein, croyons-nous) que les conjurés demandèrent à la Castille d'envoyer 10 galères pour soutenir l'insurrection contre le Khalife Abou Saïd : cf. *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 312-313). Et il faut signaler en même temps, comme autre motif secondaire possible, la brève guerre de 1314 entre le Maroc et Tlemcen (cf. supra, p. 99).

427. Cf. par exemple un rapport sur l'anarchie castillane envoyé de Valladolid en mai 1320, à *Jaime II* par son envoyé spécial en Castille, Berenguer de Castre (Giménez Soler, *Don Juan Manuel*, op. cit., p. 468). En 1319 les Castillans subirent un grave échec contre Grenade (Cf. Halphen: *La Fin du Moyen-Age*, Paris, 1931, t. I., p. 106).

CHAPITRE IV

LE ROI ABOU-TASFIN I^{er} (1318-1337) ET SON VIZIR, LE CATALAN «HILAL»

Aux alentours de 1315, le sage roi Abou-Hammou I^{er} était vraiment dans une situation paradoxale : pacifique, il était ou avait été en guerre avec les Mérinides et les Hafsides, les Castellans et les Aragonais. Au temps de la grande coalition contre Grenade, il était resté fidèle aux traditions de sympathie de sa dynastie pour les Musulmans d'Espagne, mais les Grenadins s'étaient réconciliés avec les Marocains et ne lui savaient plus aucun gré de sa noble attitude de 1309.

Sa politique avait en somme échoué ; il se trouvait seul dans un monde d'adversaires.

C'est dans ces conditions qu'il décida de se rapprocher de l'Aragon, restant ainsi dans la ligne des bons rapports traditionnels de sa race avec les Chrétiens d'Espagne : il n'avait jamais cherché à s'en écarter et ce n'était pas lui qui avait jeté les flottes espagnoles contre la sienne ! C'est lui pourtant qui eut la sagesse de faire le premier pas dans le sens de la réconciliation : au milieu de 1318, il envoya à *Jaime II* une ambassade dirigée par son *alcaide* Felipe de Mora⁴²⁸ dans le but de «renouer de bonnes relations avec l'Aragon»⁴²⁹. *Jaime II* accueillit d'autant mieux cette initiative qu'il songeait à changer de politique vis-à-vis de Grenade : le roi Ismaël I^{er} (1314-1325) y était en effet aux prises avec une guerre civile qu'il était trop bon politique pour négliger. Il sut se rappeler alors que les Espagnols avaient souvent profité de la haine des Zeiyanides contre les Mérinides et il soumit donc aux ambassadeurs d'Abou-Hammou la clause politique suivante : en cas de guerre entre l'Aragon et Grenade, le Roi de Tlemcen interviendrait contre le Maroc pour occuper et retenir en Afrique les forces mérinides. Comme contre-partie, il ne proposait que le recrutement par le Zeiyanide d'une compagnie de cavalerie dans les pays de la Couronne d'Aragon⁴³⁰.

Quelle suite Abou-Hammou aurait-il donnée à ces projets de *Jaime II* ? Quels remous ces pourparlers entraînèrent-ils à Tlemcen ? On ne peut ré-

428. Cf. supra, p. 87.

429. Giménez Soler : *Caballeros españoles en Africa* (Revue Hispanique, XII, 1905, pp. 322-323). Cf. *Archives de la Couronne d'Aragon*, R. 244, f. 286.

430. Cf. supra, p. 87.

pondre avec précision ; mais le certain est que le règne d'Abou-Hammou se termina dramatiquement au moment même où ces conversations venaient de s'engager.

LE CLAN TLEMCEŒNIEN DU CATALAN HILAL ET DES AUTRES RENÉGATS CHRÉTIENS. — En 1318, Abou-Hammou avait 52 ans. Il avait succédé dix ans auparavant à son frère Abou-Zayan qui était mort de maladie prématurément. Fort soucieux de l'éducation de son fils aîné et héritier présomptif, le prince Abou-Tasfin qui était né en 1293, il lui avait donné un certain nombre d'esclaves d'origine chrétienne et, parmi eux, un jeune Catalan né en captivité à Grenade et qui avait été envoyé comme présent au roi Othman — le père d'Abou-Hammou — par le roi Mohamed II de Grenade. On appelait « Hilal » ce garçon : vif, intelligent, il fut complètement élevé avec son jeune maître Abou-Tasfin — dont il avait l'âge ; une solide amitié enfantine se forgea dans ces conditions, et quand Abou-Tasfin devint adolescent puis homme, Hilal resta son favori ⁴³¹.

Or, aux alentours de 1315, Abou-Hammou avait lui-même comme confident et favori un de ses jeunes cousins, le Prince Messaoud ; les chroniqueurs nous disent qu'il avait une grande affection pour lui ⁴³² et qu'il songeait même à en faire son successeur ⁴³³ : la chose était possible puisque Messaoud appartenait à la famille zeïyanide et que les règles de succession ont toujours été élastiques dans les dynasties musulmanes. Sans doute ce Messaoud était-il ambitieux et espérait-il effectivement monter sur le trône.

Mais la coterie du prince héritier veillait ; elle était formée, aux dires d'Yal'ha-Ibn-Khaldoun, par des « hommes fort distingués » ⁴³⁴ dont Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun précise qu'ils avaient tous la « même origine que Hilal » ⁴³⁵. Par « même origine », faut-il entendre qu'ils étaient tous d'origine catalane ou plus généralement d'origine espagnole et chrétienne ? C'est cette dernière interprétation qui nous paraît la plus plausible. On les connaît tous sous leurs seuls noms arabes : Faradj Chaour, souvent appelé aussi Chaquoura, Faradj ben Abdallah, Mahdi ben Tagrart, Dafar et un « Mosamih le jeune » que nous supposons être le fils du général Mosamih, le conquérant d'Alger ⁴³⁶. Les noms que portent certains de ces hommes « ben Abdallah », « ben Tagrart » ne doivent pas faire illusion. Les textes sont formels : ils sont tous des renégats chrétiens ; s'ils peuvent faire état dans leur « titulature » d'un père à nom musulman, c'est parce que leurs pères s'étaient déjà convertis à l'Islam ; nous savons que ces apostasies étaient relativement fréquentes ⁴³⁷ ; le père de Hilal s'était ainsi transformé en un bon Musulman nommé « Abdallah » et son fils prenait soin de toujours se nommer « Hilal ben Abdallah ».

431. Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, trad. de Stane, III, pp. 413-419.

432. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. Bel, I, p. 176.

433. Mercier, op. cit., II, p. 266.

434. Trad. Bel, I, p. 176.

435. Trad. de Stane, III, pp. 413-419.

436. Cf. supra, pp. 70-71. Cf. Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, trad. cit., III, p. 398.

437. Cf. supra, p. 22.

Ces sept ou huit jeunes gens ambitieux et intelligents étaient «les confidents quotidiens» d'Abou-Tasfin. Ils désiraient que leur maître arrivât au pouvoir le plus tôt possible afin de partager avec lui autorité et richesses. Ils durent tous suivre avec ironie les échecs successifs d'Abou-Hammou et avec inquiétude les progrès de l'affection du roi pour le prince Messaoud. En 1818, ils avaient autour de 25 ans et commençaient à trouver qu'ils rongeaient leur frein depuis trop longtemps. Les pourparlers entre Abou-Hammou et *Jaine II* furent peut-être l'événement qui les décida à passer à l'action : si Abou-Hammou affermissait son trône et s'engageait sur la voie de succès politiques grâce à l'alliance aragonaise, il aurait le prestige nécessaire pour faire proclamer Messaoud héritier de la Couronne. Il fallait donc agir sans plus tarder.

Il est ainsi logique que la date des négociations catalano-tlemcenienues coïncide avec celle du complot : les jeunes confidents d'Abou-Tasfin engagèrent leur maître à faire assassiner Messaoud, à emprisonner le Roi et à s'emparer du pouvoir. C'est ce qui eut lieu finalement le 22 juillet 1818 ; mais, comme souvent dans les complots, il y eut plus de sang versé qu'on ne l'avait tout d'abord projeté : le roi lui-même fut tué par les conjurés en même temps que Messaoud et que deux autres princes de son clan⁴³⁸.

C'est en parricide qu'Abou-Tasfin occupa donc le trône ; sa solennelle proclamation au cours d'une somptueuse cérémonie à l'Hippodrome ne suffit pas à masquer la tache qui le souillait : aussi comprend-on que Capmany ait pu trouver des textes pour étayer le jugement défavorable qu'il a porté contre ce roi de Tlemcen, «prince orgueilleux, esprit féroce et belliqueux»⁴³⁹.

Le jour même de son avènement, Abou-Tasfin I^{er} nomma Vizir son fidèle ami d'enfance «le Catalan Hilal»⁴⁴⁰.

LE ROI ABOU-TASFIN ET SA COUR. — Le nouveau souverain avait 25 ans. Il n'eut aucune difficulté à réaliser l'union de son peuple autour de son trône maculé de sang. Le principal général d'Abou-Hammou, Mosamih, se rallia aussitôt : il était lui aussi un renégat, esclave affranchi par le roi Abou-Zayan et nommé par celui-ci dès 1807 «gouverneur de la vallée inférieure du Chélif». Il avait été confirmé dans cette charge par Abou-Hammou et c'est en conquérant la plaine de la Mitidja et la ville d'Alger qu'il était devenu la figure la plus glorieuse de l'armée zeïyanide⁴⁴¹.

Voilà donc en 1818, le royaume de Tlemcen brusquement passé aux mains d'un jeune souverain dont tous les principaux conseillers sont des renégats chrétiens — tous Espagnols vraisemblablement — : ces hommes, qu'ils fussent déjà d'un certain âge comme le général Mosamih, ou des jeunes gens comme Hilal et les autres assassins d'Abou-Hammou, ne pouvaient évidemment pas oublier quelle était la patrie de leurs pères. Qu'ils fussent particulièrement antichrétiens par zèle de néophytes ou qu'ils eus-

438. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, trad. cit., I, p. 177.

439. Capmany, *Memorias...*, III, p. 216.

440. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, I, p. 179.

441. Cf. *supra*, pp. 70-71 ; *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, I, pp. 170 et 173 ; Mercier, *op. cit.*, II, p. 253. On appelle parfois ce Mosamih : Mesamah ou Mosimah.

sent au contraire des sympathies instinctives vers leurs cousins restés Espagnols, ils ne pouvaient ne pas penser à l'Espagne dans leur politique.

La conspiration de 1318 et l'avènement d'Abou-Tasfin eurent ainsi comme conséquence une multiplication des relations de la Cour de Tlemcen avec l'Espagne chrétienne et en particulier avec l'Aragon.

Mais la personnalité même du nouveau roi était assez marquée; on ne peut donc tout expliquer par le rôle des confidents; il faut aussi se pencher sur le caractère d'Abou-Tasfin.

Les historiens français qui ont le mieux étudié la civilisation tlemcenienne, William et Georges Marçais, nous disent que ce monarque fut «un prince artiste, lui-même versé dans l'art du dessin»⁴⁴². De tous les princes zeïyanides, c'est lui qui a le plus embelli Tlemcen. C'est lui aussi qui fit élever en 1323 le minaret justement célèbre de la Grande Mosquée d'Alger⁴⁴³. Il eut la véritable passion des bâtiments; il ne se contentait pas de dessiner: il fut lui-même un véritable architecte, multipliant les palais plus encore que les édifices sacrés. Dans ce détail, on peut peut-être entrevoir un certain désintéressement relatif d'Abou-Tasfin pour les questions religieuses. Son clan de renégats qui avaient apostasié sans doute par ambition, était un clan de sceptiques. On peut même dire un clan d'épicuriens. Le chroniqueur Yal'ha-Ibn-Khaldoun nous a donné sur ce point des détails fort significatifs: Abou-Tasfin, dit-il, était énergique et habile administrateur des deniers publics, mais cela ne l'empêchait pas d'aimer «cueillir des fleurs dans le jardin des plaisirs, de se complaire aux sensations du bonheur et de mener une vie joyeuse». Il était entouré de jouisseurs, comme lui «enclins aux plaisirs», «passionnés pour les distractions et pour les biens de ce monde», «sensuels et viveurs»⁴⁴⁴. Parmi les palais qu'il construisit, l'un fut nommé «Dar-es-Sorour», c'est à dire «l'Hôtel de la Joie»⁴⁴⁴. On se plaît à rêver que des scènes dignes des Mille et Une Nuits se passèrent dans ce palais tlemcenien où le roi aimait à faire des séjours, accompagné de son vizir catalan et de leurs confidents espagnols: ils s'y récréaient dans le culte de la volupté.

Ce jeune roi et ses jeunes ministres étaient enthousiastes de la vie: ils rêvèrent donc de gloire et de puissance.

Auprès du roi, le Vizir fut la grande personnalité tlemcenienne de ces années: puisqu'il avait reçu la même éducation que son prince, on peut supposer qu'il partageait sinon son don pour le dessin, au moins son goût pour les constructions et pour l'art en général. Et son hérité espagnole devait lui donner une sensibilité artistique combien supérieure à celle des sauvages chefs de tribus qui restaient aussi incultes en ce début du xiv^{ème} siècle que leurs pères l'avaient été au temps de l'ignorant Yagmoracen! Son intelligence devait être hors de pair; Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun,

442. W. et G. Marçais, op. cit., p. 21.

443. Ibid.

444. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., pp. 178-180.

le grand Ibn-Khaldoun, connaissait la valeur des mots : or, c'est lui qui nous dit que l'influence de Hilal sur Abou-Tasfin était « *extraordinaire* »⁴⁴⁵.

Elle fut si forte qu'une tradition légendaire que l'on suit mal, défigura la personnalité de Hilal. Aussi certains ouvrages qui y font de discrètes allusions nous le représentent comme « le favori de trois rois successeurs » ; et l'on nous y dit qu'« Il disposa du trône » et qu'« il s'y fût assis lui-même s'il l'eût voulu »⁴⁴⁶. Il y a là déformation et exagération : puisque Hilal n'avait que vingt-cinq ans environ en 1218, même s'il avait eu une influence que nous ne connaissons pas sous Abou-Hammou, il aurait vraiment été trop jeune, pour jouer, comme esclave ou comme affranchi de moins de quinze ans, un rôle sous Abou-Zayan. Et cette légende imprécise ne peut évidemment pas s'appliquer aux successeurs d'Abou-Tasfin, puisque la fin de ce prince coïncida avec la prise de Tlemcen par les Marocains et le début de la longue parenthèse mérinide (1337-1360) ; d'ailleurs, Hilal disparut de la scène politique avant son roi.

Le rôle de Hilal ne déborda donc pas le règne d'Abou-Tasfin I^{er}, mais il y fut considérable. On regrette de ne pouvoir donner de nombreux détails sur le caractère de cet aventureux Catalan. Voici les seuls éléments d'information que nous pouvons présenter :

Il affectait d'être bon Musulman et en 1324 il partit faire le pèlerinage à La Mecque.

En 1327, son influence arriva, semble-t-il, à son apogée : c'est lui-même qui rédigea le texte des instructions alors données par la Cour de Tlemcen au bâtard Jaime de Aragon envoyé comme ambassadeur en Aragon⁴⁴⁷. Il écrivait d'égal à égal au monarque catalan, avec un sentiment intime d'orgueil que l'on n'a pas de peine à deviner. C'est en cette même année 1327 qu'il obtint la disgrâce d'un général tlemcenien qui venait pourtant de remporter des victoires sur les Hafsides : Mousa-ben-Ali. Le général Mosimah avait été tué en 1324⁴⁴⁸, et depuis lors, ce Mousa était devenu le principal général des armées zeïyanides. On entrevoit que ce Musulman authentique était adversaire du clan des renégats. C'est par « jalousie » que Hilal le fit destituer, nous dit Yal'ha-Ibn-Khaldoun ; peut-être faut-il lire : « par crainte ». Mousa-ben-Ali fut alors envoyé en exil. Mais l'exil n'était pas une solution. Bien qu'éloigné de Tlemcen, Mousa continua à être l'ennemi de Hilal et des renégats. Et il finit par prendre sa revanche sur eux à un moment que nous ne pouvons préciser. Le certain est que c'est lui qui était le Vizir d'Abou-Tasfin dans les derniers temps du règne et qu'il combattit courageusement aux côtés de son roi lors de l'assaut victorieux que les Mérinides lancèrent contre Tlemcen en 1337⁴⁴⁹.

445. Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, trad. cit., III, p. 419.

446. Vivien de Saint-Martin et Bousset, *Dictionnaire de Géographie Universelle*, Paris, 1894, t. VI, p. 660, 3^{ème} colonne.

447. Cf. Giménez Soler, *Caballeros españoles en Africa* (Revue Hispanique, XII, pp. 382-34) qui cite le texte de ces instructions sans donner aucune indication sur la personnalité de ce Vizir « Hilal ben Abdellah » qui en est le signataire.

448. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 139; Mercier, op. cit., II, p. 273.

449. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 185.

A une date que nous ne connaissons pas, Hilal fut donc supplanté par son ennemi Mousa. En rapprochant certains faits, on peut essayer de situer à peu près cet événement. Il est bien certain que le roi ne dut se décider à rompre avec son ami d'enfance que sous le poids de facteurs considérables. Or, la politique de Hilal apparaît comme manifestement liée aux ambassades du bâtard Jaime de Aragon. La dernière de ces ambassades eut lieu en 1330 et ce fut précisément aux environs de 1330-1331 qu'Abou-Tasfin, après avoir remporté de grandes victoires qui le conduisirent jusqu'à Tunis, commença à subir des revers qui prirent rapidement un aspect catastrophique. On imagine que c'est au cours de ces mauvaises années, préface du désastre final, que le roi se décida à rappeler d'exil ce général Mousa-ben-Ali qui avait été jusqu'alors un général invaincu. Mais ce retour en grâce de l'ennemi de Hilal et des renégats ne put qu'être accompagné d'une révolution de palais. Les textes musulmans sont muets sur cet épisode pourtant vraisemblable. Hilal et ses amis furent-ils emprisonnés ou exilés? On le conçoit mal. Ils s'étaient élevés trop haut pour pouvoir survivre à la perte du pouvoir. Il est à supposer que quelque breuvage empoisonné dut mettre fin à leurs jours. Abou Tasfin avait tué son père. Il était homme à pouvoir tuer ses meilleurs amis si la chose paraissait politiquement nécessaire.

D'obscures passions musulmanes orthodoxes contre les renégats jouisseurs purent d'ailleurs faciliter cette révolution de palais. La carrière de Hilal rappelle à bien des points de vue celle de cet autre aventureux renégat du ^{xiv}^{ème} siècle qui remplit lui aussi les plus hautes charges, et qui finit assassiné en 1359 alors qu'il était au faite du pouvoir et des honneurs : Redouane Venegas ⁴⁵⁰, le Vizir des Rois de Grenade Yusuf I^{er} (1333-1354) et Mohamed V (1355-1359, 1360-1391).

La brillante carrière de Hilal eut donc sans doute une fin tragique. N'empêche que ce Catalan fut pendant quelque 12 ans le chef du gouvernement tlemcenien et imprégna de sa forte personnalité la politique d'Abou-Tasfin I^{er}. Rien ne démontre mieux l'aspect autoritaire de cette personnalité que le ton des lettres que nous avons conservées : c'est souvent un ton d'arrogance et de mépris. Ce fils d'obscurs Catalans écrit par exemple en 1323 à l'héritier des rois dont ses pères avaient été d'humbles sujets :

«Si vous acceptez nos conditions, il y aura paix entre nous»... «Si vous avez besoin que nous vous prêtions de l'or, nous le ferons dans la mesure de nos moyens et si vous donnez des garanties»... «Mais si vous rejetez nos conditions, toutes les négociations seront rompues entre nous» ⁴⁵¹.

N'oublions pas que c'est le Roi qui avait Hilal comme principal conseiller qui écrivait vers le même temps au Roi d'Aragon en lui disant avec hauteur que tous les travaux manuels étaient faits par des captifs chrétiens

450. Cf. Ballesteros, op. cit., III, p. 141; Mercier, op. cit., II, p. 328, infra, p. 102.

451. *Documentos árabes...*, lettre de «Hilal ben Abdallah» à Jaime II (p. 179-80).

dans les ateliers royaux et que par conséquent il ne pouvait pas être question de les libérer ⁴⁵².

Il y avait donc certainement des points de contact entre le caractère du roi et celui de son vizir, et tout permet de conclure que c'est le vizir qui contribua à former la manière d'être du roi.

Si le hasard des découvertes pouvait permettre aux chercheurs de trouver de nouveaux documents sur la curieuse carrière de Hilal, l'histoire des aventureux Catalans du Moyen-Age s'enrichirait d'un portrait que nous n'avons pu qu'esquisser.

LES DÉBUTS DE LA POLITIQUE INTERNATIONALE D'ABOU-TASFIN ET DE HILAL (1318-1325). — Nous pouvons du moins indiquer de quelle manière les deux jeunes hommes qui devinrent en 1318 les maîtres du royaume de Tlemcen tentèrent de redresser la situation de leur pays.

Abou-Hammou mourut au moment où il tentait de se rapprocher de l'Aragon et où celui-ci voulait l'entraîner dans une alliance contre Grenade et le Maroc. Or, les textes musulmans nous disent que le complot de 1318 se fit avec l'appui du Roi de Grenade. L'avènement révolutionnaire d'Abou-Tasfin put donc prendre figure d'un événement changeant la position diplomatique que le royaume de Tlemcen paraissait en train d'adopter.

Le Roi, son vizir et leurs conseillers se rendaient sans doute compte que *Jaime II* était le demandant dans cette affaire. Il y avait donc intérêt à arrêter les négociations et à se faire prier. C'est ce qui passa : *Jaime II* fut inquiété par cette révolution tlemcenienne, et pour se concilier les bonnes grâces du nouveau roi, il lui envoya une ambassade chargée de reprendre les pourparlers interrompus par le brusque changement de règne ⁴⁵³.

Ce fut l'ambassade de 1319, celle de Bernard Despuig et de Bernard Zapila ⁴⁵⁴. Elle avait pour mission de traiter tous les problèmes économiques et politiques qui formaient toujours la toile de fond des relations entre les deux états : la question de la sécurité des commerçants, des droits de douane et de l'abolition du « droit de naufrage » ⁴⁵⁵, celle du recrutement de nouveaux cavaliers de la Milice ⁴⁵⁶, celle des prisonniers ⁴⁵⁷, et subsidiairement celle du fameux « tribut » dont rêvait *Jaime II* ⁴⁵⁸. Mais il y avait aussi des clauses d'actualité à discuter. Les Chrétiens d'Espagne pouvaient alors craindre un renouveau offensif de l'Islam : l'année 1319 est celle de la défaite des Castellans par les Grenadins à La Vega de Grenade. *Jaime II* cherchait donc à empêcher une union générale des Musulmans ; il répéta comme l'année antérieure qu'il désirait qu'en cas de guerre entre Aragon et Grenade, le roi de Tlemcen fit tout son possible pour empê-

452. Cf. supra, p. 26.

453. Capmany, *Memorias...*, III, p. 216.

454. Cf. supra, p. 14.

455. Cf. supra, pp. 16-18.

456. Cf. supra, p. 15.

457. Cf. supra, p. 27.

458. Cf. supra, pp. 47-48.

cher le roi du Maroc d'envoyer des secours aux Musulmans d'Espagne ; il précisait que, par contre, les Aragonais devraient avoir toutes facilités pour se ravitailler en vivres et tous objets de première nécessité sur toutes les côtes du royaume de Tlemccen⁴⁵⁹. Enfin, le Roi d'Aragon proposait au Zeiyanide, comme il l'avait fait au cours des années antérieures aux Haf-sides et aux Mérinides, de lui louer des galères.

Cette dernière clause dut intéresser spécialement Abou-Tasfin et Hilal. Il était clair en effet que l'aide navale catalane avait beaucoup servi aux Hafsides en 1315. Or le royaume de Tlemccen, comme ceux de Bougie et de Tunis, avait peine à construire des bateaux ; et les politiques se rendaient clairement compte que les querelles nord-africaines se réglaient dans une large mesure sur les eaux de la Méditerranée. L'archéologie démontre d'ailleurs l'intérêt qu'Abou-Tasfin et le Catalan Hilal prenaient aux choses maritimes : c'est vers 1319 ou 1320 qu'en entreprenant de grands travaux hydrauliques d'intérêt public à Tlemccen, le roi et son ministre firent commencer la construction d'un grand bassin rectangulaire de 200 mètres de long sur 100 de large et 3 de profondeur ; le «Çahrij-el-Kebir» : c'était un réservoir d'eau, mais le roi y faisait faire aussi des joutes navales⁴⁶⁰.

La question des galères, condition *sine qua non* de l'offensive à reprendre contre les Hafsides pour se venger des événements de 1315-1316, allait être désormais un élément essentiel de toutes les négociations entre Abou-Tasfin et l'Aragon.

On ne sait malheureusement pas la suite qu'eut l'ambassade Despuig-Zapila. On peut toutefois supposer que les points où il n'était question ni d'argent ni de politique internationale firent l'objet d'un accord immédiat. Mais il n'y eut rien de plus : les grands projets de *Jaime II* échouèrent ; il les abandonna lui-même, d'ailleurs, assez rapidement : dès le 16 mai 1321, il signa un «traité d'amitié» avec Ismael I^{er} de Grenade⁴⁶¹. Quant à la politique zeiyanide, elle resta orientée contre les Hafsides : en 1320, les armées tlemcceniennes tentèrent à nouveau une violente offensive jusque sous les murs de Bougie⁴⁶², et deux ans plus tard jusque sous ceux de Constantine⁴⁶³.

Au cours de l'hiver 1322-1323 et de l'année 1323 la question hispano-nord-africaine se compliqua. Une révolte éclata alors contre le Khalife mérinide Abou-Saïd : elle fut dirigée par un de ses fils. Le gouvernement tlemccenien crut ne pas devoir laisser passer cette occasion d'affaiblir ses voisins occidentaux : il soutint les princes révoltés⁴⁶⁴ ; au contraire, le «parti» Segui resta fidèle au maître légitime du Maroc et *Jaime II* envoya en mai 1323 une ambassade à Abou-Saïd pour confirmer et rénover la

459. Cf. Mas-Latrie, op. cit., pp. 323 sq. ; Capmany, *Antiguos tratados...*, p. 108 ; *Memo-rias...*, IV, pp. 67 sq.

460. W. et G. Marçais, op. cit., pp. 577-578.

461. *Documentos árabes...*, p. 33.

462. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 181.

463. Ibid.

464. Ibid., p. 182-83.

paix et l'alliance existant entre eux ⁴⁶⁵; à vrai dire, il ne manqua pas de profiter de ces circonstances pour réclamer quelques centaines de doublons d'or en raison du vieux litige des frais de l'expédition de Ceuta ⁴⁶⁶; au même moment il consolida ses rapports avec Grenade par un nouveau traité ⁴⁶⁷. Cette divergence de vues au sujet du Maroc, entre Tlemcen et Barcelone, au début de 1323, entraîna peut-être une légère tension entre les deux capitales; c'est là la seule explication possible à la lettre assez arrogante que Hilal envoya à *Jaime II* le 9 février 1323 ⁴⁶⁸. Il ressort de ce texte qu'en ce début d'année, Tlemcenien et Catalans étaient pratiquement en état de guerre sur mer; il s'agissait bien entendu de l'éternelle guerre de course. Est-ce à dire que depuis 1312-1315 elle n'avait pas cessé? Ou bien des accords passés au temps de l'ambassade Despuig-Zapila avaient-ils été déjà rompus? Le certain est que les Tlemcenien venaient de faire prisonniers 24 «Chrétiens de Juan Manuel» ⁴⁶⁹ et que *Jaime II* les réclamait. Hilal déclarait qu'il était prêt à les libérer et même à restituer 30 autres captifs — sans toutefois que le Gouvernement aragonais eût à les désigner; mais il posait une condition préalable: la signature de la paix, donc la fin de la guerre de course. Cette demande tlemcenienne laisse sous-entendre que les Zeiyanides restaient en 1323 comme en 1315 dans une position maritime défavorisée par rapport aux Catalans.

On a l'impression que cette demande de Hilal fut sans résultat; mais la tension catalano-tlemcenienne ne s'accroît pas davantage. Peut-être fut-ce en raison de la question tunisienne; celle-ci rapprochait en effet *Jaime II* et Abou-Tasfin: le roi de Bougie Abou-Bekr — celui que les Catalans avaient aidé sur mer en 1315 et qui ne les avait pas payés — avait rétabli depuis 1317 à son profit l'unité hafside et était devenu un puissant et ambitieux souverain ⁴⁷⁰. La politique aragonaise indisposée contre lui pour toutes sortes de raisons tendait à l'affaiblir: au moment même où il signait un traité de commerce avec lui et où il lui louait des galères en cherchant à l'assujettir financièrement, *Jaime II* soutenait ses ennemis, les prétendants de la famille lihyaniste ⁴⁷¹. Or, précisément en 1323, le chef de cette famille ⁴⁷², le prétendu Khalife Abou-Derba ben

465. Capmany, *Antiguos tratados...*, pp. 16-17; *Memorias...*, IV, p. 76; *Documentos árabes...*, p. 173.

466. 400 doublons (Cf. supra, pp. 62-63 et 87).

467. Cf. Ballesteros, op. cit., III, p. 188.

468. *Documentos árabes...*, pp. 179-180.

469. Don Juan Manuel de Castilla (1282-1340) était fils de l'Infant Don Manuel (lui-même fils du saint roi *Fernando III* et de Béatrice de Souabe) et de Béatrice de Savoie. Il était donc le cousin germain de *Sancho IV* (et aussi son filleul). Lavisie et Rambaut (*Histoire Universelle*, III, p. 464) le disent: oncle d'*Alfonso XI*; il faut lire: «grand-oncle à la mode de Bretagne». Sur Juan-Manuel et ses œuvres littéraires (*Cronicón, Libro de la Caza, Libro de la Caballería, Libro del Caballero y del Escudero, Libro de los Estados*, etc.); cf. Benavides, op. cit., I, pp. 320-351 et 675-679; M. Gaibrois, *Historia de Sancho IV*, op. cit., II, pp. 889 sq.; *Las Crónicas Latinas de la Reconquista* (ed. A. Huici), t. I, Valence, 1913; *Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 380; et le livre de Giménez Soler: *Don Juan Manuel*, Zaragoza, 1932.

470. Cf. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 12, 35, 50, 56, 57.

471. Ibid., pp. 85 et 82; pp. 69 et 77.

472. Comme prétendant il est souvent désigné sous le nom d'Abdel-Wadid ben Al-Lihyani. Il fut par instants maître de la ville tunisienne de Mahdia que les Chrétiens appelaient *Africa* (Cf. Mercier, op. cit. II, p. 278; et Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit. I, p. 139).

Abou-Yahia-Zakariya sollicite l'aide d'Abou-Tasfin dont les armées attaquaient alors la ville de Bougie⁴⁷³. Il le persuade qu'il devait fournir un grand effort pour abattre Abou-Bekr. Grisés d'ambition, Abou-Tasfin et Hilal ordonnèrent la construction autour de Bougie d'une ville assiégeante, comme l'avaient jadis fait les Mérinides autour de Tlemcen : on la nomma Tamzizdikt. Une grande armée fut envoyée dans les hautes-plaines de l'actuelle province de Constantine pour appuyer l'offensive côtière : elle fut confiée à Mosamih, le conquérant d'Alger. Le prétendant Abou-Derba participa lui-même à la campagne. Mais, malheureusement pour les Zeïyanides et les Lihyanistes, rien de tout cela ne réussit : en août 1324, Abou-Bekr brisa l'armée de Mosamih à la bataille de Raghis — dont on ne connaît pas l'emplacement exact mais que l'on suppose entre Bône et Constantine non loin de l'actuelle frontière algéro-tunisienne — : le général zeïyanide fut tué. Au même moment l'armée qui attaquait Bougie fut défaite elle aussi ; et son chef n'échappa au désastre qu'en s'enfuyant par mer⁴⁷⁴. Quant à Abou-Derba il partit se réfugier à Tlemcen où il mourut.

Cet échec de 1323-1324 démontra à Abou-Tasfin et à Hilal que pour abattre les Hafside, il fallait fournir un plus gros effort encore ; et ce fut là la cause de leur rapprochement de 1325 avec l'Aragon : l'aide de Jaime II paraissait indispensable à ceux qui voulaient plus que jamais se venger du trop puissant Khalife Abou-Bekr.

AMBASSADES DU BÂTARD JAIME DE ARAGÓN (1325-1330). — De 1325 à 1330 toute la politique tlemcenienne gravita autour de la guerre contre les Hafside et de l'alliance aragonaise. Cette politique fut jalonnée par quatre ambassades envoyées au Roi d'Aragon par Abou-Tasfin. Toutes les quatre furent confiées à ce bâtard de *Jaime II* dont nous savons qu'il venait alors d'arriver à Tlemcen⁴⁷⁵. Du côté zeïyanide, Hilal fut l'initiateur et le meneur des pourparlers. Le curieux de ce long épisode diplomatique est donc que tous ses acteurs furent catalans : d'un côté *Jaime II* puis *Alfonso IV*, de l'autre Hilal, entre eux : le bâtard Jaime. Il est encore plus intéressant d'étudier dans ces conditions la souplesse et la ténacité dont tous surent faire preuve.

Un premier point doit être mis en lumière : bien que demandeurs, les Zeïyanides entendaient ne point renoncer à leur politique occidentale traditionnelle dont le fondement le plus solide était l'amitié avec Grenade. Cette amitié n'avait pu être ébranlée par les propositions faites par *Jaime II* en 1318 et en 1319 ; elle était peut-être avivée par la haine anti-castillane née en 1315 lors de la participation de la Castille aux attaques catalanes contre les navires tlemcenien au mépris de la reconnaissance que méritaient les services rendus par les Zeïyanides à *Sancho IV* et à

473. Abou-Derba alla-t-il lui-même à Tlemcen ou envoya-t-il un messenger appartenant à sa propre famille ? Les textes sont contradictoires.

474. Sur tous ces événements cf. Mercier, op. cit., II, pp. 278 sq. et Ya'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, pp. 188 sq.

475. Cf. supra, pp. 15 et 44.

Fernando IV ⁴⁷⁶. L'année 1325 — celle du début des ambassades de Jaime de Aragón — fut précisément marquée par une nouvelle guerre castillano-tlemcenienne, guerre aussi éphémère et insignifiante que celle de 1315; mais elle est significative: tout permet de penser que des hostilités intermittentes — celles de la guerre de course — avaient dû se produire au gré des circonstances depuis 1315, sans que jamais nulle paix ne vînt rétablir l'antique alliance entre Castille et Tlemcen. Donc, en 1325, les armées du jeune *Alfonso XI* de Castille furent lancées une fois de plus contre Grenade; et cette offensive fut accompagnée d'une démonstration navale: l'amiral génois *Alfonso Jofre Tenorio* ⁴⁷⁷ reçut le commandement d'une flotte sévillane formée de 6 galères, 8 nefes et 6 *leños*. Cette flotte passa le détroit. Les Zeiyanides sollicités par le Roi de Grenade s'étaient empressés d'envoyer quelques galères pour l'aider à lutter contre les Castillans. Le geste était d'autant plus méritoire que Tlemcen avait besoin de toutes ses forces navales pour sa politique anti-hafside. Il prouve qu'Abou-Tasfin et Hilal voyaient grand et entendaient mener en même temps une politique musulmane en Espagne et une politique impérialiste avec l'aide des Chrétiens en Ifrikiya. Ils ne récoltèrent pourtant ni gloire ni profit de cette intervention contre la Castille: l'Amiral Tenorio battit la flotte de 22 galères qu'avait rassemblée le Roi de Grenade avec l'aide des Zeiyanides, il captura 3 de ces galères et en coula 4 ⁴⁷⁸. Les Tlemcenienens n'eurent donc que davantage besoin des Catalans.

Leur politique contre les Hafside se traduisit en cette année 1325 par trois actions parallèles: une nouvelle offensive vers Constantine, la reprise du siège de Bougie avec réinstallation à Tamzizdikt ⁴⁷⁹, et la première ambassade de Jaime de Aragón.

Ce fut le 15 mars 1325 que *Jaime II* écrivit de Valence à Abou-Tasfin pour lui annoncer l'arrivée du «noble en *Jacme Darago, fill nostre*» et la remise par celui-ci de ses lettres de créance d'Ambassadeur du Roi de Tlemcen auprès du Roi d'Aragón ⁴⁸⁰. Le Bâtard avait alors 34 ans: il avait brusquement surgi de l'obscurité, l'année précédente, en se présentant d'une manière romanesque à son demi-frère l'Infant Don Alfonso lors du siège de Cagliari par les Aragonais. Avait-il déjà vécu en Afrique avant cette date? C'est possible, mais ce n'est pas certain: Sicilien de naissance il avait dû logiquement passer à Tunis et c'est peut-être de là qu'il était parti pour la Sardaigne au moment où son père faisait précisément appel aux Chevaliers des Milices africaines pour la campagne sarde ⁴⁸¹. Quand il devint ambassadeur du Roi de Tlemcen il n'était vraisemblablement pas un nouveau-venu en Afrique et il fut sans doute utilisé parce qu'il était personnellement hostile au Khalife hafside Abou-Bekr ⁴⁸².

476. Cf. supra, pp. 57-58.

477. Génois selon Capmany, *Memorias...*, III, p. 14.

478. *Crónica del Rey Alfonso XI*, c. 62; Capmany, *Memorias...*, III, p. 28.

479. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, trad. cit., I, pp. 183-184.

480. *Arch. de la Couronne d'Aragón*, R. 389, f. 40; *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 329 et 330.

481. Cf. *Documentos árabes...*, p. 169; Capmany, *Antiguos tratados...*, pp. 16-17.

482. Cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 70.

Dès le 15 mars 1325, le jour même où il notifiait au gouvernement de Tlemcen la bonne arrivée de son ambassadeur, *Jaime II* arrêta le texte des propositions à transmettre à Abou-Tasfin⁴⁸³.

Il réclama outre la libération de tous les prisonniers chrétiens⁴⁸⁴, un tribut considérable dont nous avons déjà parlé⁴⁸⁵. Mais ce qui nous importe ici, c'est l'aspect politique et naval de ces propositions. Les Tlemceniens voulaient louer des galères hafsides pour pouvoir bloquer Bougie par mer. *Jaime II* acceptait de les louer aux conditions suivantes : il en enverrait 15 avec leurs équipages, elles seraient pendant quatre mois à la disposition du Zeiyanide au prix de 2.000 doubloons d'or chacune⁴⁸⁶. C'était là le taux normal de ces locations⁴⁸⁷. Mais en plus, le Roi d'Aragon voulait qu'Abou-Tasfin s'engageât à verser 200.000 doubloons d'or dans le cas où Bougie serait prise. Là, *Jaime II* se révélait fort exigeant : aux alentours de 1304-1306, il n'avait demandé aux Mérinides que 50.000 doubloons pour le cas où ils prendraient Ceuta⁴⁸⁸. Enfin, l'Aragonais songeait à son fils : il demandait que celui-ci devînt à la fois l'*alcaïde* de la Milice aragonaise des Zeiyanides et le Consul d'Aragon dans le royaume de Tlemcen avec droit de désigner son suppléant⁴⁸⁹.

Cette dernière demande formulée par *Jaime II* était peut-être destinée à convaincre son bâtard qu'il avait intérêt à rester à Tlemcen. On a en effet l'impression que celui-ci n'avait accepté de devenir ambassadeur tlemcenien que pour pouvoir prendre contact avec son père et obtenir de lui l'autorisation de s'installer en Espagne : c'était là son grand rêve comme celui de son demi-frère l'autre bâtard, *Napoleón*⁴⁹⁰. *Jaime II* ne l'entendait pas ainsi et ne cherchait qu'à éloigner ces fils encombrants : dès le 18 mars, le bâtard Jaime se rembarquait à Valence pour l'Afrique, nanti d'une lettre de son père le recommandant aux Catalans vivant dans le royaume de Tlemcen⁴⁹¹.

Abou-Tasfin et Hilal furent mécontents des exigences aragonaises ; ils mirent au point un contre-projet, en réduisant à très peu le tribut de-

483. Arch. de la C. d'A., R. 339, f. 181 ; *Revue Hispanique*, XII, pp. 329 et 340.

484. Cf. supra, p. 26.

485. Cf. supra, pp. 47-48.

486. Cf. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, pp. 61-62.

487. Cf. supra, p. 65.

488. Cf. supra, p. 62.

489. Cf. supra, p. 22 : en 1267, il y avait déjà une pareille confusion d'attributions en faveur de Guillermo Galcerán.

490. *Napoleón de Aragón*, né lui aussi en Sicile, mais d'une autre mère (Cf. Finke, III, p. 876) avait demandé, de Tunis, à *Jaime II*, l'autorisation de participer à l'expédition de Sardaigne (*Revue Hispanique*, XVI, 1907, pp. 65-66). Le Roi s'y était opposé. En 1325, du Maroc, *Napoleón* demanda à vivre en Espagne ; il essuya un nouveau refus (*Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 342 sq.) mais il put partir peu après au Portugal. Sur ce *Napoleón* de Aragon, cf. B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, p. 70 ; et supra, p. 54). Sa carrière marocaine fut assez longue malgré son départ aux environs de 1325 pour le Portugal. A une date imprécise, vers la fin du règne de *Jaime II* un Juif nommé Bahiel demanda à partir au Maroc comme médecin et drogman de *Napoleón* (Finke, III, p. 524). Et à la fin du règne d'*Alfonso IV*, ce *Napoleón* se transforma en ambassadeur de son demi-frère auprès du Khalife mérinide (*Revue Hispanique*, XVI, 1907, pp. 65-66).

491. *Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 236.

mandé par *Jaime II*⁴⁹² et en n'envisageant que la libération d'un groupe insignifiant de prisonniers⁴⁹³, tout en acceptant de louer les *grandes galères* au prix convenu mais en ne promettant que 1.500 doubloons au lieu de 2.000 pour chacune des galères «légères» (*sutiles*) qui seraient envoyées. Enfin, ils demandèrent à ne verser que 100.000 doubloons d'or pour le cas où Bougie serait prise⁴⁹⁴.

Pendant que s'élaboraient à Tlemcen ces contre-propositions, le Bâtard Jaime entra en discussion avec Abou-Tasfin et Hilal : il prétendait que sa mission était terminée et il voulait quitter le royaume zeïyanide, persuadé sans doute que son père l'admettrait maintenant en Espagne. Mais le gouvernement tlemcenien considérait la présence de Jaime comme un atout ; il lui interdit de partir. Tout le monde, sauf l'intéressé était d'accord pour qu'il devînt effectivement Consul et *Alcaide* à Tlemcen. Abou-Tasfin ne se risqua pas à le charger du texte des contre-propositions, mais c'est le bâtard qui désigna alors trois de ses collaborateurs, Jaime Estevan (ou Esteve), «vicaire de Tlemcen», le Chapelain Pedro Cortil et un «serviteur de Jaime», Pedro Robert. Cette ambassade était chargée par le bâtard d'obtenir de *Jaime II* qu'il intervînt auprès d'Abou-Tasfin afin que celui-ci autorisât son départ de Tlemcen, et elle était chargée par le gouvernement zeïyanide de soumettre au Roi d'Aragon le contre-projet⁴⁹⁵.

C'est en mai que Cortil, Estevan et Robert arrivèrent en Espagne ; *Jaime II* accepta le nouveau texte élaboré par Hilal, en spécifiant simplement qu'il n'enverrait que de grandes galères. Mais pour ce qui était de son fils, il feignit de ne pas comprendre ce dont il s'agissait : il s'empressa d'écrire au Khalife mérinide Abou-Saïd et aux *alcaldes* chrétiens du Maroc pour qu'ils reçussent son fils Jaime avec tous les honneurs dus à son rang, s'il arrivait chez eux. Il affecta donc de croire que Jaime voulait quitter Tlemcen pour le Maroc⁴⁹⁶. Dans ces conditions, le bâtard préféra rester à Tlemcen où il était déjà devenu un personnage officiel.

Le traité d'alliance aragono-tlemcenien devait être signé avant la fin du mois de juin, sur la base des contre-propositions d'Abou-Tasfin. Il ne le fut pourtant jamais. Selon Giménez Soler, ce fut peut-être parce que ce délai fut trop bref pour les Zeïyanides. Mais puisque propositions et contre-propositions avaient pu être échangées entre le 15 mars et le 12 mai, on a peine à croire qu'Abou-Tasfin n'eut pas le temps de signer avant la fin juin. Peut-être faut-il donc penser que c'est du côté aragonais qui vint le revirement et qu'il s'explique par des raisons de politique générale : la Papauté avait été fort mécontente de l'affaire de Ceuta ; or une lettre envoyée d'Avignon en date du 12 mai 1325 par l'ambassadeur aragonais auprès du Saint-Siège, Bernard de Boxados, nous apprend que le Pape Jean XXII s'inquiétait de la politique navale catalane ; l'ambassadeur lui

492. Cf. *supra*, p. 48.

493. Cf. *supra*, p. 26 ; ils proposent la libération immédiate de 30 ou 40 captifs ; celle des autres... après la prise de Bougie.

494. *Arch. C. d'A.*, R. 339, f. 181 ; *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 380-31 et 340-41.

495. *Revue Hispanique*, *ibid.*, pp. 330-31 et 337.

496. *Ibid.*, p. 337.

avait répondu que pour l'instant *Jaime II* n'avait armé que 10 galères toutes destinées à l'expédition de Sardaigne mais qu'évidemment le roi de Tlemccen était en train de demander à louer des galères en promettant de verser à l'Aragon s'il prenait la ville de Bougie, la somme de 100.000 doublons d'or et un tribut annuel de 15.000 doublons⁴⁹⁷. Cette dernière affirmation était inexacte; il est difficile de croire que l'ambassadeur aragonais était mal informé, et on imagine plus facilement que c'était là un mensonge diplomatique destiné à faire admettre par le Saint-Siège la location de galères catalanes au roi de Tlemccen. Fut-ce pourtant le Pape qui freina la décision aragonaise? La chose est possible. Le certain est que le traité catalano-tlemccenien ne fut pas signé.

Cependant la guerre des Zeiyanides contre les Hafsidides continuait, Abou-Tasfin restait à cours de galères, tout comme *Jaime II* à cours d'argent. La situation politique générale du monde musulman restait favorable à la conclusion d'une alliance entre Tlemccen et l'Aragon: *Jaime II* renouvela en 1326 le traité de paix et d'amitié qu'il avait conclu avec Grenade quelques années auparavant⁴⁹⁸. Et Grenade ne pouvait être qu'un trait d'union entre Catalans et Zeiyanides. L'orgueil d'Abou-Bekr continuait à déplaire à l'Aragon. Bref, dès 1327 les négociations de 1325 reprirent au moment-même où les troupes tlemcceniennes de Tamzizdikt repoussaient difficilement une armée ifrikiyenne envoyée par Abou-Bekr pour débloquer Bougie⁴⁹⁹.

Cette fois encore le bâtard Jaime fut chargé de l'ambassade: il débarqua à Alicante en juillet 1327⁵⁰⁰ avec un texte de traité rédigé par Hilal, déjà scellé par le Roi de Tlemccen et destiné à avoir effet dès sa ratification par le Roi d'Aragon: les Zeiyanides étaient pressés d'en finir avec Bougie et ils avaient un urgent besoin de galères. Ces propositions étaient à peu près semblables aux contre-propositions zeiyanides que *Jaime II* avait acceptées deux ans auparavant; une seule grande différence est à noter: le gouvernement tlemccenien demandait maintenant 20 galères au lieu de 15. D'autre part, on proposait à *Jaime II* de diviser la Milice aragonaise en deux escadrons dont l'un serait commandé par l'actuel chef de la Milice et l'autre par le bâtard⁵⁰¹. Quant au Consul, il aurait continué à être élu par les marchands catalans résidant dans le royaume de Tlemccen⁵⁰². Abou-Tasfin et Hilal écrivirent tous deux à *Jaime II* des lettres très pressantes⁵⁰³. Le Roi en profita pour faire un grand éloge du bâtard; et Hilal, contrairement à ses habitudes, se montra dans sa lettre très humble et empressé; il s'intitulait certes «serviteur de l'illustre et

497. Finke, op. cit., II, p. 814.

498. *Documentos árabes*, p. 55 (traité de 5 ans entre Mohamed V et Jaime II, mai 1320).

499. Yal'ha-Ibn-Khaldoun., trad. cit., I, p. 184.

500. Le 1^{er} juillet, dit Giménez Soler (*Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 389); mais les lettres envoyées à Jaime II par Abou-Tasfin et Hilal sont, selon Alarcón Santón et García de Linarés, du 8 juillet (cf. infra, note 503).

501. *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 332-34 et 341-42; *Arch. C. d'A. R.* 339, f. 181 et R. 410, f. 210.

502. *B.R.A.B.L.B.*, V, 1910, pp. 183-84; *Arch. C. d'A. R.* 339, f. 179.

503. *Documentos árabes*..., pp. 181 et 182-83.

brillante dynastie» zeïyanide mais il affirmait qu'il n'avait qu'un désir, celui de satisfaire entièrement *Jaime II*.

L'ambassadeur Jaime et le Musulman qui l'accompagnait, le Hadj Abou-Yakoub-Yousouf-ben-Al-Hawra, engagèrent les pourparlers en août; *Jaime II* chargea l'Infant Don Alfonso de le représenter dans ces négociations. Le prince héritier se contenta de préciser que les 4.000 doubloons d'or payables pour chaque galère louée pour quatre mois seraient payables dès maintenant et non pas comme le proposaient les Tlemceniens, la moitié sur le champ, l'autre moitié à l'expiration des quatre mois; et il exigea aussi que ce délai de quatre mois fût compté à partir du jour où les galères quitteraient l'Espagne et non comme le prétendait Hilal à partir de la date de leur arrivée devant Bougie; de même la fin du délai devrait coïncider avec la date du retour en Espagne et non avec celle du départ des eaux de Bougie. Ces détails ont le mérite de démontrer que les négociations étaient menées d'une manière très âpre et très serrée. Par ailleurs, sans doute par orgueil familial, Don Alfonso demanda que son demi-frère devînt seul *alquide* de la Milice; c'était ce qui avait été décidé en 1325, mais les Tlemceniens se méfiaient peut-être du bâtard qui n'avait guère d'enthousiasme pour accepter cette charge.

Il est vraisemblable que toutes ces légères modifications auraient été ou furent acceptées par Abou-Tasfin et Hilal. Mais la discussion dut s'envenimer sur un autre point: au lieu des 100.000 doubloons proposés pour le cas où Bougie serait prise, Don Alfonso réclama la promesse d'un versement de 200.000, alors que son père avait accepté de renoncer en 1325 à cette prétention.

Jaime d'Aragon et un négociateur aragonais Lorenzo Cima furent chargés le 27 août 1327 de rapporter le traité ainsi modifié à la Cour de Tlemcen. Pour des raisons que nous ignorons et qui furent peut-être financières, ce traité ne fut pas davantage ratifié que celui négocié en 1325.

L'année 1328 fut marquée par une sorte de révision des positions politiques prises par les royaumes musulmans: Zeïyanides et Hafside s'entinrent à des escarmouches comme s'ils étaient dans l'expectative. Au même moment le Khalife mérinide et le roi de Grenade s'allièrent: *Alfonso XI* de Castille était sur le point de devenir homme; il avait déjà été déclaré majeur; les Musulmans voulaient tenter de profiter de ses dernières années d'enfance. Du coup, Castillans et Aragonais s'allièrent contre l'Islam⁵⁰⁴, mais ce fut sans grands résultats car *Alfonso IV* d'Aragon qui avait succédé à la fin de l'année précédente à son père le grand *Jaime II*, se révéla un monarque hésitant et indolent.

Dès que l'on comprit du côté chrétien et du côté musulman que les projets de regroupement général des fils du Croissant contre ceux de la Croix n'étaient que des velleités, les événements reprirent leur cours de 1327: les Zeïyanides lancèrent en 1329 un nouvel assaut contre Bougie⁵⁰⁵ et renouèrent leurs négociations avec l'Aragon.

504. Canellas, op. cit., p. 24.

505. Yal'ha-lbn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 186.

C'est alors qu'eut lieu la troisième ambassade du Bâtard Jaime. Elle est beaucoup moins bien connue que les deux antérieures. Giménez Soler s'est même demandé s'il s'agissait d'une véritable ambassade ou d'un simple voyage. Le certain est qu'en décembre 1329 Jaime rentra à Tlemcen avec une lettre d'*Alfonso IV* demandant à Abou-Tasfin de laisser le bâtard quitter le service zeïyanide afin qu'il pût aller servir dans l'armée aragonaise en Sardaigne⁵⁰⁶. Mais puisque ce voyage coïncide avec un effort tlemcenien contre Bougie tout comme les voyages de 1325 et de 1327, il nous semble certain qu'il s'agit là d'une ambassade ayant le même objet que les deux antérieures; quant au bâtard, obstiné dans ses idées, sans doute demanda-t-il en 1329 à son frère ce qu'il avait demandé en 1325 à son père: l'autorisation de s'installer en Espagne; *Alfonso IV* plus faible que Jaime II céda relativement et trouva la solution sarde. Mais les Zeïyanides toujours désireux de garder dans leur jeu «l'atout» Jaime, refusèrent de le laisser partir. Voilà comment l'on peut reconstituer les événements catalano-tlemcenien de 1329.

Ils coïncidèrent d'ailleurs avec des succès zeïyanides qui purent faire croire à Abou-Tasfin et à Hilal que la victoire sur les Hafsides pourrait être obtenue sans l'aide navale catalane. Les pouparlers durent donc faire long feu. En effet, si en cette année 1329 comme au cours des années antérieures l'assaut contre Bougie avait échoué, par contre un raid audacieux avait été poussé victorieusement jusqu'à Tunis: une armée tlemcenienne s'empara de la capitale du Khalifat hafside; cette conquête lointaine ne dura que quarante jours (novembre-décembre 1329) mais elle enflamma d'orgueil Abou-Tasfin et Hilal et fit penser aux Hafsides eux-mêmes que leurs jours étaient comptés⁵⁰⁷.

Pourtant au printemps 1330, les Zeïyanides qui n'avaient pu conserver Tunis ni encore prendre Bougie décidèrent une fois de plus qu'il fallait solliciter l'aide navale catalane. C'est certainement dans ces conditions qu'eut lieu la quatrième ambassade de Jaime de Aragon. Jusqu'à présent elle a été mal connue et mal étudiée. Giménez Soler écrivit en 1905 qu'il en ignorait le motif⁵⁰⁸; mais nous pouvons maintenant débrouiller cette question. Dans le recueil des *Documentos árabes de la Corona de Aragón*, Alarcón Santón et García de Linarés ont édité deux textes très instructifs: l'un est daté — en style musulman — du 4 *rayab* 730, c'est à dire du 14 mai 1330 (ou peut-être du 23 avril 1330 [?]); c'est une lettre d'Abou-Tasfin à *Alfonso IV*⁵⁰⁹: le Roi de Tlemcen y annonce que partent comme ambassadeurs pour l'Aragon deux Musulmans et «votre frère l'honorable et respecté *alcaide* Don Jaime». L'un des deux Musulmans était celui-là même qui avait aussi accompagné le bâtard lors de l'ambassade de 1327, Abou-Youkoub-Yousouf-ben-Al-Hawra. L'autre texte capital publié dans les *Documentos árabes* n'est pas daté; c'est la minute d'une lettre

506. *Revue Hispanique*, XII, 1905, p. 339.

507. *Yal'ha-lbn-Khaldoun*, trad. cit., I, p. 187.

508. *Revue Hispanique*, XII, 1905, pp. 339-340.

509. *Documentos árabes*..., p. 186.

adressée par le Vizir d'un souverain nord-africain au Roi d'Aragon⁵¹⁰. Le monarque musulman dont il s'agit semble pris par Alarcón Santón et García de Linarés pour un Roi de Tunis; mais puisque le souverain dont le Vizir écrit à *Alfonso IV* est Abou-Tasfin, ce texte est certainement un texte tlemcenien. Nous pouvons d'ailleurs le dater à peu près; au dos du document, il est en effet écrit: «Reverendo nobile Jac. de Aragón c... se... Rege. Juny ano domini 1330». C'est donc vraisemblablement un texte de l'été 1330. Il traite de l'éventuelle location de navires catalans pour aider la puissance signataire à conquérir Bougie: il n'y a pas de doute; l'ambassade de 1330 fut la suite logique des précédentes et elle fut chargée, elle aussi, d'obtenir des galères pour que les Zeïyanides pussent enfin prendre Bougie. La durée de location prévue était toujours la même: quatre mois. Hilal — car c'est certainement lui qui était alors encore Vizir de Tlemcen — avec une obstination où on le reconnaît, envisageait que cette durée de 4 mois serait comptée du jour de l'arrivée devant Bougie jusqu'au départ des eaux de cette ville. C'est là ce qu'*Alfonso* n'avait pas voulu admettre en 1327. Par ailleurs, cette lettre posait aussi la question de commandement de la Milice, autre point qui avait été vainement discuté trois ans auparavant: il était spécifié par Hilal qu'après la prise de Bougie, l'*alcaide* aragonais de cette ville resterait sous l'autorité du «Fils du Roi de Barcelone qui se trouve ici», c'est à dire sous l'autorité du bâtard; il était ajouté qu'il en serait de même à Tunis, si Dieu en permettait la conquête; quand aux chevaliers aragonais de la Milice, une fois Bougie prise, ils seraient partagés entre l'*alcaide* (lequel? sans doute celui de Bougie) et «le fils du Barcelonais». Enfin, pour éviter des incidents analogues à ceux qui avaient mis aux prises Catalans et Hafsides en 1315⁵¹¹, Hilal cherchait à tout prévoir: si les navires du Roi d'Aragon s'emparaient d'un navire dans les eaux de Bougie, le navire et le butin seraient partagés entre Zeïyanides et Catalans; mais en règle générale tous les Musulmans qui s'y trouveraient seraient livrés aux Zeïyanides et tous les Chrétiens resteraient entre les mains des Catalans.

Ces pourparlers ne durent pas davantage aboutir que les antérieurs. Les deux gouvernements durent se raidir dans leurs exigences et se refuser à transiger. L'attitude tlemcenienne se comprend mieux quand on lit dans les auteurs musulmans l'inquiétude que connurent les Hafsides en cette année 1330: ils avaient l'impression que les Tlemcenien allaient revenir victorieusement jusqu'à Tunis et ils sollicitèrent humblement l'appui des Mérinides. De fait, le Khalife Abou-Saïd en 1331, peu de temps avant sa mort, intervint diplomatiquement auprès d'Abou-Tasfin pour que celui-ci levât le siège de Bougie. Mais le Zeïyanide refusa⁵¹². La mort d'Abou-Saïd et l'avènement de son fils, l'entreprenant Abou-l'Hassan, changa brusquement, au cours des semaines suivantes, les données du problème nord-africain: les Zeïyanides allaient être pris entre Marocains et

510. Ibid., p. 304.

511. Cf. supra, pp. 70-71.

512. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 187.

Ifrikiyens. Ils allaient périr. Les ambassades de Jaime de Aragón n'avaient pas abouti à cause d'excès de raideur de Hilal et d'Abou-Tasfin. Le Vizir et son Roi allaient être emportés dans la tourmente que la prise de Bougie au cours des années antérieures aurait peut-être pu empêcher en brisant les Hafsides. Quant au Bâtard, après 1330, il sombra à nouveau dans l'obscurité dont il avait émergé quelques années auparavant ^{512 bis}.

LA FIN DÉSASTREUSE DU RÈGNE D'ABOU-TASFIN (1331-1337) ET LA PRISE DE GIBRALTAR PAR LES MAROCAINS (1334). — Abou-Saïd n'avait pas réagi quand Abou-Tasfin, s'était refusé à lever le siège de Bougie. Dès qu'il succéda à son père, Abou-l'Hassan-Ali, «le Sultan Noir», fils d'une chrétienne espagnole convertie à l'Islam, se révéla plus intransigeant : il renouela la démarche de son père auprès du gouvernement tlemcenien ; et aussitôt après avoir essuyé un refus, il déclancha les hostilités.

Le nom d'Abou-l'Hassan ne tarda pas à résonner dans tout l'Islam : à Tunis on l'acclamait, à Grenade on comprit aussitôt qu'il pouvait être celui d'un nouveau véritable empereur des Musulmans. On en revint à la situation qui avait déjà été celle du monde musulman par à-coups : seule Tlemcen se trouva dressée contre le nouveau souverain marocain, au moment-même où les Grenadins poussés par les Mérinides reprenaient l'offensive dans la Péninsule contre la Chrétienté.

Dès 1332, le Mérinide envoya un corps de 5.000 hommes au Roi de Grenade Mohamed IV ⁵¹³. La politique vacillante d'*Alfonso IV* d'Aragon empêcha *Alfonso XI* de Castille de faire front avec toutes les forces chrétiennes. En 1333, des trêves furent conclues entre Aragon et Castille d'une part, Grenade et Maroc de l'autre ⁵¹⁴. A la faveur de ces trêves sur le front ibérique, les Mérinides attaquèrent plus vivement les Zeïyanides et ceux-ci devant partager leurs forces entre les champs de bataille de l'est et ceux de l'ouest durent évacuer dès cette année 1333 leur ville de Tamzizdikt, la cité assiégeante qu'ils avaient fondée aux portes de Bougie dix ans auparavant.

A partir de ce moment, tout s'enchaîna et se précipita : comme au temps du long siège de Tlemcen par Abou-Youkoub, la question tlemcenienne et la question espagnole évoluèrent parallèlement, mais d'une façon très favorable aux Marocains cette fois. En 1334, les armées d'Abou-l'Hassan prirent coup sur coup Gibraltar — dont les Castillans étaient maîtres depuis 25 ans ⁵¹⁵ —, et les deux grands ports zeïyanides, Honein et Oran ⁵¹⁶. La prise de Gibraltar fut un événement dramatique précédé de longues péripéties : la flotte aragonaise semblait avoir perdu son rôle de maîtresse de la mer. *Alfonso XI* fut incapable de sauver la ville bloquée. Les Gênois aidèrent les Mérinides. La grande victoire remportée par

512 bis. Au moins en Afrique: Cf. J. E. Martínez Ferrando, op. cit., t. I, pp. 194-196.

513. Mercier, op. cit., II, p. 280.

514. *Documentos árabes...*, p. 61.

515. Canelas, op. cit., pp. 24-25. Selon Ballesteros (III, pp. 54 et 139) la prise de Gibraltar est d'août 1333. Cf. supra, pp. 66-67.

516. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, I, p. 188.

Fernando IV en 1309 était ainsi annulée⁵¹⁷. Les Castellans purent cependant se ressaisir et obtenir une trêve : le Roi de Grenade se reconnut une fois de plus vassal du Roi de Castille, des traités furent signés entre Aragon et Castille d'une part, Grenade et Maroc de l'autre⁵¹⁸. Abou-l'Hassan fut consentant car il profitait de ce calme ibérique pour serrer de plus en plus étroitement Abou-Tasfin.

Dès juin 1335, il mit le siège devant Tlemcen et il releva la ville d'Abou-Youkoub, l'orgueilleuse Mansoura que les Zeiyanides avaient naturellement laissé tomber en ruines. Le siège ne dura que deux ans cette fois et il se termina victorieusement pour les Marocains. Avant que la capitale tombât, les armées mérinides conquièrent toute l'Algérie occidentale et centrale ; et quand Abou-Tasfin fut tué en mai 1337 en luttant désespérément contre l'assaut victorieux des Marocains, son royaume mourut avec lui⁵¹⁹.

A la fin du XIII^e siècle, la résistance de Tlemcen aux Marocains avait été un événement parallèle à la prise de Tarifa par les Castellans. Cette fois la prise de Tlemcen par les Mérinides allait de pair avec celle de Gibraltar. Castellans et Aragonais n'avaient rien fait pour aider le Zeiyanide aux abois. La disparition momentanée de son royaume ne pouvait avoir que de fâcheuses répercussions sur la question espagnole. En laissant échouer les longues et vaines ambassades du bâtard Jaime d'Aragon, Hilal et Abou-Tasfin d'une part, *Jaime II* et *Alfonso IV* de l'autre, avaient perdu une grande possibilité diplomatique.

517. Sur les péripéties de la lutte pour Gibraltar en 1333-34, cf. Sánchez Albornoz, op. cit., II, pp. 396 sq.; *Crónica de Don Alfonso XI* (éd. Rosell, Bibl. Aut. Esp., LXVI, pp. 248-249; Giménez Soler, *Don Juan Manuel*, op. cit., pp. 598-600; Canellas, op. cit., pp. 41 et 54.

518. *Documentos árabes...*, pp. 82 et 92; Canellas, op. cit., p. 26; Ballesteros, III, 139.

519. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, trad. cit., I, p. 138.

CHAPITRE V

LA QUESTION DE TLEMCEM AU TEMPS DES VICTOIRES MAROCAINES (1337-1360)

Le radieux jour de mai 1337 où le Khalife marocain Abou-l'Hassan entra en vainqueur dans la capitale zeïyanide fut traversé pour les Tlemcenien par d'effroyables inquiétudes qui furent heureusement apaisées par la clémence du puissant Mérinide : les chefs religieux de la ville prise d'assaut vinrent le supplier d'épargner la population. Il se rendit à leurs prières et parcourut à cheval les rues pour y rétablir lui-même l'ordre et la paix, pour sauver les vies humaines et les monuments.

Pendant près d'un quart de siècle, la question tlemcenienne n'allait plus se poser que mêlée à la question marocaine. Tous les anciens sujets d'Abou-Tasfin firent leur soumission, à commencer par les princes de la famille zeïyanide. La tribu qui formait l'armature du royaume, celle des Beni-Abdelwad, sembla oublier ses vieilles haines antimérinides ; mais ce calme n'était qu'apparent ; l'historien tlemcenien Yal'ha-Ibn-Khaldoun l'a longuement expliqué à sa manière : pour les vaincus, il ne reste jamais d'autre recours que l'hypocrisie et la feinte soumission ; c'est ce qui se passa dans la Tlemcen conquise, mais « les regards dissimulaient le désir de vengeance, et les langues parlaient tout bas »⁵²⁰.

LA REVANCHE D'ALFONSO XI ; LA PRISE D'ALGECIRAS (1344). — Les trêves espagnoles conclues en 1334-1335 n'étaient pas plus sincères que la soumission des Beni-Abdelwad. *Alfonso XI* ne pouvait pas se consoler de la perte de Gibraltar. Si les Catalans consentaient à passer des traités d'intérêt économique avec le puissant maître du Maroc et de l'Algérie⁵²¹ les Castillans eux, étaient au contraire décidés à ressortir l'épée du fourreau.

D'ailleurs, dès 1339, délivré du séculaire cauchemar zeïyanide et sans inquiétude du côté ifrikiyen car Abou-Tasfin s'était chargé d'affaiblir Abou-Bekr, Abou-l'Hassan décida de reprendre la guerre espagnole qu'il n'avait accepté d'interrompre que pour en finir avec Tlemcen.

On comprit alors en Espagne que le péril nord-africain était sur le point de renaître aussi grave qu'au temps des grandes invasions d'Abou-Yousof. L'Aragon lui-même était menacé car les Musulmans faisaient de

⁵²⁰. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 192.

⁵²¹. Cf. supra, p. 15 (1339 : traité de Tlemcen entre Abou-l'Hassan et Jaime II de Majorque).

manifestes préparatifs en direction de Valence. C'est dans ces conditions que *Pedro IV* — qui avait succédé deux ans auparavant à son père *Alfonso IV* (1336) — chargea son ambassadeur Ramon de Boil de solliciter du Pape Benoît XII l'autorisation de percevoir des impôts spéciaux pour préparer la croisade contre l'Islam; et il fit intervenir en même temps le Saint-Siège pour que Gênes rompît enfin son alliance avec Abou-l'Hassan et ne lui donnât pas les quarante galères qu'elle lui avait promises ⁵²².

Quant à *Alfonso XI*, il prit bravement l'offensive en cherchant sans plus tarder à reconquérir Gibraltar ⁵²³: il obtint que 12 galères aragonaises vinssent se joindre à sa flotte pour croiser dans le détroit; cette petite escadre catalane fut commandée par Jofre-Gilaberto de Cruylles (ou Cruillas) et le Vice-Amiral de Barcelone Galceràn Marquet; avant même d'aller rejoindre à Séville la flotte castillane, elle réussit à battre au large de Ceuta une petite flotte ennemie formée de 13 galères marocaines et d'une génoise. Mais ce succès fut épisodique et sans lendemain. Un raid espagnol contre Algéçiras échoua et l'Amiral de Cruylles fut tué dans cette bataille. *Pedro IV* lui donna comme successeur Pedro de Moncada ⁵²⁴.

Tout cela n'était qu'escarmouches. Abou-l'Hassan préparait un effort colossal: Abou-Bekr son allié plus ou moins volontaire lui prêta 100 bateaux; du Maroc et de l'ancien royaume zeïyanide partit une flotte plus nombreuse encore; bref, ce furent plus de 250 navires que rassembla le Khalife mérinide au printemps 1340; sur ces 250 ou 300 navires, il y avait 60 galères ⁵²⁵.

Pour des raisons que l'on a peine à comprendre, Pedro de Moncada s'éloigna alors vers le nord et évita le combat: toute la politique catalane vis-à-vis d'Abou-l'Hassan était très complexe. Elle est difficile à suivre ⁵²⁶; le certain est que l'Amiral de Castille Pedro-Jofre Tenorio ⁵²⁷ ne put opposer que ses propres forces aux Musulmans: 26 galères plus 6 qui venaient d'être achevées sur les chantiers de Séville et qu'*Alfonso XI* lui envoya comme renforts en grande hâte ⁵²⁸. Ce fut un désastre: les Musulmans s'emparèrent de 28 galères castillanes, Tenorio fut tué; la grande armée mérinide débarqua à Algéçiras d'où Abou-l'Hassan, flanqué du Roi de Grenade Yusuf I^{er} partit assiéger Tarifa (juin 1340) ⁵²⁹. A Grenade, la grande victoire navale du Khalife fut célébrée par des illuminations et des feux d'artifices, des joutes et de bruyantes réjouissances populaires qui

522. Canellas, op. cit., pp. 28-29 (Document n.º 9, des Archives Municipales de Saragosse).

523. Selon Capmany (*Memorias...*, I, 1, p. 162), ces événements sont de 1338, mais Canellas qui expose parfaitement toute cette question les date de 1339 (op. cit., pp. 28-30).

524. Automne 1339 (Canellas, op. cit., p. 30).

525. Cf. Mercier, op. cit., p. 234; Canellas, op. cit., p. 31; Capmany (*Memorias...*, I, 1, p. 162) date justement cette invasion de 1340; mais ailleurs (*Memorias...*, III, p. 29) il la date à tort de 1339.

526. Cf. Canellas, op. cit., p. 45.

527. Cf. supra, p. 83; ce Pedro-Jofre Tenorio est-il un fils ou un frère de l'Amiral Alfonso-Jofre Tenorio de 1325?

528. Capmany, *Memorias...*, III, p. 29.

529. Ibid.; Canellas, p. 31; Mercier, II, p. 284.

durèrent plusieurs jours et plusieurs nuits⁵³⁰. Après avoir repris Gibraltar aux Chrétiens, Abou-l'Hassan allait-il leur reprendre Tarifa? Allait-il annuler les victoires de *Sancho IV* après avoir annulé celles de *Fernando-IV*?⁵³¹

L'heure était grave. La Chrétienté se ressaisit. Les Portugais envoyèrent des renforts très importants à l'armée castillane. A la demande du Pape, les Gênois passèrent dans le camp antimusulman. En septembre 1340, la flotte aragonaise aux ordres de l'Amiral Pedro de Moncada réapparut enfin dans le détroit avec 20 galères et divers autres bateaux⁵³². Tarifa assiégée par le Khalife mérinide résista aussi héroïquement en cette année 1340 qu'en 1294 au temps de *Guzmán el Bueno*⁵³³. Enfin, en octobre *Alfonso XI* débloqua la ville en remportant sur les Musulmans la victoire décisive du Río Salado⁵³⁴ dont le grand historien Altamira n'a pas hésité à dire qu'elle a dans l'histoire de la *reconquista* une «portée analogue à celle de Las Navas de Tolosa»⁵³⁵.

Dès la fin de l'année 1340, les flottes chrétiennes recommencèrent à contrôler la mer. *Alfonso XI* entreprit un immense effort maritime et il sut le poursuivre malgré des circonstances adverses : la flotte de 15 galères, 12 nefes et 4 *leños* qu'il fit alors croiser dans le détroit aux ordres du Prieur de Saint-Jean, *Alfonso Ortiz de Calderón*, fut en partie détruite par une violente tempête hivernale⁵³⁶. Mais les chantiers navals avaient une activité constante et les vides furent vite remplis. Tout se passa alors comme si le Castillan avait compris qu'il devait à lui seul avoir la suprématie sur mer sans compter sur l'aide aléatoire des Catalans et des Gênois. *Pedro IV* poursuivait d'ailleurs aussi de son côté un effort semblable⁵³⁷; mais il cherchait en même temps à augmenter son rôle méditerranéen en tentant de devenir le médiateur : aussitôt après la bataille du Río Salado, il envoya un ambassadeur à Abou-l'Hassan pour lui proposer la paix⁵³⁸; Abou-l'Hassan accepta en principe ces propositions; pourtant, en fait, la guerre continua. Et *Pedro IV* se décida à remettre sa flotte à la disposition d'*Alfonso XI*, mais d'une manière intermittente seulement⁵³⁹.

En 1342, *Alfonso XI* résolut de chasser les Musulmans d'Algéciras; bien des fois déjà ce rêve avait été caressé par ses ancêtres, en 1277-79

530. Lafuente, *Historia de Granada*, I, p. 347.

531. Cf. supra, pp. 57-58.

532. Canellas, op. cit., p. 81; Capmany, *Memorias...*, I, 1, p. 162.

533. Benavides, I, pp. 342 sq.

534. Ballesteros, III, p. 140; Canellas, op. cit., p. 81; Lafuente, op. cit., I, p. 347.; *Crónica de D. Alfonso XI*, ed. cit. pp. 825 sq.

535. *Histoire d'Espagne*, Paris, 1931, p. 97; ce jugement avait déjà été formulé par Lafuente (op. cit., I, p. 348, n.º 1).

536. Capmany, *Memorias...*, III, p. 29.

537. Cf. ibid., IV, p. 100 sq.

538. Ambassade de Francés Portell (décembre 1340); cf. Canellas, op. cit., p. 61 (document n.º 11).

539. La flotte catalane revient en septembre 41 (Canellas, p. 32), repart à l'automne (sic), revient en hiver, reçoit en février 42 l'ordre de rester encore quatre mois dans le détroit (Canellas, document n.º 14, pp. 65-66).

par *Alfonso X*⁵⁴⁰, en 1295 par *Sancho IV*⁵⁴¹, en 1309 par *Fernando IV*⁵⁴². En août, après de minutieux préparatifs il mit le siège devant la ville. Le Khalife mérinide tenta de forcer le détroit avec une flotte de 80 galères et de divers bâtiments. Comme en 1340, la flotte aragonaise aux ordres de Moncada se retira peu avant le combat car *Pedro IV* prétexta qu'il en avait alors besoin contre le roi de Majorque⁵⁴³; mais les Castellans commandés par l'Amiral Micer Gil Bocanegra à qui *Alfonso XI* envoyait sans cesse des renforts sortant des chantiers de Séville, furent aidés par les Génois et les Portugais; ceux-ci arrivèrent avec 10 galères commandées par l'Amiral Carlo Pezano. Des batailles navales acharnées se livrèrent dans les eaux d'Algéciras. Les Chrétiens empêchèrent les galères musulmanes de la ville assiégée de forcer le blocus⁵⁴⁴. Bref, la flotte musulmane de renforts ne put passer.

Pendant l'automne 1342, l'hiver 42-43, toute l'année 43 et même le début de 44, les discussions ne cessèrent pas entre *Alfonso XI* et *Pedro IV*: elles furent surtout motivées par des raisons financières; le Roi d'Aragon tenait à ce que les frais de ravitaillement et la solde de ses équipages fussent réglés par les Castellans; il menaçait donc sans cesse de retirer ses galères et le faisait parfois puis les rendait: c'étaient là des manoeuvres destinées à décider *Alfonso XI* à payer le concours de la flotte catalane; on le discerne parfaitement grâce à un texte récemment publié par Don A. Canellas: Le Roi d'Aragon ordonnait officiellement à ses navires de quitter le détroit; et il leur donnait secrètement l'ordre d'y rester!⁵⁴⁵

Cette longue et acharnée discussion de la Castille et de l'Aragon ne nuisit heureusement pas trop aux opérations militaires: la flotte chrétienne fut toujours assez forte pour croiser victorieusement le long des côtes du royaume de Grenade; elle saisit souvent de petits batiments qui tentaient de passer, d'Afrique en Espagne, avec des vivres ou des hommes; et ce fut une fois seulement qu'Abou-l'Hassan put forcer le blocus et faire passer 60 galères du Maroc à Gibraltar⁵⁴⁶.

Dans toute cette longue guerre navale de 1342-44 autour d'Algéciras, les anciens sujets des Zeïyanides rivalisaient d'ardeur avec les propres Mérinides pour aider à la Guerre Sainte contre les Chrétiens. Plus d'une fois les gens d'Oran et de Honein tentèrent d'approvisionner le royaume de Grenade⁵⁴⁷.

Enfin, la victoire récompensa le zèle d'*Alfonso XI*: le 27 mars 1344 Algéciras capitula⁵⁴⁸; la perte de Gibraltar était largement compensée. Aussitôt après, une trêve fut conclue — théoriquement pour 15 ans — en-

540. Cf. supra, p. 53.

541. Cf. supra, p. 59.

542. Cf. supra, pp. 64 sq.

543. Cf. Zurita, op. cit., II, p. 155; Canellas, p. 63, document n.º 13.

544. Capmany, *Memorias...*, III, pp. 20 sq.

545. Canellas, op. cit., pp. 45 et 67; document n.º 16.

546. Capmany, *Memorias...*, III, p. 82.

547. Cf. *Documentos árabes...*, p. 190.

548. Canellas, op. cit., p. 34; Giménez Soler, *Don Juan Manuel*, op. cit., p. 642.

tre Grenade et Castille; Aragon et Maroc ne tardèrent pas à y adhérer⁵⁴⁹; une fois de plus tous proclamaient que le Roi de Grenade était le vassal du Roi de Castille.

Alfonso XI avait pris sa revanche sur Abou-l'Hassan. La perte de Gibraltar par les Castellans en 1334 avait été la préface de la chute de Tlemcen en 1337; la prise d'Algéciras en 1344 était le signe avant-coureur de l'effondrement d'Abou-l'Hassan, et, partant, de la résurrection de Tlemcen (1348).

L'APOGÉE AFRICAINE ET LA DÉBÂCLE D'ABOU-L'HASSAN (1345-1348). — Les Beni-Abdelwad qui frémissaient sous l'autorité mérinide durent sourire intérieurement en apprenant la bataille du Río Salado puis la prise d'Algéciras par les Castellans. Le grand Abou-l'Hassan pour étouffer son dépit et pour éviter toute agitation algérienne se retourna vers l'Afrique du Nord dans le désir de s'y retrancher solidement.

Et bientôt il crut même pouvoir rétablir l'unité nord-africaine qui avait disparu depuis la chute des Almohades. En 1346, le grand Khalife hafside Abou-Bekr mourut: il n'avait pu résister jadis aux Zeiyanides que grâce à Abou-l'Hassan. Le Mérinide estima que l'occasion ne devait pas être perdue: il décida d'intervenir en Ifrikiya⁵⁵⁰. Dans le secret de leur cœur et dans le mystère de leurs conciliabules, les Beni-Abdelwad pensèrent que cette lointaine expédition tunisienne les libérerait peut-être. Yal'ha-Ibn-Khaldoun est formel: c'est au moment où Abou-l'Hassan décida de conquérir Tunis que les Beni Abdelwad décidèrent de se révolter⁵⁵¹. Ils pensaient bien que les Castellans au moment voulu sauraient eux aussi rompre les trêves. C'est ainsi qu'au moment-même où il était à la veille de parvenir à faire l'unité nord-africaine Abou-l'Hassan fut menacé dans l'ombre par une coalition générale.

Dès 1346, il partit pour l'Ifrikiya avec une grande armée où se trouvait un contingent abdelwadite commandé par deux princes zeïyanides, les frères Abou-Thabit et Abou-Saïd. Peu avant son départ il eut l'occasion d'écrire à Pedro IV, des environs de Tlemcen: il y parlait encore très haut, ne se montrant guère pressé de parfaire la paix toujours à la veille d'être complètement ratifiée entre l'Aragon et son empire⁵⁵². Il ne se doutait pas qu'il partait pour une expédition qui lui apporterait à la fois l'apogée et la débâcle.

549. Printemps 1344: paix entre Grenade-Maroc et Castille (Cf. Giménez Soler, *ibid.*, pp. 642-43; *Archivos Municipales de Murcia*, 1-173). (Cf. aussi Canellas, *op. cit.*, p. 68, document n.º 17: la paix est de mars 1344.) Juin 1344: paix entre Grenade et Aragon (Canellas, *op. cit.*, p. 35). Octobre et décembre 1344, juin et juillet 1345: lentes étapes de la ratification de la paix entre Aragon et Maroc (*Documentos árabes...*, pp. 187, 110, 104 et 128). Cette paix était implicitement incluse dans les accords signés au printemps 44 par la Castille, mais elle fut lente à être ratifiée. A propos de la ratification de traité en date du 17 juin 1346 (*Documentos árabes...*, p. 194), il faut bien se rendre compte que le Khalife Ali-ibn-Abou-Saïd est Abou-l'Hassan (Abou-l'Hassan-Ali-ben-Abou-Saïd) et non pas le «Ali de Tremecen» dont parle Canellas (cf. *supra*, p. 15 et note 64).

550. Cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 13.

551. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, *trad. cit.*, pp. 192-194.

552. *Documentos árabes...*, p. 191.

En 1347, il battit les Hafsides, entra à Kairouan puis à Tunis (le 15 septembre)⁵⁵³. Il semblait être un nouveau fédérateur des terres maghrébines, tel jadis le grand Almohade Abdel-Moumin. Mais les Arabes de Ifrikiya ne se soumirent pas. L'insurrection générale couvait. Elle gronda dès le printemps 1348. C'est le moment que choisirent les princes zeïyanides qui combattaient dans l'armée mérinide pour faire défection. Yal'ha-Ibn-Khaldoun qui fut le chantre officiel de leurs gloires, n'a pas manqué de justifier cette désertion par une belle formule orientale : «Trahir son vainqueur est un devoir»⁵⁵⁴.

On était à la veille de la bataille décisive contre les tribus tunisiennes restées fidèles aux Hafsides; ce fut la bataille de Kairouan du 10 avril 1348 : Abou-l'Hassan y fut complètement battu; les Zeïyanides s'allièrent officiellement aux Hafsides. Et à l'autre bout du monde méditerranéen, *Alfonso XI* déclara rompues les trêves de 1344. Le Khalife en fut réduit à s'enfermer dans Tunis; et c'est sous les murs de cette ville que le prince Abou-Saïd, arrière-petit-fils du grand Yagmoracen, fut proclamé par les Beni-Abdelwad «Roi de Tlemcen». La nouvelle de la défaite d'Abou-l'Hassan avait vite parcouru tout le Maghreb. Le fils du vieux Khalife, Abou-Inane qui gouvernait Tlemcen au nom de son père, ne trouva rien de mieux à faire qu'à proclamer la déchéance paternelle et à se faire reconnaître Khalife mérinide. Puis il quitta Tlemcen pour aller conquérir le Maroc. Cependant Abou-Saïd avançait déjà à marches forcées vers sa capitale et il y fit son entrée solennelle en septembre 1348. En cette même année *Alfonso XI* se préparait à aller assiéger Gibraltar.

L'Aragon ne resta pas étranger à la coalition générale : en 1347, au temps des victoires tunisiennes d'Abou-l'Hassan, *Pedro IV* avait prudemment recommandé à des troupes de la région de Murcie d'éviter tous incidents avec les Musulmans⁵⁵⁵; mais en 1348-49, il aida *Alfonso XI* contre Gibraltar⁵⁵⁶ : il envoya comme renforts à la flotte castillane quatre galères aux ordres de Ramón de Vilanova et quatre autres aux ordres du Vicomte de Cabrera⁵⁵⁷. On entrevoit aussi ses efforts diplomatiques au travers d'un texte fort intéressant publié par Don A. Canellas⁵⁵⁸ : une supplique envoyée, de Grenade à *Pedro IV* par un prince hafside nommé Mohamed qui s'intitule «fils du roi Ahmed de Tunis» et qui déclare que son père fut dépossédé de la couronne par Abou-l'Hassan. A. Canellas nous dit que ce texte est postérieur à 1347, c'est à dire à la prise de Tunis par Abou-Bekr et il est sans doute de l'année 1348 : des jours où la puissance d'Abou-l'Hassan s'effondrait; les princes hafsides ambitionnaient tous la couronne; le Mohamed réfugié à Grenade était peut-être bien l'héritier légitime, fils du prince Abou-l'Abbas-Ahmed qui aurait normalement dû

553. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1945, p. 13.

554. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 104.

555. Giménez Soler : *Don Juan Manuel*, op. cit., p. 649 (*Archives de la Couronne d'Aragon*, R. 1061, f. 191).

556. Canellas, op. cit., p. 26.

557. Capmany, *Memorias...*, I, 1, 162.

558. Canellas, op. cit., p. 50, document n.º 8.

succéder à son père Abou-Bekr en 1346 mais qui avait été aussitôt évincé et tué par son frère Abou-Hafs II ⁵⁵⁹. Cela prouve qu'il y avait alors un jeu diplomatique grenadin et aragonais contre Abou-l'Hassan et que *Pedro IV* fidèle à la tradition de *Pedro III* et de *Jaime II* semblait aux Ifrikiyens toujours apte à soutenir quelque nouveau prétendant ⁵⁶⁰.

LA PREMIÈRE RESTAURATION ZEIIYANIDE (1348-1352). — Pendant que les Hafsides se montraient ainsi désunis tout autant que les Mérinides, les princes Zeiiyanides donnèrent au contraire au monde un rare exemple d'union familiale. Le roi Abou-Saïd associa son frère Abou-Thabit au pouvoir : ils régnèrent conjointement, Abou-Saïd se réservant les affaires civiles, Abou-Thabit étant le chef militaire. Il y avait beaucoup à faire car il fallait reconquérir et réorganiser le royaume. La région côtière était devenue indépendante en fait : en juillet 1349, Abou-Thabit la fit rentrer sous l'autorité abdelwadite en prenant Oran. La frontière entre le royaume de Tlemcen et le Maroc d'Abou-Inane se rétablit comme par le passé. Mais l'Algérie centrale échappait encore aux Zeiiyanides qui n'avaient fait que la traverser en allant reconquérir leur capitale. Or, en 1350, le vieil et tenace Abou-l'Hassan, chassé de Tunis par les Hafsides, s'enfuit par mer, débarqua à Alger et rassembla des éléments fidèles qui se trouvaient dispersés dans les environs, vestiges des forces qu'il avait installées depuis 1337 dans cette région ; il s'installa ainsi souverainement dans l'actuel département d'Alger, en guerre contre tout l'Islam nord-africain puisque les Hafsides le poursuivaient, que son fils révolté lui avait enlevé le Maroc et que les Zeiiyanides prétendaient reconquérir l'Algérie centrale ! Il chercha alors à se concilier les Chrétiens d'Espagne. Rien n'est plus significatif à cet égard qu'une longue lettre qu'il envoya de Miliana à *Pedro IV* en date du 14 septembre 1350 ⁵⁶¹ :

Il y rappelle au Roi d'Aragon qu'il est en paix avec lui ⁵⁶² ; or des Catalans viennent de capturer une galère musulmane occupée par des serviteurs du Khalife, et de conduire à Majorque tout ce qui s'y trouvait. Le Mérinide espère qu'on lui restituera ces biens. Il explique que le roi *Alfonso XI* vient précisément de faire mettre sous bonne garde à Algéciras le chargement d'une autre galère qui avait été saisie par les Castillans alors qu'elle allait de Tunis à Gibraltar.

Le vieux souverain se considérait en effet toujours comme le maître de Gibraltar et l'allié du roi de Grenade ; aussi expliquait-il, toujours dans la même lettre que dès son arrivée en Alger il avait envoyé des émissaires à *Alfonso XI* pour exposer au Roi de Castille qu'il voulait toujours être en paix avec lui : la guerre de Gibraltar n'avait pu éclater que par mégarde au temps où Abou-l'Hassan était assiégé dans Tunis et coupé du reste du monde, mais maintenant qu'il avait recupéré la liberté de ses mouvements

559. Cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, pp. 11 et 13.

560. Cf. *ibid.*, pp. 18 et 69.

561. *Documentos árabes...*, p. 197.

562. Depuis 1345 ou 1346 ? (Cf. *supra*, pp. 130-131).

et qu'il reconquérât son Empire, il voulait le maintien de la paix en Espagne. En recevant ces nouvelles, *Alfonso XI*, aux dires d'Abou-l'Hassan, aurait décidé de lever le siège de Gibraltar, mais il était mort justement à la veille de le faire (mars 1350) ⁵⁶³.

Dans cette lettre de Miliana où Abou-l'Hassan paraît désireux d'être en bons termes avec Grenade, Aragon et Castille, tout le ressentiment du Khalife mérinide légitime était concentré contre les Abdelwadites; il stigmatisait leur trahison et se promettait de les châtier impitoyablement: leur désertion à la veille de la bataille décisive de Kairouan était à l'origine de l'effondrement de l'Empire!

Malheureusement pour Abou-l'Hassan, les événements évoluèrent d'une bien autre manière. Son état algérois était un fantôme d'état. L'armée zeïyanide d'Abou-Thabit prit l'offensive en 1351 et s'empara successivement de Cherchell, Miliana, Médéa, Alger et Ténès. Acculé à la mer sur la côte algérienne comme il l'avait été quelques mois auparavant sur le littoral tunisien, le Khalife s'embarqua vers le Maroc, fit naufrage, perdit les biens qui lui restaient et arriva, déguisé et ruiné, dans le sud-marocain après maintes péripéties. Il chercha à s'emparer de Marrakech mais en fut aussitôt chassé, tenta de se réfugier dans l'Atlas et y mourut: avant de rendre le dernier soupir, «par une suprême générosité, il pardonna à son fils révolté et, pour ne pas compromettre la paix du royaume, il le proclama son successeur légitime» ⁵⁶⁴. C'était en juin 1351: le conquérant de Gibraltar, de Tlemcen et de Tunis eut la plus pitoyable et la plus émouvante des fins.

Ses ennemis Zeïyanides n'en furent pas pour autant sauvés: Abou-Inane devenu chef unique et incontesté des Mérinides, prit l'offensive contre Tlemcen dès le printemps 1352, avec un important contingent chrétien dans son armée ⁵⁶⁵ tout comme au temps d'Abou-Youkob et des Segûi; près d'Oudjda, comme jadis Yagmoracen, les Rois de Tlemcen furent vaincus; Abou-Saïd qui avait voulu combattre aux côtés de son frère fut tué; Abou-Inane s'empara de Tlemcen; Abou-Thabit se replia vers Alger; avant-même d'y arriver, il fut rejoint par les Mérinides, complètement défait, obligé de s'enfuir sous un déguisement, seulement accompagné de son neveu Abou-Hammou et de son vizir; et il alla ainsi se réfugier misérablement à Bougie chez les Hafsides: les mânes d'Abou-l'Hassan étaient vengées...

LA LUTTE POUR TLEMCEEN (1352-1360). — En Espagne, la mort d'*Alfonso XI* marqua la fin d'une époque de la *reconquista*. La grande flotte créée par le conquérant d'Algéciras n'allait pas être utilisée contre l'Islam

563. De fait, il y eut des rapports chevaleresques entre *Alfonso XI* et ses adversaires musulmans dans les derniers jours du règne: le roi respectait l'héroïsme des défenseurs de la ville qu'il assiégeait: et quand il mourut — de la peste —, Yusuf 1er de Grenade ordonna à sa cour de prendre le deuil et interdit à ses troupes d'attaquer les Castillans. Le siège de Gibraltar fut levé et les Grenadins laissèrent les chrétiens battre en retraite avec le corps de leur Roi, sans les harceler (Lafuente, op. cit., I, p. 349).

564. Henry Bordeaux, op. cit., p. 81.

565. Mercier, op. cit., II, p. 328.

par son successeur *Pedro I*. Les querelles intestines entre le nouveau roi et son demi-frère le bâtard Enrique de Trastamara, la lutte qui s'ensuivit entre Aragon et Castille changèrent les données du problème. Le monde de la Croix n'était plus uni! Depuis longtemps déjà il y avait des intrigues qui nuisaient aux bons rapports entre Castille et Aragon⁵⁶⁶. Elles apparurent en plein jour, après 1350.

Cependant, Abou-Inane entendait reprendre la politique d'unité nord-africaine qu'avait suivie son père. Les Hafside étaient faibles et divisés⁵⁶⁷ : le Mérinide arriva donc à Bougie sur les traces du roi de Tlemcen en fuite; il y entra victorieusement, se fit livrer et exécuta Abou-Thabit puis envoya au Maroc, en une demi-captivité dorée le prince hafside qui était alors le gouverneur de Bougie, Abou-Abdallah⁵⁶⁸. La guerre contre l'Ifrikiya devait durer longtemps encore : les progrès d'Abou-Inane furent plus lents que ceux de son père, mais ils ne furent guère plus durables. En 1357, le Mérinide réussit pourtant à pousser de Bougie jusqu'à Bône et à s'emparer de Constantine dont le prince-gouverneur, Abou-l'Abbas⁵⁶⁹, partit rejoindre au Maroc en demi-captivité son cousin germain Abou-Abdallah de Bougie.

Pendant que cette politique mérinide se développait en Afrique, *Pedro IV* d'Aragon organisait une coalition générale contre *Pedro I* de Castille : le 20 juillet 1357, fut ratifié à Saragosse un traité entre le Roi d'Aragon et le Khalife mérinide roi du Maroc et de Tlemcen⁵⁷⁰; c'était non seulement un traité de commerce mais aussi un accord politique; il y était dit que si la guerre éclatait entre la Castille et l'une des parties contractantes, l'autre partie contractante n'aiderait pas l'ennemi. Par ailleurs, le Roi de Grenade Mohamed V était déclaré inclus dans ce traité. *Pedro I* de Castille se trouvait donc isolé en Espagne. Déjà en 1354, les querelles intestines des Chrétiens avaient induit les Musulmans à attaquer Algéciras⁵⁷¹; cette tentative avait échoué. La politique de Enrique de Trastamara et celle de *Pedro IV* d'Aragon n'allait-elle pas maintenant permettre à l'Islam de reprendre Algéciras, Tarifa et d'autres places encore?

On pouvait le craindre. En 1358, quand la guerre éclata ouvertement entre Aragon et Castille, *Pedro I* fit tous ses efforts pour détourner les Marocains contre les Catalans⁵⁷²; ce fut en vain; au même moment, *Pe-*

566. Cf. une lettre de septembre 1345 envoyée par Don Juan Manuel à *Pedro IV* au sujet des manigances d'*Alfonso XI* contre l'Aragon (Giménez Soler, *Don Juan Manuel*, op. cit., p. 645).

567. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, pp. 11 et 18.

568. Ce prince Abou-Abdallah était devenu gouverneur de Bougie en 1346. Il avait, déjà été envoyé comme prisonnier au Maroc par Abou-Elhassan en 1347, puis libéré par Abou-Inane en 1348. Contrairement à ce que nous avons dit (*B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 14) il était un neveu et non un fils d'Abou-Ishaq II. Il resta au Maroc de 1352 à 1360 (cf. infra, pp. 140 et 150).

569. Cet autre neveu d'Abou-Ishaq II était devenu prince-gouverneur de Constantine en 1354. Il resta en captivité au Maroc lui aussi jusqu'en 1360. Il devint par la suite Khalife hafside (de 1370 à 1393); ce fut un très grand souverain (cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, p. 14; cf. infra, pp. 113-114).

570. Cf. supra, p. 16; Capmany, *Antiguos tratados...*, pp. 18 sq.; *Memorias...*, III, p. 202; IV, p. 121; Mas-Latrie, op. cit., p. 392; Miralles de Imperial, op. cit., pp. 40 et 82 sq.

571. Cf. Canellas, op. cit., p. 46.

572. Capmany, *Memorias...*, III, p. 203, et IV, pp. 128-124.

dro IV envoyait à Abou-Inane un envoyé nommé Mateu Mercer chargé de requérir le Mérinide de ne prêter aucune aide à la Castille ⁵⁷³.

Paradoxalement, comme jadis au temps d'Abou-Youkoub, ce furent les Tlemcenien — et leurs alliés — qui se chargèrent d'aider indirectement les Castillans : Hafsides et Zeiyanides surent en effet faire mordre la poussière aux Marocains. En 1357-58, Abou-Inane fut battu par le Khalife hafside Abou-Ishaq II quand il tenta de pousser de Bône et de Constantine vers Tunis. Le prince zeïyanide Abou-Hammou, neveu des rois Abou-Saïd et Abou-Thabit, réfugié à Tunis depuis 1352, participa à ces victoires hafsides.

Et voilà qu'en décembre 1358, Abou-Inane mourut, étranglé par son ambitieux vizir ! Ce fut alors une débâcle mérinide comparable à celle de 1348. Le Khalife laissait 325 enfants, de quoi engendrer des luttes sans fin entre ses héritiers ! Le vizir choisit comme successeur dans cette progéniture un enfant de cinq ans : Es-Saïd I^{er}. A marches forcées, Abou-Hammou courut au milieu du désordre général vers Tlemcen et il y fut proclamé Roi le 31 janvier 1359. C'était la deuxième restauration zeïyanide.

En arrivant dans son palais, les armes à la main, le nouveau souverain y trouva un cadeau que le Khalife Abou-Inane y avait fait préparer pour Pedro IV. Yal'ha-ibn-Khaldoun nous dit que ce superbe présent destiné au « Roi de Catalogne » consistait en « des chevaux magnifiques, des selles aux étriers d'argent, des brides brodées, des courroies de choix » ⁵⁷⁴. De son côté, Abder-Rhaman-ibn-Khaldoun a parlé de ce présent : « Dans l'envoi somptueux préparé pour Don Pedro d'Aragon on remarquait surtout un beau cheval de couleur gris-foncé dont la selle et la bride étaient richement brodées en or » ⁵⁷⁵. Abou-Hammou décida de tout garder pour lui-même et pour sa suite. Le détail est symbolique : à la veille de mourir, Abou-Inane était encore fidèle à l'alliance aragonaise qu'il avait conclue en 1357 ; la crise mérinide, la victoire zeïyanide étaient donc *ipso facto* des événements favorables à la cause castillane, comme l'avait jadis été la longue résistance tlemcenienne contre Abou-Youkoub.

Le roi Mohamed V de Grenade et son Vizir le renégat Redouane restaient, eux, fidèles à l'alliance mérinide : contre les Castillans, dans l'esprit du traité de Saragosse de 1357 ⁵⁷⁶, ils avaient envoyé peu auparavant le poète Ibn-Aljatib ⁵⁷⁷ auprès du Khalife Abou-Inane pour en solliciter l'aide militaire. Mais la Castille fut alors servie par les événements granadins comme elle venait de l'être par les événements africains : la reine-mère de Grenade trama un complot contre son beau-fils le roi Mohamed V ⁵⁷⁸ ; en une nuit tragique le Vizir Redouane fut assassiné ⁵⁷⁹ ; son

⁵⁷³. Ibid., IV, p. 123.

⁵⁷⁴. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., II, 2, p. 48.

⁵⁷⁵. Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, trad. cit., IV, p. 323.

⁵⁷⁶. Cf. supra, p. 100.

⁵⁷⁷. Cf. Pons y Boigues, op. cit., pp. 334 sq. Sur la vie et la mort de ce poète, cf. ibid. et Sánchez Albornoz, op. cit., II, pp. 487 sq.

⁵⁷⁸. Lafuente, op. cit., I, pp. 350 sq.

⁵⁷⁹. Cf. supra, p. 97.

ami et collaborateur le poète Ibn-Aljatib fut jeté en prison; Mohamed V dut s'enfuir; son demi-frère Ismael fut proclamé Roi: Ismael II. Sauf erreur de notre part, c'est à la suite de ce changement de règne que Grenade rompit son alliance avec l'Aragon et céda à la Castille 10 navires pour la guerre contre *Pedro IV* ⁵⁸⁰.

Les Mérinides malgré tous ces événements contraires, tinrent bon. Abou-Inane, quelques années plus tôt avait su rétablir une situation difficile au lendemain de la mort d'Abou-l'Hassan. Cette fois ses anciens généraux firent de même. Et tout comme en 1351-1352, le premier objectif de la contre-offensive marocaine fut Tlemcen: dès avril 1359, les généraux mérinides vainquirent Abou-Hammou II et lui reprirent sa capitale. La deuxième restauration zeïyanide n'avait duré que trois mois! Comme en 1352 et au temps d'Abou-Youkoub, un contingent chrétien participa à la victoire; son chef est désigné dans les chroniques arabes sous le nom de El-Comendador ⁵⁸¹.

Victoire rapide mais éphémère, que ce retour offensif des Mérinides dans Tlemcen, bien plus éphémère encore que la deuxième restauration zeïyanide! Vainqueurs, les Marocains se disputèrent l'autorité: leur Khalife théorique n'avait pas six ans. Abou-Hammou II guettait ses ennemis. Au bout de vingt-huit jours, il reprit sa capitale: ce fut la troisième restauration zeïyanide; en battant en retraite les chefs marocains comprirent qu'il leur fallait un vrai chef. El-Comendador fut l'un de ceux qui insista le plus sur la nécessité qu'il y avait à déposer le Khalife-enfant. Aussitôt fait, aussitôt dit: Es-Saïd eut comme successeur Mançour ben Solâïman ⁵⁸² dont le règne devait être plus éphémère encore (mai-juillet 1359).

Comme au temps de la lutte des frères Abou-Saïd et Abou-Thabit contre Abou-l'Hassan, les Mérinides chassés de la région tlemcenienne restaient solidement accrochés dans l'Algérie centrale dont les tribus étaient toujours prêtes à fronder les Beni-Adbelwad. Abou-Hammou II voulut reconquérir cette région. Une offensive contre Alger fut décidée. A cette occasion, sortit de sa pieuse retraite le propre père d'Abou-Hammou. Les rois Abou-Saïd et Abou-Thabit avaient en effet un frère aîné qui n'avait jamais voulu ceindre la couronne ni s'occuper de politique, un saint homme, un marabout vénéré; il se nommait Abou-Yakoub; quand ses frères étaient devenus rois, il avait vécu dans leur ombre et ils avaient désigné comme successeur son fils aîné Abou-Hammou. Après les défaites zeïyanides de 1352, alors, qu'Abou-Hammou s'était enfui chez les Hafside et avait lutté dans leur camp contre Abou-Inane, le pieux marabout Abou-Youkoub était allé vivre placidement à Fès avec son petit-fils le futur roi Abou-Tasfin II ⁵⁸³. Ce fut donc seulement pour consolider le trône de son fils que le vieil Abou-Yakoub — il avait 69 ans — abandonna ses prières et ses

⁵⁸⁰. Cancellas (op. cit., p. 87) dit pourtant, selon Zurita, que c'est Mohamed V qui céda ces galères à la Castille.

⁵⁸¹. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., II, 2, p. 63; Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, trad. cit. III, p. 849.

⁵⁸². Ibid.

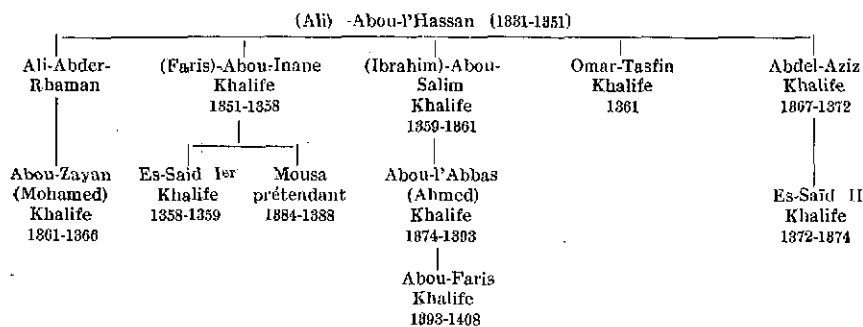
⁵⁸³ Né en 1351, fils aîné d'Abou-Hammou II, roi en 1389.

méditations, lors des convulsions de l'année 1359. Il prit le commandement de l'armée tlemcenienne contre les Mérinides de l'Algérie centrale, poussa jusqu'à Alger mais ne put s'en emparer.

Cependant au Maroc et à Grenade, sous l'œil attentif des Castillans et des Aragonais toujours en guerre les uns contre les autres, les événements intérieurs se compliquaient. Un Mérinide énergique fils d'Abou-l'Hasan^{583 bis} s'imposait comme Khalife à la place de Mançour-ben-Solaiman. Il eut aussitôt un double objectif : reconquérir Tlemcen, remettre sur le trône grenadin Mohamed V qui venait d'arriver au Maroc en réfugié. En même temps, avec habileté, pour essayer de se concilier l'Algérie orientale et d'y garder quelque influence, il libéra les princes hafside Abou-Abdallah et Abou-l'Abbas⁵⁸⁴ et les renvoya comme «gouverneurs» à Bougie et à Constantine. Abou-l'Abbas rentra effectivement à Constantine en 1360 et il y commença le grand jeu politique qui devait lui donner dix ans plus tard le Khalifat hafside. A Bougie au contraire, Abou-Abdallah arriva trop tard : les troupes du Khalife de Tunis Abou-Ishaq II s'étaient déjà installées dans la ville depuis un an. Abou-Abdallah fut rejeté vers l'ouest⁵⁸⁵. En Espagne, Abou-Salim eut plus de chance : grâce aux troupes marocaines Mohamed V put débarquer victorieusement dans son royaume ; il sollicita immédiatement l'alliance castillane.

Cette démarche fut le point de départ d'un renversement général des alliances. *Pedro I*, heureux sans doute de voir la guerre civile se rallumer à Grenade, accéda à la demande de Mohamed. Mais du coup, *Pedro IV* d'Aragon se rapprocha d'Ismael II et s'éloigna des Mérinides. *Pedro I* au contraire se transforma en ami de ceux-ci. C'est dans ces conditions qu'Abou-Salim lança au printemps 1360 son offensive contre Tlemcen : Abou-Hammou II fort inquiet par cette réapparition d'une grande politique mérinide ne pouvait avoir que deux alliés, d'une part le Khalife Abou-Ishaq II — avec qui il avait jadis battu Abou-Inane en Tunisie en 1357-58 et qui combattait maintenant dans la région de Bougie contre Abou-Abdallah, le protégé d'Abou-Salim — et d'autre part le Roi d'Ara-

583 bis. Voici un tableau généalogique simplifié de la descendance d'Abou'l'Hassan :



584. Cf. supra, p. 101 ; et *Documentos árabes...*, p. 227.

585. Cf. Mercier, op. cit., II, p. 327.

gon. Dès février 1360, Abou-Hammou II avait écrit à *Pedro IV* pour lui demander que les Catalans cessassent de commettre des actes de piraterie contre ses sujets et il lui avait envoyé une ambassade dirigée par le «*gran alcaide*» Juan Barmaylin dans le but de conclure un traité ⁵⁸⁶. Tout était donc changé en cette année 1360 : à cause de la question de Grenade, les Mérinides étaient maintenant alliés des Castellans et les Aragonais l'étaient des Zeiyanides et des Hafsides ^{586 bis}.

En juin 1360, Abou-Salim réussit à entrer victorieusement à Tlemcen ; pour la deuxième fois de son règne, Abou-Hammou II dut s'enfuir. Le Mérinide et le Zeiyanide prouvèrent alors l'un et l'autre leur habileté : Abou-Salim entend faire naître chez les zeiyanides des querelles familiales comparables à celles qu'il a avivées chez les Hafsides et qui ont tant affaibli les Mérinides. De même qu'il a envoyé comme «*vassaux*» en Algérie orientale Abou-Abdallah et Abou-l'Abbas, il installe à Tlemcen un prince zeiyanide de la branche aînée, petit-fils d'Abou-Tasfin I^{er}, le vaincu de 1337, et il le fait proclamer sous le nom d'Abou-Zayan II. C'est donc par le jeu des princes hafsides et zeiyanides «*dissidents*», qu'Abou-Salim tente de restaurer l'empire d'Abou-l'Hassan. De Tlemcen, il écrit précisément, en date du 24 juin 1360 ⁵⁸⁷, à *Pedro IV* pour lui annoncer qu'il a repris cette capitale et pour lui exposer toute sa politique fondée sur les «*rois-vassaux*» ; ce document fort instructif met en lumière toute l'habileté d'Abou-Salim car le Khalife y explique qu'il a laissé «*hors de la juridiction*» d'Abou-Zayan II les territoires algériens s'étendant sur le littoral à l'est de Mostaganem. Il entendait en effet que les Mérinides fussent maîtres directs de cette Algérie centrale qui leur était assez favorable et qui leur permettait de prendre éventuellement à revers la région de Tlemcen tout en restant en liaison directe avec l'Algérie orientale.

Abou-Hammou II cependant se montrait lui aussi à la hauteur des circonstances ; chassé de Tlemcen, il loua à un prix élevé et sans discuter quatre galères catalanes bien armées et bien équipées, payables 1.100 doubloons par mois. *Pedro IV* les envoya sous le commandement de Mateo Mercer ⁵⁸⁸ et elles arrivèrent comme convenu dans la ville hafside de Bône d'où elles devaient sans doute attaquer les positions que les Mérinides avaient sur les côtes de l'Algérie centrale. Mais elles furent poursuivies par des galères castillanes qui vinrent ainsi aider les Mérinides : les Catalans furent complètement défaits et leurs bateaux perdus ! ⁵⁸⁹ La Castille avait oublié une fois encore que les Zeiyanides l'avaient souvent aidée et qu'ils pouvaient toujours lui être utiles.

Plus habile à cet égard que *Pedro I*, Abou-Salim essayait de disloquer l'alliance de *Pedro IV* et d'Abou-Hammou : dans sa lettre du 24 juin 1360 au Roi d'Aragon il s'étonna que des actes d'hostilité vinssent d'être commis à diverses reprises par les Catalans contre des galères mérinides ;

586. Cf. *Documentos árabes...*, pp. 228 sq. ; et *supra*, p. 46.

586 bis. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, pp. 35 et 85-86.

587. *Documentos árabes...*, p. 224.

588. Cf. *supra*, p. 102.

589. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, p. 86.

et dès le 27 juin il envoya en Aragon une ambassade chargée de rétablir au plus tôt de bonnes relations entre les deux pays⁵⁹⁰. Il désirait donc revenir à l'alliance aragonaise comme l'avait fait Abou-Inane.

Toute cette adresse ne servit pas à Abou-Salim. Après avoir été chassé de Tlemcen en juin 1360 et au moment où il faisait attaquer les Mérinides de l'Algérie centrale par Abou-Ishaq II et par les Catalans, Abou-Hammou II au lieu de se replier vers l'est s'était hardiment avancé vers l'ouest pour couper les communications entre Fès et Tlemcen. Abou-Salim fut tellement menacé par cette contre-offensive qu'il quitta en hâte Tlemcen pour le Maroc. Abou-Hammou revint alors vers sa capitale : dès juillet 1360 il en chassa Abou-Zayan II et y rentra victorieusement. C'était la quatrième restauration des Zeiyanides. Celle-ci fut longue et effective.

Abou-Salim courait au contraire vers la mort : revenu à Fès il ne tarda pas à y être assassiné et on le remplaça par un de ses frères, un demi-fou, le Khalife Omar-Tasfin (septembre 1361).

Les Mérinides, comme pour mieux rompre avec les Castillans, abandonnaient l'allié grenadin de *Pedro I*, Mohamed V. Le camp adverse s'endurcit : le faible et inconsistant Ismael avait été renversé et tué par ceux-mêmes qui l'avaient poussé sur le trône et notamment par son entreprenant cousin Mohamed-Abou-Saïd devenu roi : le roi El-Bermejo (1360)⁵⁹¹. La guerre civile se prolongea jusqu'en 1362 : Pedro de Castille ne cessa d'aider Mohamed V, et Pedro d'Aragon soutint toujours El-Bermejo⁵⁹². Celui-ci finit pourtant par être vaincu ; quand il se vit perdu, il se livra à Pedro de Castille et implora son intercession : on sait comment le cruel monarque castillan le fit assassiner.

Mohamed V, lui, rentra à Grenade, y amnistia tous ses ennemis, pacifia son royaume et signa une alliance perpétuelle avec la Castille. L'affaire de Grenade se termina donc au mieux pour les Castillans, tandis que les Aragonais, eux, restaient sollicités à la fois par les Zeiyanides rentrés à Tlemcen et par les Mérinides retranchés dans leur Maroc⁵⁹³.

Les Chrétiens comme les Musulmans s'absorbaient dans leurs propres luttes intestines. On ne pouvait plus parler de lutte de la Croix contre le Croissant. Du. A. Canellas l'a remarqué : on a l'impression que dans la deuxième moitié du xiv^{ème} siècle, les Chrétiens renoncèrent à leur grande politique offensive — contre Grenade et le Maroc — et se résignèrent au *statu-quo*⁵⁹⁴. Ils étaient trop divisés pour pouvoir agir autrement.

590. *Documentos árabes...*, pp. 281-282.

591. Lafucnte, op. cit., I, pp. 354-56; Altamira, I, p. 603.

592. Cf. Canellas, op. cit., p. 87; et *Documentos árabes...*, pp. 142 et 143; ces textes de 1360 et 1361 qu'Alarcón Santón et García de Linarés (et à leur suite Canellas) attribuent à Mohamed V sont en réalité d'El-Bermejo; ils démontrent la constance de l'alliance de l'Aragon et d'El-Bermejo. L'erreur vient de ce qu'El-Bermejo lui aussi régnait sous le nom de Mohamed (Mohamed VI); mais ces textes émanent de « Mohamed fils d'Ismael fils de Mohamed », tandis que Mohamed V lui est « Mohamed fils d'Abou-l-Hayay fils d'Abou-l-Walid ». D'ailleurs, Alarcón Santón et García de Linarés intitulent bien « Mohamed VI » le « Mohamed fils d'Ismael fils de Mohamed » dont ils citent une autre lettre, p. 407 de *Documentos árabes...*; c'est El Bermejo.

593. Les Mérinides ne signèrent la paix avec l'Aragon qu'en 1367 (*Documentos árabes*, p. 146) mais des négociations commencèrent dès décembre 1361 entre les deux pays (Capmany, *Memorias...* IV, p. 186).

594. Canellas, op. cit., p. 38.

CHAPITRE VI

ABOU-HAMMOU II (1359-1389) ET L'ESPAGNE CONCLUSIONS GÉNÉRALES SUR L'INFLUENCE ANDALOUSE À TLEMCEEN

Après 1359-1360, Abou-Hammou II qui, en dix-huit mois, avait reconquis par trois fois sa couronne, put enfin régner avec un calme relatif. Grâce à lui, pendant une trentaine d'années, la Tlemcen zeïyanide recommença à sourire à la vie, en se remettant des ruines qui avaient été causées par les luttes nées des quatre invasions mérinides (1337, 1352, 1359, 1360) et par l'anarchie nord-africaine que nous venons de décrire.

ABOU-HAMMOU II : UN ANDALOU ; SA COUR ; LES FRÈRES IBN-KHALDOUN.
— Abou-Hammou II fut le dernier grand Zeïyanide, le dernier roi indépendant de Tlemcen. Mais le destin, comme pour parer de fleurs et de gloire la fin de cette époque de l'histoire algérienne, combla ce souverain de dons et de talents. Il fut un monarque soldat mais en même temps un fin lettré, philosophe, artiste, poète à ses heures, auteur de vers délicats groupés sous le titre : « Le Chapelet de Perles »⁵⁹⁵.

Il était né en 1323, en Andalousie, au temps où le Catalan Hilal était le bras droit du Roi de Tlemcen Abou-Tasfin I^{er}. Son père, le pieux et savant marabout Abou-Youkoub s'intéressait si peu à la politique qu'il avait préféré s'installer à Grenade que dans le royaume familial. Le futur Abou-Hammou II reçut ainsi toute une éducation andalouse, et cela permet de comprendre que, plus tard, sous son autorité, le royaume zeïyanide devint une sorte de réplique du royaume de Grenade. Il ne rentra définitivement en Afrique qu'après l'avènement de ses oncles Abou-Saïd et Abou-Thabit en 1352 : il avait alors 29 ans ; sa personnalité était formée : c'était un Andalou. En 1360, quand son règne pacifique commença effectivement, il avait déjà 37 ans. Il s'entoura aussitôt de lettrés, de savants et de philosophes, il embellit sa capitale et il voulut gouverner avec une rigoureuse justice. Sa vie était douce et sensuelle quand la guerre ne lui était pas imposée. Il eut 80 enfants — filles et garçons — et parmi eux seize fils vécurent.

Son historiographe Yal'ha-ibn-Khaldoun nous a décrit les fêtes qui étaient données dans le palais royal lors des cérémonies et des réceptions.

595. Traduit en espagnol par M. Gaspar : « *Al collar des perlas* », Zaragoza, 1899.

officielles, par exemple celle-ci, la plus solennelle, pour l'anniversaire de la naissance du Prophète :

Les grands et le peuple rassemblés dans une vaste salle qu'ornait une horloge fameuse dans tout le monde d'alors, « prenaient place sur des coussins et des tapis au milieu desquels des lampes brûlaient sur de hauts candélabres. Le prince lui-même était assis sur son trône, entouré des plus notables de sa tribu et des principaux officiers de sa cour. Des pages, vêtus de soie multicolore, promenaient des brûle-parfums et aspergeaient la foule d'eau de rose. Et l'on écoutait les poèmes édifiants composés pour la circonstance par le sultan lui-même et par les meilleurs poètes de l'époque : un héraut se tenant devant le prince les modulait. A la fin de la nuit, on apportait les tables basses chargées de mets, puis les fruits et les gâteaux. Enfin le sultan faisait, avec toute l'assistance, la prière de l'aurore, et il se retirait »⁵⁹⁶.

Les fastes de Grenade revivaient dans l'esprit d'Abou-Hammou II. Des Andalous furent les principaux collaborateurs du souverain. La tradition de la cour tlemcenienne le voulait, d'ailleurs ; déjà au temps d'Abou-Hammou I^{er}, les quatre vizirs successifs du royaume avaient été Mohamed ben Maimoun, ses fils Mohamed-El-Achqar et Ibrahim, puis un oncle de ces deux derniers Ali ben Abdallah⁵⁹⁷. Tous quatre appartenaient à une illustre et pieuse famille de Cordoue. Plus tard sous Abou-Tasfin I^{er}, le Catalan Hilal avait été lui aussi un agent de l'influence civilisatrice de l'Andalousie : il était né à Grenade et y avait reçu sa toute première formation. Abou-Hammou II ne faisait donc que continuer une tradition ; mais il le fit avec éclat. On doit citer en particulier parmi les poètes de sa cour le grand Mohamed-ben-Yousof-el-Qaisi-el-Andalousi⁵⁹⁸. Aussi, tout au long du règne quand Grenade se trouva menacée par des Chrétiens ou aux prises avec des difficultés alimentaires, le Roi fut toujours enclin à aider le plus possible ses frères d'Espagne. En 1352 par exemple, lors des dernières convulsions d'El Bermejo, des ambassadeurs vinrent solliciter à Tlemcen l'aide zeïyanide : ils se gardèrent bien de dire que des chrétiens d'Espagne aidaient leur prince mais il y avait parmi eux un poète qui déclama devant le monarque :

« Le peuple d'Andalousie souffre... Les chemins de sa terre sont dangereux à cause de l'agitation qui y règne... Les ennemis déjà tournent leurs regards vers ce beau pays andalou : ils le convoitent. »

Il n'en fallut pas plus pour qu'Abou-Hammou II ordonnât l'envoi immédiat de 50.000 "qadah" de grains et la remise aux ambassadeurs d'une somme de 8.000 dinars d'or pour en payer les frais de transport⁵⁹⁹.

En 1366, alors que la guerre faisait toujours rage entre, d'une part Pedro I de Castille et son allié Mohamed V de Grenade, et d'autre part Pedro IV d'Aragon et Enrique de Trastamara, soutenus par le Roi de

596. Gsell, G. Marçais et Yver, op. cit., p. 157.

597. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., I, p. 172; Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, trad. cit., III, pp. 399-400.

598. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, trad. cit., II, 2, pp. 280, 279, 276, 283.

599. Ibid., II, 2, p. 138 et p. 144.

France et le Pape Urbain V (d'Avignon) qui envoyèrent alors en Castille les fameuses «Grandes Compagnies» de Du Guesclin⁶⁰⁰, le Roi de Grenade sollicita instamment l'aide d'Abou-Hammou II. A vrai dire, la guerre civile castillane le favorisait plutôt, mais il sut charger de l'ambassade un poète qui avait du talent. Le Zeiyanide écouta avec émotion ces plaintes grenadines :

«Les Croyants sont isolés entre les ennemis et la mer écumante... Les adorateurs de la Croix se sont rués contre les partisans de la Doctrine de l'Unité de Dieu... L'ennemi a fermé le détroit et arrêté les voyageurs... Or ce détroit était pour les Musulmans un refuge et une garantie... S'il n'est pas libre de chrétiens, le chemin de l'Afrique vers l'Espagne ne saurait être utilisé, et les caravanes ne pourraient commercer!»⁶⁰¹.

Avec emphase, l'Andalou supplia le Tlemcenien :

«Fortifie la religion de la Vérité jusqu'à ce qu'on ne trouve plus en Espagne aucun lieu où subsiste le Culte de la Trinité»⁶⁰².

Mohamed V posait bien le problème : à la faveur des guerres entre les demi-frères *Pedro I* et *Enrique* de Trastamara, les Musulmans ne pouvaient-ils pas rejeter de plus en plus vers le nord les Chrétiens? Le Roi de Grenade était fort, alors : en cette année 1366 il mettait 30.000 hommes à la disposition de *Pedro I* de Castille⁶⁰³. Il appelait en somme les Musulmans nord-africains à s'associer à ses efforts. Il l'écrivit lui même clairement à Abou-Hammou II, en expliquant qu'il avait déjà obtenu une promesse d'intervention des Mérinides. Mais ceux-ci étaient paralysés par leurs discordes : depuis la mort d'Abou-Inane, les règnes étaient tous éphémères, les complots s'engendraient les uns les autres. Abou-Hammou représentait une plus grande force. C'était donc surtout sur lui que comptait Mohamed V. Dans cette correspondance privée entre deux Musulmans convaincus⁶⁰⁴ tout était traité du point de vue religieux sans tenir compte des intérêts économiques ou des contingences politiques que pouvaient faire naître de provisoires accords entre les royaumes chrétiens et les mahométans. Mohamed V y parlait donc fort sérieusement du danger que représenterait une unification de l'Espagne chrétienne : il signalait à Abou-Hammou que le Trastamara avait cédé au «*Bardjelonis*» (c'est à dire au «*Barcelonais*»), les royaumes de Murcie et d'Almeria. Et cet essor de l'Aragon paraissait fort dangereux à Grenade⁶⁰⁵.

Abou-Hammou II qui avait alors de grandes préoccupations du côté de l'Ifrikiya et qui venait par ailleurs de signer un traité avec l'Aragon⁶⁰⁶, ne put oublier toutes les réalités de l'heure pour suivre Mohamed V, mais il se montra fort ému par ses démarches et il lui envoya «de nombreuses charges d'or et d'argent, des chevaux et des navires chargés de grains»⁶⁰⁷.

600. Ballesteros, III, p. 70; Altamira, I, p. 608; Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, 2, p. 206.

601. Ibid., II, 2, pp. 207-208.

602. Ibid., 209.

603. Ibid., 213.

604. Sur cette profonde foi musulmane, cf. Gsell, Marçais Yver, op. cit., p. 158.

605. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, 2, p. 214.

606. Traité de 1362, cf. supra, p. 14 et infra, p. 111.

607. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, 2, p. 216.

Il faut faire la part de l'hypocrisie diplomatique et du conventionalisme dans toutes ces larmoyantes manifestations d'amour pour l'Andalousie. Abou-Hammou II était assez bon politique et savait discerner les possibilités : ce fut seulement dans le cadre de ces possibilités qu'il laissa vibrer son cœur pitoyable aux malheurs de Grenade. Mais chaque fois qu'il le put, il agit : il envoya des troupes à Mohamed V ^{607 bis}.

Sa formation andalouse se révéla encore plus dans le souci qu'il eût d'attirer dans son royaume, artisans, artistes et écrivains. Nous l'avons déjà signalé, il y avait au temps des Zeïyanides des manufactures royales très actives : elles connurent un grand développement sous son impulsion car il y fit traiter avec la plus grande justice ses ouvriers, qu'ils fussent chrétiens ou musulmans, Européens ou Africains ; il fit toujours assurer à tous un salaire fort équitable, aussi bien à ceux qui étaient étrangers qu'à ses propres sujets ⁶⁰⁸. Tous d'ailleurs pouvaient se présenter à lui dans les audiences publiques qu'il donnait régulièrement.

Enfin il eut le mérite d'attirer à sa cour le plus brillant esprit musulman de son temps, Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun et son frère Yal'ha. Ils étaient tous deux nés à Tunis, l'un en 1332 l'autre en 1333, d'une vieille famille andalouse ⁶⁰⁹. Ils eurent des carrières parallèles fort compliquées du fait de l'instabilité de la vie nord-africaine en ce XIV^{ème} siècle qu'emplirent tellement guerres, révolutions de palais et trahisons. L'aîné, Abder-Rhaman, commença sa vie d'homme à quatorze ans en entrant au service des Mérinides quand le grand Abou-l'Hassan devint le maître de Tunis au soir de sa vie. Abder-Rhaman suivit la faction de son royal protecteur à travers l'Afrique du Nord puis il resta au service de la dynastie et fut enfin distingué pour un poste de choix par ce grand Mérinide au règne éphémère que fut Abou-Salim ; le jeune Abder-Rhaman qui n'avait encore que 27 ans devint *Grand Cadi* du Khalifat. Mais lors de l'assassinat d'Abou-Salim il dut s'enfuir : il arriva d'abord à Grenade où Mohamed V qui savait lui aussi apprécier les hommes de valeur, le transforma en ambassadeur chargé de négocier des traités entre *Pedro I* de Castille et les souverains nord-africains ⁶¹⁰. Après quoi et peut être à la suite de ces négociations, il passa au service du Hafside Abou-Abdallah, le prince-gouverneur de Bougie qui était devenu un instrument de la politique d'Abou-Salim contre le Khalife de Tunis en 1360. Son frère qui n'avait qu'un an de moins que lui, Yal'ha, eut une carrière assez semblable : il fut successivement au service des Mérinides puis à celui d'Abou-Abdallah de Bougie, et ce fut lui qui passa ensuite le premier au service d'Abou-Hammou II lorsqu'Abou-Abdallah fut tué et vaincu — en 1366 — par son cousin-germain Abou-l'Abbas de Constantine ⁶¹¹. Yal'ha devint dès lors l'historiographe d'Abou-Ammou II et fit appeler à Tlemcen son frère Abder-Rhaman qui s'était réfugié dans le sud-constantinois pour échapper à Abou-l'Abbas. Pendant quelque

607 bis. Cf. infra, p. 151.

608. Cf. supra, p. 30.

609. Cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 8.

610. Cf. Sánchez Albornoz, op. cit., II, pp. 422-23.

611. Cf. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 14, note 7 ; cf. aussi infra, p. 112.

quatre ans, les deux Ibn-Khaldoun furent comblés d'honneurs et de faveurs par Abou-Hammou, mais cela ne les empêcha pas de le trahir en 1370 quand le Zeiyanide fut une fois de plus chassé de sa capitale par une invasion mérinide. Ces succès marocains furent fragiles : les deux frères s'enfuirent donc dans le sud puis en Espagne. Mais Abou-Hammou remonté sur le trône, les rappela avec magnanimité et leur pardonna en 1373. Cinq ans plus tard, le prince héritier Abou-Tasfin dont l'ambition et l'orgueil allaient toujours croissant fit assassiner Yal'ha car il était jaloux de l'influence que celui-ci avait sur l'esprit du Roi. Aussitôt, Abder-Rhaman s'enfuit vers l'est ; il gagna Tunis puis l'Orient où il vécut longuement encore, travaillant minutieusement à son *Histoire des Berbères* : il mourut au Caire en 1406 à 74 ans, ayant vécu 29 ans de plus que le malheureux Yal'ha. On doit regretter la mort prématurée de celui-ci : la belle *Histoire des Beni-Abdelwad* qu'il eut le temps de rédiger dans sa vie relativement brève permet de supposer qu'en vivant aussi longtemps que son frère il aurait eu la possibilité de nous laisser d'autres grandes oeuvres.

L'intimité qu'il y eut entre les Ibn-Khaldoun et Abou-Hammou II, le pardon que celui-ci sut leur accorder lors de leur injustifiable trahison de 1370, tout est à l'honneur du roi.

Pour bien des raisons, la personnalité d'Abou-Hammou apparaît donc sous un jour très attachant. Ce Zeiyanide fut un prince cultivé et bon, une des plus belles figures royales de la civilisation musulmane occidentale déclinante.

LA POLITIQUE HISPANO-AFRICAINES D'ABOU-HAMMOU II DE 1360 A 1370.
— En 1360, quand le trône d'Abou-Hammou se consolida, les Mérinides tenaient encore Oran et Alger : le Roi lui-même dut faire campagne pour installer solidement son autorité dans l'Algérie centrale, à Ténès, à Médéa, à Miliana. L'alliance avec *Pedro IV* d'Aragon n'était pas encore au point. Les regrettables incidents de Bône — la destruction des galères catalanes par les Castillans — ralentirent les négociations en cette année 1360. Néanmoins *Pedro* fit immédiatement équiper quatre autres galères aux ordres de Ponçio Altarriba pour remplacer celles qui avaient été coulées⁶¹² : il est permis de penser qu'elles agirent en liaison avec les Zeiyanides. Le certain est qu'en 1361, Abou-Hammou II réussit à prendre Oran et que son père le marabout Abou-Youkouh entra à Alger sans coup férir. Ces conquêtes furent dues surtout à l'habileté diplomatique du Zeiyanide qui sut profiter des désordres intérieurs du Maroc pour extorquer des traités et des concessions aux Mérinides⁶¹³.

En 1362, le traité que l'Aragon et le royaume de Tlemcen négociaient depuis deux ans déjà, fut enfin ratifié⁶¹⁴ : traité économique et politique, s'harmonisant avec les accords que *Pedro IV* préparait au même moment

612. Capmany, *Memorias...*, I, 1, p. 146.

613. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, 2 p. 110.

614. Cf. *supra*, p. 15

avec les Mérinides ⁶¹⁵ et qu'Abou-Hammou concluait effectivement ⁶¹⁶. Tandis que la guerre entre Castille et Aragon se poursuivait et que *Pedro IV* isolait *Pedro I*, les Zeiyanides semblaient donc s'orienter vers la paix.

Mais, des éléments algériens qui avaient lutté à Alger avec les Mérinides contre les Zeiyanides étaient passés au service du Khalife Abou-Ishaq II de Tunis. Celui-ci eut le tort de les utiliser, Abou-Hammou II considéra la chose comme une menace. Les relations entre les deux souverains s'envenimèrent. Ils oublièrent qu'ils avaient été alliés contre les Mérinides. Abou-Hammou II ne tint pas compte de l'hospitalité tunisienne qu'il avait reçue. La question de Dellys (Tedelis) se posa à nouveau, comme au temps d'Abou-Hammou I^{er} ^{616 bis}. Abou-Hammou II voulut reprendre cette possession de ses ancêtres. Il s'en empara effectivement à la fin de l'année 1362 ⁶¹⁷. C'était la guerre contre l'Ifrikiya. Les Zeiyanides décidèrent d'aider le prince Abou-Abdallah qui vaguait à travers l'Algérie centrale depuis qu'Abou-Salim l'avait envoyé reconquérir Bougie. Mais ce fut bref. Le Roi de Tlemcen et le Khalife de Tunis se réconcilièrent aux dépens des prétendants : Abou-Abdallah et le prince Abou-Zayan suscité contre Abou-Hammou II par les Mérinides et maintenant réfugié à Tunis. La paix fut signée entre Abou-Hammou et Abou-Ishaq ⁶¹⁸. Somme toute, le Zeiyanide s'était montré pacifique et peu entreprenant.

En 1346, il y eut un nouvel orage, éphémère encore ; les Mérinides attaquèrent le royaume de Tlemcen ; les Hafside en profitèrent pour reprendre — momentanément — Dellys. Mais Abou-Hammou tint bon et sut manoeuvrer habilement : son demi-protégé Abou-Abdallah devint sinon roi du moins prince-gouverneur de Bougie ⁶¹⁹. Et dès 1365, Abou-Hammou était en paix avec tous ses voisins. Il épousa alors solennellement une jeune princesse hafside comme l'avait jadis fait le roi Omar ⁶²⁰ ; une fille du prince bougiote Abou-Abdallah : c'était une garantie prise, d'une façon détournée, contre de possibles revirements de la Cour de Tunis. La branche hafside de Bougie devenait une sorte de trait d'union, et le domaine d'Abou-Abdallah un état-tampon. Loin de profiter de l'anarchie mérinide et des guerres espagnoles, Abou-Hammou cherchait à consolider la paix en Afrique.

Mais voilà qu'en 1366, le prince de Constantine Abou-l'Abbas ⁶²¹ attaqua son cousin Abou-Abdallah de Bougie et le tua ⁶²². Abou-Hammou se sentit-il offensé par cette mort de son beau-père ? Il n'avait jamais dû considérer Abou-Abdallah que comme un pion assez méprisable : c'était ce Hafside qui avait en 1352 livré Abou-Thabit à Abou-Inane ⁶²³. Mieux

615. Capmany, *Memorias*, IV, p. 136.

616. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, II, 2, p. 130.

616 bis. Cf. *supra*, p. 70.

617. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, II, 2, p. 130.

618. *Ibid.*, pp. 166-67.

619. Il l'avait déjà été en 1346-47 (Cf. *supra*, pp. 130 et 140).

620. Cf. *supra*, p. 54.

621. Cf. *supra*, p. 101.

622. *B.R.A.B.L.B.*, XIX, 1946, p. 14, note 7.

623. Cf. *supra*, p. 101.

vaut donc parler de crainte que de désir de vengeance : à Tlemcen on pensa qu'Abou-l'Abbas était de taille à être un voisin dangereux. Et c'est cela qui inquiéta Abou-Hammou II. Les Zeiyanides n'avaient d'ailleurs pas de chance ; malgré le traité de 1362, les Catalans recommençaient à les considérer comme des infidèles contre lesquels la guerre de course se pouvait exercer : en ces derniers mois de l'année 1366, ils s'emparèrent d'un navire qui faisait voile vers Honein et où se trouvaient de beaux présents que Mohamed V de Grenade envoyait à Abou-Hammou ; ils firent prisonniers tous les voyageurs parmi lesquels le propre ministre de l'intérieur du royaume de Tlemcen ! Abou-Hammou se plaignit ; les Aragonais offrirent de restituer les prisonniers moyennant rançon. C'est ce qui se passa : Abou-Hammou les racheta tous, « moyennant une somme considérable d'argent comptant »⁶²⁴. Cette rupture de la paix catalano-tlemcenienne s'explique vraisemblablement par la politique pro-granadine que suivait Abou-Hammou⁶²⁵ ; en cette année 1366 il avait envoyé au roi Mohamed V de l'or, de l'argent, du blé, des bateaux et des troupes ; ces contingents tlemceniens semblent avoir joué un certain rôle puisque le Roi de Grenade lui-même écrivit à Abou-Hammou pour lui dire qu'après avoir reconquis la forteresse d'Es-Salah, il y avait laissé « un escadron de la tribu bénie des Beni-Abdelwad »⁶²⁶.

Cette aide donnée à Grenade était, certes, plus symbolique qu'effective ; elle put peut-être tout de même contribuer à affaiblir Tlemcen : il en avait déjà été ainsi au temps d'Abou-Tasfin I^{er}⁶²⁷. Or Abou-l'Abbas était un dangereux adversaire contre lequel les Zeiyanides auraient dû utiliser toutes leurs forces : Abou-Hammou fut battu par lui sous les murs de Bougie ; puis ce fut la perte de Dellys et la retraite jusqu'à Alger (1366) ; le prétendant Abou-Zayan s'installa en Algérie centrale avec l'aide hafside ; les tribus de Médéa et de Miliana reconnurent son autorité⁶²⁸.

Abou-Hammou, en 1367, essaya de redresser cette situation ; il reconquit Médéa et Miliana ; mais Alger se révolta et il ne put y rétablir son pouvoir. Or, les Mérinides commençaient à comprendre que leurs querelles intestines étaient folie ! Un fils d'Abou-l'Hassan réussit à se faire reconnaître Khalife en cette année 1367 : Abdel-Aziz ; il devait régner cinq ans : depuis longtemps le Maroc n'avait pas connu une si longue stabilité. Le gouvernement de Fès en profita pour essayer de pacifier l'Occident par des accords avec Grenade, l'Aragon et même la Castille⁶²⁹. Les efforts qu'Abou-Hammou déployait pour reconquérir ses possessions orientales risquaient donc maintenant de déplaire aux Mérinides redevenus puissants ; malgré l'aide loyale que la Milice chrétienne apportait au roi de Tlemcen en ces jours

624. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, II, 2, p. 241 : le « Roi d'Espagne » dont parle le chroniqueur est le Roi de Grenade (cf. *Ibid.*, p. 324).

625. Cf. *supra*, p. 109.

626. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, II, 2, pp. 218-219 et 224.

627. Cf. *supra*, pp. 84-85.

628. *Yal'ha-Ibn-Khaldoun*, II, 2, p. 226.

629. *Documentos árabes...*, pp. 146 et 150 ; le traité catalano-marocain de 1367 fut renouvelé en 1377 (*Ibid.*, p. 409).

difficiles⁶³⁰, les combats s'éternisaient dans l'Algérie centrale. En 1369, le roi lui-même vint assiéger Alger, mais il ne put s'en emparer et il dut battre en retraite⁶³¹; l'inévitable se produisit alors: l'alliance entre Alger et le Maroc contre Tlemcen; ce n'était pas une nouveauté. Abou-Hammou ayant accueilli à sa cour dès le printemps 1369 des chefs marocains ennemis d'Abdel-Azis⁶³², celui-ci n'hésita pas à accéder aux demandes des Algérois qui lui proposèrent de le reconnaître comme souverain s'il attaquait le Zeiyanide⁶³³.

Retenu pendant quelques mois dans le sud marocain par une révolte de Marrakech, Abdel-Azis n'attaqua Tlemcen qu'en 1370; épuisé par les luttes qu'il venait de soutenir contre les Hafsides et les tribus de l'Algérie centrale, Abou-Hammou, fut vite battu: dès août 1370, les Marocains entrèrent à Tlemcen et le Zeiyanide dut s'enfuir une nouvelle fois de sa capitale; abandonné par la plupart de ses anciens fidèles, il partit vers le sud-ouest et erra longuement dans les confins sahariens.

Cette prise de Tlemcen par les Marocains en 1370, comme tant d'autres événements de l'histoire tlemcenienne que nous avons déjà contés fut accompagnée par un fait symétrique en Espagne: lorsqu'il s'était senti gravement menacé par la coalition d'Alger, des Hafsides et des Mérinides, Abou-Hammou II avait envoyé à Grenade son vizir Imran-ben-Mousa pour demander des secours⁶³⁴; or le roi de Grenade, oublieux de la vieille amitié zeiyanide était alors tout occupé à se ménager la sympathie du Mérinide car il voulait profiter des dernières convulsions de la guerre civile castillane⁶³⁵ pour s'emparer d'Algéciras, la place qu'*Alfonso XI* avait arrachée à l'Islam et que Mohamed V convoitait depuis longtemps: et de fait, les Grenadins aidés par des renforts marocains avaient pris Algéciras en cette année 1369⁶³⁶. A vrai dire, *Enrique II* reprit la ville et imposa une alliance durable à Grenade; mais les Musulmans avaient en le temps de détruire Algéciras qui, du fait, devint une base moins utile et moins commode pour les Castillans.

On ne voudrait pas forcer les rapprochements, mais on est obligé de constater que la défaite castillane d'Algéciras de 1369 fut la préface de la prise de Tlemcen par les Marocains en 1370, tout comme la prise de Gibraltar par ces mêmes Marocains en 1334 avait annoncé l'écroulement zeiyanide de 1337⁶³⁷, tandis que la *reconquista* d'Algéciras en 1344 avait été le signe avant-coureur de la résurrection zeiyanide de 1348⁶³⁸.

630. Notamment dans la région de Médéa en juin 1368 (Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, p. 259).

631. Ibid., II, 2, p. 289.

632. Ibid., II, 2, p. 274.

633. Abder-Rhamân-Ibn-Khaldoun, IV, p. 382.

634. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, 2, p. 274.

635. La guerre civile castillane se termina le 22 mars 1369 par l'assassinat de *Pedro I* par *Enrique II*.

636. Ballesteros III, p. 142; *Encyclopédie de l'Islam*, I, p. 279.

637. Cf. supra, pp. 90-91.

638. Cf. supra, p. 97.

L'ENTRÉE MÉRINIDE DE 1370-72 ET LA SECONDE PARTIE DU RÈGNE D'ABOU-HAMMOU (1372-1389). — D'août 1370 à octobre 1372, Abou-Hammou II multiplia marches et contre-marches avec une poignée d'hommes. Abdel-Aziz le Mérinide, s'installa souverainement à Tlemcen : Aragonais et Grenadins sans tenir compte de l'amitié qui les avait jadis liés à Abou-Hammou II rivalisèrent d'empressement auprès du Khalife roi du Maroc et de Tlemcen. L'Empire mérinide redevint alors — pendant quelques mois — le vrai cœur de l'Islam occidental ; Abdel-Aziz savait se comporter princièrement : en 1371 par exemple, il fit à Tlemcen une magnifique réception au poète andalou Ibn-Aljatib ⁶³⁹, l'ancien collaborateur du Vizir de Grenade Redouane Venegas. Mais le destin ne permit pas à Abdel-Aziz de connaître une gloire aussi grande que son prédécesseur Abou-l'Hassan ; il ne fut qu'un météore : en octobre 1372 la mort l'emporta ; aussitôt après, les Mérinides retombèrent dans l'anarchie à laquelle il les avait arrachés ; Tlemcen en profita pour se révolter, les partisans d'Abou-Hammou virent leur nombre s'enfler chaque jour et, dès le 19 novembre, le prince héritier Abou-Tasfin fit son entrée dans la capitale zeïyanide, au nom de son père qui y arriva à son tour le surlendemain. Pour la quatrième fois en quatorze ans, Abou-Hammou montait sur le trône.

Pendant quelques années, le prestige zeïyanide brilla à nouveau dans toute l'Afrique ; Mohamed V de Grenade tint à se faire pardonner les bons rapports qu'il avait eus avec Abdel-Aziz : dès décembre 1372, il envoya à Abou-Hammou une ambassade chargée de superbes présents afin de renouer « une vieille habitude » ⁶⁴⁰, car — aux dires d'Yal'ha-Ibn-Khaldoun — il y avait entre les deux souverains des « liens de fraternité » embaumés par « le souffle du zéphyr de l'amitié » ⁶⁴¹. Au même moment, le Roi de Grenade attisait les troubles marocains autour du trône du Khalife enfant Es-Saïd II, et il réussit ainsi à s'emparer de Gibraltar, la dernière place que les Mérinides avaient en Espagne ⁶⁴². C'est donc sans aucune préoccupation du côté marocain, qu'Abou-Hammou put reconquérir toute l'Algérie centrale y compris Alger ⁶⁴³. Il crut alors pouvoir prendre sa revanche sur le Hafside Abou-l'Abbas : il l'attaqua et s'empara de Dellys ⁶⁴⁴. Au même moment, les intrigues de Mohamed V au Maroc aboutirent à la chute d'Es-Saïd II et à l'avènement d'un fils d'Abou-Salim : Abou-l'Abbas, un Khalife qui allait à nouveau remettre sa race sur la route des glorieuses destinées. Sur l'heure pourtant, l'affaire parut favorable à Grenade, et, par contre-coup, à Tlemcen : le jeune Es-Saïd fut envoyé comme prisonnier en Andalousie ; Mohamed V avait ainsi en mains un gage, un compétiteur possible contre Abou-l'Abbas. D'ailleurs, de 1374 jusqu'à 1382, celui-ci allait avoir à concentrer toutes ses énergies

639. Cf. supra, p. 102 et note 577.

640. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, 2, p. 334.

641. Ibid., p. 386.

642. Mercier, op. cit., II, p. 350.

643. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, 2, pp. 334 et 375.

644. Ibid., pp. 380 et 394.

contre Marrakech qui s'était érigée en capitale d'un royaume du Sud-marocain ⁶⁴⁵.

Allié de Mohamed V, vainqueur des Hafssides, sans inquiétude du côté mérinide, Abou-Hammou semblait en 1375 au comble de la gloire; malheureusement pour lui, une épouvantable disette ravagea alors ses états: il sut y faire face avec énergie, créant des hospices, distribuant chaque jour en aumônes la moitié de ses revenus, mettant en vente à bas prix le blé stocké dans les greniers royaux; rien n'y fit; selon Yal'ha-Ibn-Khaldoun, «les gens se dévoraient entre eux» ⁶⁴⁶.

Cette disette fut-elle à l'origine des troubles qui éclatèrent à Alger en 1376? C'est possible: l'éternel prétendant Abou-Zayan fut proclamé roi par les Algérois, perpétuels frondeurs; mais, fort de la paix qui régnait alors en Occident ⁶⁴⁷, Abou-Hammou put faire porter tous ses efforts vers sa turbulente marche orientale: dès janvier 1378, ses troupes rétablirent son autorité en Alger ⁶⁴⁸.

Cette année commencée sous de si favorables présages, marque pourtant un tournant fatal dans le règne d'Abou-Hammou: le prince héritier Abou-Tasfin qui arrivait à ses 27 ans était impatient de gouverner ou, du moins de participer au pouvoir; il était violent, orgueilleux, ambitieux et maladroit; Yal'ha-Ibn-Khaldoun lui parut contraire à son influence; il le fit assassiner et, dès lors, il poussa son père dans la voie des aventures: les neuf dernières années du règne d'Abou-Hammou II furent très troublées par la faute d'Abou-Tasfin, et par ailleurs, nous les connaissons assez mal puisque l'historiographe Yal'ha n'était plus là pour les conter.

Ainsi que l'avait dit Yagmoracen sur son lit de mort, les Zeiyanides auraient dû être toujours très prudents envers les Mérinides. Or c'est cette prudence qu'abandonna Abou-Hammou sous l'influence de son fils: en 1380 pour profiter des difficultés qu'Abou-l'Abbas rencontrait dans la région de Marrakech, les Tlemceniens eurent le tort d'envahir la vallée de la Moulouya et de la dévaster; bientôt après, ils poussèrent même jusqu'à Taza et y mirent le siège ⁶⁴⁹. Or, Abou-l'Abbas en finissait alors avec Marrakech: il décida donc de se venger terriblement de ses voisins insupportables. Toutes les colères d'Abou-Youkoub, d'Abou-l'Hassan et d'Abou-Inane rebouillonnèrent en lui. Cette fois, Mohamed V comprit le danger que représentait pour son vieil ami Abou-Hammou une telle fureur marocaine; il fit tout pour détourner Abou-l'Abbas de ses projets; ce fut en vain: le Khalife mérinide s'élança en 1382-83 contre Tlemcen, battit les troupes zeiyanides, mit Abou-Hammou en fuite, entra à Tlemcen et la saqua de fond en comble ⁶⁵⁰.

Abou-Hammou, en cette année 1383, devenu pour la cinquième fois de sa vie un prince errant, se réfugia dans l'Algérie centrale mais avec de

645. Mercier, op. cit., II, p. 359.

646. Yal'ha-Ibn-Khaldoun, II, 2, p. 399.

647. Paix avec Grenade, le Maroc et l'Aragon (Cf. Canellas, op. cit., p. 37).

648. Mercier, op. cit., II, p. 354.

649. Ibid., II, pp. 358-59.

650. Ibid., p. 360.

grandes appréhensions, car l'autre Abou-l'Abbas, le Hafside, aurait pu lui faire un mauvais sort. Ce fut la diplomatie de Mohamed V qui sauva le Zeiyanide : elle suscita des troubles au Mauroc ; Abou-l'Abbas fut renversé et envoyé prisonnier à Grenade ; tandis qu'un fils d'Abou-Inane, Mousa était proclamé Khalife à Fès, qu'Abou-Hammou rentrait une fois de plus dans sa capitale (1384)⁶⁵¹, et que les Grenadins s'installaient à Ceuta à la faveur de ces circonstances.

Pendant quelques années, Abou-Hammou put croire qu'il mourrait en paix ; mais son fils Abou-Tasfin, de jour en jour plus impatient de régner, trouvait que cette mort paternelle se faisait bien attendre. En 1387, il n'y tint plus : il se révolta, s'empara de la personne de son père et l'enferma à Oran en se proclamant Roi de Tlemcen. La population oranaise eut beau se révolter en faveur de son bon vieux roi — Abou-Hammou avait 64 ans —, elle eut beau le libérer, Abou-Tasfin rétablit la situation à son avantage, obligea son père à abdiquer et le fit partir pour l'Orient par mer⁶⁵².

Le drame n'était pas fini : Abou-Hammou ne se résigna pas ; il débarqua à Pougie ; les Hafsides, trop heureux d'attiser une guerre civile chez les Zeiyanides, aidèrent leur vieil ennemi ; Abou-Hammou s'installa victorieusement dans l'Algérie centrale, attaqua son fils et le battit : pour la sixième et dernière fois, il rentra établir son autorité à Tlemcen en 1388. On l'acclama. Mais Abou-Tasfin s'enfuit au Maroc.

Or, Abou-l'Abbas venait de redevenir Khalife mérinide : son compétiteur Mousa, le fils d'Abou-Inane, était en effet mort prématurément ; et le successeur que lui avait donné Mohamed V — El-Wateq — s'était montré si peu docile que le Grenadin s'était décidé à libérer Abou-l'Abbas. Ce prince sut en finir rapidement avec El-Wateq et se faire reconnaître par tout le Maroc ; il accueillit avec empressement Abou-Tasfin et lui promit de l'aider à condition que celui-ci s'engageât à reconnaître la suzeraineté mérinide en cas de succès ; le Zeiyanide félon accepta de prendre cet engagement. Mohamed V comme en 1382 essaya en vain de détourner le Mérinide de ses projets. Les Marocains une fois de plus partirent à l'attaque contre Tlemcen ; Abou-Tasfin était dans leurs rangs. La campagne fut rapide et désastreuse pour Abou-Hammou : du moins eut-il la chance de mourir en combattant et d'éviter ainsi un sort plus triste (fin novembre 1389)⁶⁵³.

Conformément aux engagements qu'il avait pris, en montant sur le trône, Abou-Tasfin II se reconnut vassal du Khalife mérinide : le royaume de Tlemcen était mort en même temps que le vieil Abou-Hammou II.

Il y a un curieux parallélisme entre les rois Abou-Hammou et les rois Abou-Tasfin ; Abou-Hammou I^{er} mourut sous les coups de son fils ; Abou-Hammou II pareillement. Le premier de ces parricides sembla donner un nouvel essor au royaume zeiyanide, mais après un règne de dix-neuf ans,

651. Ibid., p. 362.

652. Ibid., p. 369.

653. Ibid., p. 371.

Abou-Tasfin I^{er} connut l'amertume suprême de mourir en vaincu, sans pouvoir empêcher les Marocains de s'emparer de ses états. Instruite par cette cruelle expérience, la famille royale zeïyanide sut se montrer unie dans les malheurs et dans les succès pendant les années suivantes. Mais quand les temps du péril furent oubliés, un nouvel Abou-Tasfin commit à nouveau le plus horrible des crimes. La rechute dans de mêmes fautes se pardonne rarement en politique : la première annexion de Tlemcen au Maroc avait été suivie d'une résurrection de la patrie zeïyanide ; l'annexion de 1389, elle, fut définitive.

Cette histoire parfois monotone et souvent poussiéreuse du règne d'Abou-Hammou II a paru peut-être à certains lecteurs, très éloignée de notre sujet : les rapports hispano-africains. De fait, ces rapports sont alors très mal connus ; on discerne qu'ils continuèrent au point de vue économique comme par le passé mais l'on connaît mal les détails des relations politiques entre Zeïyanides et Espagnols en ces années de confusion. Il nous a paru cependant utile de résumer les vicissitudes du règne d'Abou-Hammou II, afin que le chercheur qui aura la bonne fortune de trouver, en un dépôt d'archives, quelque document sur les relations hispano-africaines en ce temps puisse plus facilement situer le fait dans le cadre compliqué et instable de l'Afrique du Nord d'alors.

Nous pouvons ajouter qu'à la suite de l'annexion indirecte de Tlemcen par les Mérinides, les relations politiques et économiques de l'Algérie occidentale avec l'Espagne chrétienne se poursuivirent sous le contrôle des Marocains. Quelques documents nous permettent d'en jalonner l'évolution :

En juin 1398, *Martín el Humano* écrivit au Khalife mérinide pour se plaindre des pirateries faites par les gens de Dellys, sujets du Roi de Tlemcen, aux dépens des navigateurs et marchands catalans⁶⁵⁴ ; cette démarche coïncida avec l'expédition que Barcelone et Valence lancèrent alors contre ce port de Dellys⁶⁵⁵.

En janvier 1400 et en mai 1401, les Tlemcenien — avec l'accord mérinide bien entendu — envoyèrent au Roi d'Aragon des messagers chargés de présents, pour obtenir en quelque sorte le pardon des pirateries faites par les turbulents marins de leurs ports⁶⁵⁶.

L'histoire des rapports hispano-tlemcenien gravita désormais dans le cadre des rapports hispano-marocains. La monarchie indépendante fondée par Yagmoracen sur les ruines de l'empire almohade, n'existait plus...

L'ART TLEMCENIEN. — L'histoire tlemcenienne qui s'inscrit entre le règne d'Yagmoracen et celui d'Abou-Hammou II a beau avoir été dense en guerres et en révolutions, elle fut une grande époque au point de vue artistique ; et on ne saurait terminer un étude d'ensemble sur les relations

654. D. Girona, *Itinerari del rei En Martí*, Barcelona, 1916, p. 68.

655. Cf. supra, p. 18 ; et Capmany, *Memorias...*, IV, p. 198 sq.

656. Girona, op. cit., pp. 81 et 83.

hispano-tlemcenienues sans mettre en relief l'importance de l'influence andalouse sur l'art tlemcenien.

Il y eut à vrai dire deux foyers artistiques, l'un zeïyanide à Tlemcen même — et aussi dans certaines villes sujettes, Alger par exemple — l'autre mérinide, à Mansoura. Deux excellents historiens français, William et Georges Marçais, se sont penchés avec soin sur les ruines et les monuments de ces villes. Grâce à eux, nous pouvons arriver à une conclusion générale: ce fut surtout à l'époque de la domination mérinide que Tlemcen s'embellit; or les Zeïyanides ne furent jamais que des souverains purement nord-africains, tandis que les Mérinides furent à la fois africains et andalous: «Aussi paraît-il légitime de présumer que la collaboration d'artistes espagnols n'est pas étrangère à la réelle beauté des monuments dont les Mérinides dotèrent Tlemcen conquise»⁶⁵⁷.

Cette conclusion, une fois posée, et une fois admis que les Mérinides créèrent des œuvres artistiques de plus grande valeur que celles des Zeïyanides, il faut tout de même préciser deux points: sinon par ses possessions territoriales, du moins par son enfance et sa formation, Abou-Hammou II fut lui aussi un Andalou autant qu'un Africain; et par ailleurs, à toutes les époques, la Tlemcen zeïyanide eut parmi ses dirigeants, ses artistes et ses artisans, de nombreux Andalous⁶⁵⁸, sans compter des milliers d'esclaves d'origine espagnole. Cela aussi les Marçais l'ont noté: les premiers souverains zeïyanides tirèrent sans doute de l'Espagne à la fois des équipes d'ouvriers et des matériaux pour la décoration de leurs édifices⁶⁵⁹; Abou-Tasfin I^{er} employa à ses coûteuses constructions «des milliers d'esclaves chrétiens: architectes, maçons, faïenciers, doreurs et peintres»⁶⁶⁰. Il y a d'ailleurs un témoignage formel d'Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun: «A l'époque d'Abou-Hammou I^{er} et de son fils Abou-Tasfin I^{er}, les arts étaient encore très peu avancés à Tlemcen, parce que le peuple qui avait fait de cette ville le siège de son empire conservait la rudesse de la vie nomade; aussi ces princes durent s'adresser à Abou-l'Walid, Seigneur de l'Andalousie⁶⁶¹ afin de se procurer des ouvriers et des artistes. Le souverain espagnol, maître d'une nation sédentaire chez laquelle les arts avaient fait nécessairement beaucoup de progrès, leur envoya les architectes les plus habiles de son pays. Tlemcen s'embellit alors de palais tellement beaux que, depuis, on n'a jamais rien pu construire de semblable»⁶⁶².

L'art tlemcenien fut donc un art d'origine espagnole. Mais les conclusions que l'on peut tirer du détail des constructions sont plus éloquentes encore que cette vue d'ensemble.

Le palais construit par Yagmoracen — le palais du Méchouar⁶⁶³ — et ceux que construisit Abou-Tasfin I^{er} — Dar-es-Sorour, Dar-Abi-Fihr, Dar-

657. W. et G. Marçais, *Les Monuments Arabes de Tlemcen*, Paris, 1900, p. 98.

658. Cf. *supra*, p. 100.

659. W. et G. Marçais, *op. cit.*, p. 87.

660. *Ibid.*

661. Abou-l'Walid-Ismael Roi de Grenade de 1314 à 1325.

662. Abder-Rhaman-Ibn-Khaldoun, *trad. cit.*, III, p. 480.

663. Georges Marçais, *Manuel d'Art Musulman*, Paris, 1927, II, p. 551.

el-Moulk ⁶⁶⁴ — ont disparu, mais on a conservé deux minarets qui datent d'Yagmoracen ⁶⁶⁵; une mosquée édiflée par le roi Othman en 1296 — la mosquée Sidi-bel-Hassan ⁶⁶⁶; la petite mosquée Oulad-el-Iman bâtie en 1310 sous le règne d'Abou-Hammou I^{er} comme annexe à la *médresa* ⁶⁶⁷ El-Qadima où enseignaient alors de fameux professeurs ⁶⁶⁸; la mosquée du Méchouar construite sous Abou-Hammou I^{er} elle aussi et restaurée sous Abou-Hammou II ⁶⁶⁹; plus divers autres bâtiments dus à Abou-Hammou II, en particulier la mosquée Sidi-Brahim ⁶⁷⁰ et des parties restaurées des murailles de la ville ⁶⁷¹.

De ces monuments zeïyanides ⁶⁷², William et Georges Marçais ont remarqué qu'il s'agit de bâtiments qui semblent avoir été conçus par des princes artistes et croyants, et avoir été réalisés par des ouvriers habiles ⁶⁷³. Tout ce que nous en avons conservé appartient à «l'art moresque» — qui était d'origine grenadine: un art «à la fois léger et touffu, fragile et foisonnant» ⁶⁷⁴. Parmi toutes les constructions qui brillent des douceurs de cet art, aux dires de Georges Marçais, la petite mosquée Sidi-bel-Hasan — la création du roi Othman — est l'une des oeuvres les plus séduisantes que l'on puisse admirer ⁶⁷⁵. C'est dire que, même en ses débuts, la dynastie zeïyanide sut faire oeuvre artistique au plus haut point.

On ne peut pourtant contester que les monuments mérinides — dont Abou-l'Hassan fut le grand animateur — sont des témoins supérieurs encore, de cet art andalou acclimaté en Afrique.

Dès 1303, Abou-Youkoub fit commencer la Mosquée de Mansoura; mais en fait, ce bâtiment date essentiellement de l'époque d'Abou-l'Hassan; on y note des conceptions qui sont dans le prolongement direct de l'art almohade; c'est un exemple typique de l'art mérinide, c'est à dire d'un art qui s'intègre comme l'art zeïyanide dans cet art général hispano-maghrebin du XIV^{ème} siècle que l'on nomme l'art moresque. On peut y noter une caractéristique des constructions typiquement mérinides: la forme carrée de la cour ayant de très vastes dimensions par rapport à la salle de prières ⁶⁷⁶; il est plus intéressant au point de vue général de constater que le minaret de cette mosquée associa l'influence de la *Giralda* de Séville et celle de la *Koutoubia* de Marrakech ⁶⁷⁷. Dans Tlemcen-la-Neuve, Abou-l'Hassan avait fait construire aussi un palais, «le Palais de la Victoire»; il n'en reste malheureusement que des ruines ⁶⁷⁸; les des-

664. Ibid.; cf. supra, p. 103.

665. Georges Marçais, op. cit., II, p. 481.

666. Ibid., p. 438.

667. Une *médresa* est un collège musulman.

668. Georges Marçais, op. cit., p. 483.

669. W. et G. Marçais, op. cit., pp. 87 et 313 sq.

670. Ibid., p. 24; Georges Marçais, op. cit., II, p. 523.

671. Ibid., p. 570.

672. Le minaret de la Grande Mosquée d'Alger en est un autre témoin; cf. supra, p. 77.

673. W. et G. Marçais, op. cit., p. 35.

674. Ibid., p. 38.

675. Georges Marçais, op. cit., II, p. 483.

676. Ibid., p. 488.

677. Ibid., p. 629.

678. Ibid., pp. 549-550.

tructions du temps et des hommes n'ont laissé subsister aussi que de rares vestiges de l'enceinte de Mansoura — qui était en pisé d'un mètre cinquante d'épaisseur : quelques tours ⁶⁷⁹.

Par contre, certains coins de la banlieue tlemcenienne ont mieux conservé les souvenirs mérinides : cette banlieue fut comblée de fondations par les souverains marocains désireux de s'associer au culte que les Tlemcenienens rendaient aux marabouts qui vivaient dans cette calme campagne. On peut citer la mosquée de Sidi-el-Halwi qui fut construite en 1353 par Abou-Inane, en l'honneur d'un ascète andalou mort à Tlemcen en 1305 ⁶⁸⁰ ; mais c'est surtout le bourg d'El-Eubbad qui fut enrichi de beaux édifices ; il était depuis longtemps un lieu de pèlerinages car c'est là que mourut en 1197 un autre saint andalou, mystique de grand rayonnement, Sidi-Bou-Médine. Sa tombe était un point de réunion pour ascètes et théologiens. Abou-l'Hassan sut rendre un hommage royal à cette mémoire vénérée en faisant construire en 1339 la mosquée qui porte le nom de ce saint ; aux alentours il fit élever un beau petit palais que l'on peut encore admirer et une *médersa* destinée à servir de cadre aux enseignements des disciples de Sidi Bou-Médine ⁶⁸¹. Non loin, subsistent des bains publics, avec leurs trois salles — *frigidarium*, *tepidarium*, et *caldarium* — toutes trois munies de bassins et couvertes par des berceaux traversés par des tubes de poterie ⁶⁸². Autour du souvenir d'un grand saint musulman, le Khalife Abou-l'Hassan avait donc su faire tous les aménagements susceptibles de permettre aux Tlemcenienens de nourrir leur esprit, d'élever leur âme et de soigner leur corps : oeuvre civilisatrice à l'ombre d'un Andalou.

Georges Marçais a étudié l'évolution de l'art mérinide ; selon lui, le ^{xiv}^e siècle nord-africain a marqué à la fois une apogée et une décadence dans cet art : au début de ce siècle, l'art moresque produisit à Tlemcen ses fleurs les plus délicates, mais il portait déjà en lui les marques d'un déclin prochain car les faiseurs d'arabesques s'en tenaient à des formes de plus en plus dégagées de l'imitation de la nature, de plus en plus dégagée des modèles végétaux, à des formes de plus en plus abstraites. Ainsi vint un moment où la fantaisie du décorateur se figea dans des formules où l'abondance des détails ne voila plus l'indigence de l'invention ⁶⁸³. En comparant les monuments et leur décoration, les historiens de l'art sont formels : « Le minaret de Mansoura pour lequel on peut adopter la date de 1336 est un des sommets de l'art moresque. Mais déjà la mosquée de Sidi-Bou-Médine (1339) apparaît plus pauvre » ⁶⁸⁴.

L'importance de cette évolution décadente est accentuée du fait qu'une courbe analogue se discerne dans l'art zeïyanide : la mosquée de Sidi-Bel-Hassan que fit construire le roi Othman en 1296 « n'est qu'un petit oratoire princier ; mais en dépit de multiples dégradations, c'est l'une des

679. Ibid., p. 568.

680. Ibid., p. 494.

681. Ibid., p. 515.

682. Ibid., p. 559.

683. Ibid., p. 650.

684. Ibid.

oeuvres les plus exquises que l'Islam ait produites en Occident. Le cadre en stuc de la niche égale les morceaux les plus parfaits de l'Alhambra avec lesquels il s'apparente...»⁶⁸⁵ Or, de cette mosquée, à celle de Sidi-Brahim qui date d'Abou-Hammou II, «le recul est énorme»⁶⁸⁶. Ce recul atteste une décadence profonde : «En moins d'un siècle les artistes tlemcenien perdirent le sens du beau style»⁶⁸⁷.

Pourquoi cette décadence zeïyanide? Pourquoi une pareille décadence dans l'art mérinide?

Georges Marçais le laisse entendre : il souligne que l'art moresque en Afrique du Nord, à la différence de ce qui se passa à Grenade, ne se renouvela pas assez par les influences extérieures⁶⁸⁸. Il n'y a donc pas de doute : à Tlemcen, l'impulsion artistique vint de l'Espagne. Et cela n'est pas pour nous surprendre car nous savons que le rayonnement andalou se fit sentir bien au-delà du Maghreb, et précisément par Tlemcen peut-être⁶⁸⁹ : c'est un artiste grenadin qui aurait été chargé d'édifier au xiv^{ème} siècle les mosquées de Tombouctou et de Gao ainsi que le palais des rois de Mali au cœur de l'Afrique Noire⁶⁹⁰.

Si on se penche sur les motifs décoratifs et sur les inscriptions, on fait des remarques qui viennent corroborer notre conclusion générale sur la vivifiante influence andalouse. La philologie elle-même le démontre : les plaques de faïence à décor polychrome sont appelés à Tlemcen "zeliġ" ou "zellaġ"; c'est une adaptation de la parole espagnole "azulejo"⁶⁹¹. Quant à la mosaïque de faïence, on la nomme là-bas "qortobi", c'est à dire «la cordouane», ce qui en indique clairement l'origine espagnole⁶⁹². L'archéologie vient compléter ces indications philologiques : «Les carreaux de faïence figurant dans la mosquée zeïyanide du Méchouar sont sûrement de fabrication andalouse»⁶⁹³. «La nature des émaux, l'absence de tout motif qui ne soit de pure origine moresque (donc grenadine), la forme des palmes polylobées, tout nous fait supposer que nous avons sous les yeux un produit assez ancien des ateliers espagnols fabriquant des faïences à reflets... Nous y verrions... l'œuvre d'une fabrique du royaume de Valence — peut-être Manisés — dont les plaques de revêtements apparaissent comme une sorte de spécialité»⁶⁹⁴. De même, certains motifs décoratifs de la mosquée mérinide de Sidi-Bou-Médine sont analogues à des motifs de l'Alhambra de Grenade et à l'un de ceux du *Patio de las Doncellas* de l'Alcazar de Séville⁶⁹⁵. Ne nous étonnons pas de cette influence espagnole à Tlemcen :

685. Gsell, G. Marçais, Yver, op. cit., pp. 100-01.

686. G. Marçais, op. cit., II, p. 650.

687. Gsell, G. Marçais, Yver, op. cit., p. 101.

688. G. Marçais, op. cit., II, p. 651.

689. Cf. supra, p. 10.

690. G. Marçais, op. cit., p. 652.

691. W. et G. Marçais, op. cit., p. 80.

692. Ibid., p. 81.

693. Ibid., pp. 87 et 313 sq.

694. Ibid., p. 317.

695. Ibid., p. 255; et Amador de los Ríos, *Inscripciones de Sevilla*, p. 150, n.º 71.

à la même époque les *azulejos* espagnols étaient utilisés jusqu'en Egypte et dans le Proche-Orient ⁶⁹⁶.

L'épigraphie conduit aux mêmes conclusions que l'archéologie et la philologie. Les inscriptions que nous connaissons sont le plus souvent en caractères soit *andalous*, soit *çoufiques*, ces caractères *çoufiques* étant des caractères fleuris, très élégants, du même style que celui des inscriptions de Grenade et de l'Alcazar de Séville. A Sidi-Bou-Médine, nous disent les Marçais, on peut admirer des «inscriptions en caractères andalous particulièrement beaux» ⁶⁹⁷ et des formules religieuses qui sont analogues à celles de maintes mosquées andalouses ⁶⁹⁸. Mais les constructions zeïyanides ne laissent pas à désirer sur ce point : au Méchouar revient très souvent et toujours en caractères «andalous» la formule «*El-youn wal-igbal*» : «Le bonheur et le succès» ⁶⁹⁹ ; or, c'est là une formule très fréquente dans la décoration épigraphique des monuments d'Andalousie ⁷⁰⁰.

Dans une publication intitulée «Musée de Tlemcen», sorte de «corpus» des inscriptions tlemcenniennes, William Marçais a transcrit tous les textes épigraphiques qui ont été conservés jusqu'à nos jours. Sur les dix inscriptions des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, commémoratives de fondations pieuses ou concernant des édifices civils, nous relevons que sept sont en «caractères andalous», une en «çoufique» et deux seulement en caractères maghrébins ⁷⁰¹. Les trois épitaphes du XIV^{ème} siècle que nous avons — notamment celle d'Abou-Hammou II (1389) et celle d'Abou-Tasfin II (1393) — sont en écriture andalouse ⁷⁰². On peut remarquer qu'aux époques postérieures, surtout à partir du XVI^{ème} siècle, presque toutes les inscriptions sont au contraire en caractères maghrébins : l'influence espagnole s'est éloignée ⁷⁰³. Pour ce qui est des inscriptions sur bois conservées sur les rares vestiges qui nous sont parvenus, on relève aussi des caractères andalous et çoufiques ⁷⁰⁴.

Il est regrettable que l'Histoire n'ait pas conservé les noms des architectes, des décorateurs et des peintres qui travaillèrent aux édifices tlemcenniens : nous aurions sans doute là un autre argument pour mettre en relief l'influence espagnole sur la Tlemcen zeïyanide et mérinide. Un seul texte est explicite, mais il confirme précisément notre thèse ; c'est une inscription donnant le nom du sculpteur sur bois qui fit le *nimbar* ⁷⁰⁵ de la mosquée de Sidi-Bou-Médine : un Andalou d'Algéciras ⁷⁰⁶.

Tout concourt donc à démontrer l'importance exceptionnelle que les

696. G. Marçais, op. cit., II, p. 652.

697. W. et G. Marçais, op. cit., pp. 240 et 245.

698. Ibid., p. 253 ; Amador de los Ríos, op. cit., n.º 135, 240 et 243 ; et Almegro Cardenas, *Inscripciones de Granada*, n.º 10, 149 et 178.

699. W. et G. Marçais, op. cit., p. 315.

700. Almegro Cardenas, op. cit., n.º 11, 37 et 58 ; Amador de los Ríos, op. cit., n.º 134, 135 et 140.

701. W. Marçais, *Musée de Tlemcen*, Paris, 1906, Première partie, I, pp. 1 et 2.

702. Ibid., p. 2.

703. Ibid., pp. 4-18.

704. Ibid., p. 23.

705. Chaire.

706. *Bulletin Archéologique*, Paris, 1902, pp. 544 sq.

Espagnols — Musulmans d'origine andalouse, renégats, esclaves chrétiens — eurent dans la floraison de l'art tlemcenien. On ne saurait trop y insister : la civilisation qui fleurit alors en Algérie occidentale aux ^{xiii}^{ème} et ^{xiv}^{ème} siècles fut une civilisation ayant ses racines en Espagne.

Nous avons la chance de connaître une légende arabe qui résume et symbolise cette influence et ces origines espagnoles. Les vieux marabouts tlemcenien la contaient encore lorsque les Français firent la conquête de l'Algérie ; elle a trait aux magnifiques portes de cèdre à revêtements de bronze qui sont la gloire de la mosquée Sidi-Bou-Médine : selon la tradition, ces œuvres d'art furent promises au Khalife Abou-l'Hassan comme rançon d'un captif chrétien, mais elles étaient difficiles à transporter ; aussi furent-elles confiées aux flots ; et ce fut par cette voie qu'elles vinrent d'Espagne sur les côtes algériennes ⁷⁰⁷.

On aime que cette légende mette en relief le rôle de la Méditerranée qui a toujours été, bien plus qu'un fossé, un trait d'union entre les peuples ayant le bonheur de vivre sur ses rives. Mais l'on est heureux aussi que la science moderne soit venue démontrer que cette charmante fantaisie orientale repose sur un fond de vérité : les plaques de bronze des portes de Sidi-Bou-Médine rappellent étrangement la *Puerta del Perdón* de la Cathédrale de Cordoue qui, aux dires des meilleurs spécialistes, fut inspirée de portes antérieures, aujourd'hui disparues ; la porte de la Cathédrale de Cordoue et celle de la Mosquée de Mansoura ont donc une origine commune ⁷⁰⁸. La légende a raison : c'est l'Espagne qui a offert cette porte à la plus vénérable des mosquées de Tlemcen-la-Neuve, la ville élevée en compensation de la perte de Tarifa.

L'Histoire peut l'affirmer : au ^{xiii}^{ème} et au ^{xiv}^{ème} siècles, l'Algérie reçut sa civilisation de l'Espagne, comme elle l'avait reçue de Rome dans l'Antiquité, puis de l'Orient dans les beaux siècles du haut Moyen-Age musulman, comme elle l'a reçue de la France au ^{xix}^{ème} siècle,

707. Bargès, *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*, Paris, 1859, pp. 297-98.

708. W. et G. Marçais, *op. cit.*, p. 260.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES SOUVERAINS ESPAGNOLS ET NORD-AFRICAINS DES XIII.^{ème} ET XIV.^{ème} SIÈCLES

CASTILLE	ARAGON	GRENADE	MAROC	TLEMCEN	IFRIKIYA	
					BOUGIE	TUNIS
Fernando III 1217-1252	Jaime I 1213-1276	Mohamed I 1238-1273	Abou-Yousof 1258-1286	Yagmoracen 1236-1283	Al-Mostancir 1240-1277	
Alfonso X 1252-1284	Pedro III 1276-1285	Mohamed II 1273-1302	Abou-Youkoub 1286-1307	Othman 1283-1304	Al-Watcq 1277-1279	
Sancho IV 1234-1295	Alfonso III 1285-1291		Abou-Thabif 1307-1308	Abou-Zayan 1304-1308	Abou-Ishaq I 1279-1288	
Fernando IV 1295-1312	Jaime II 1291-1327	Mohamed III 1302-1309	Abou-Rebbi 1308-1310	Abou-Hammou I 1308-1318	Abou-Zakariya II 1284-1298	Abou-Hafs I 1284-1295
		Nasar 1309-1314	Abou-Saïd 1310-1331	Abou-Tasfin I 1318-1337	Yalid I 1298-1309	Mohamed II 1295-1309
		Ismael I- Abou-l'Walid 1314-1325	Abou-l'Hassan 1331-1351	Abou-Saïd et Abou-Thabit 1348-1352	Yalid I 1298-1309-1311	
Alfonso XI 1312-1350	Alfonso IV 1327-1336	Mohamed IV 1325-1334	Es-Saïd I 1358-1359	Abou-Hammou II 1359-1389	Abou-Bekr 1311-1317	Al-Lihyani 1311-1317
		Mançour 1359			Abou-Bekr 1311-1317-1346	
		Yusuf I 1334-1354	Abou-Salim 1359-1361		Abou-Hafs II 1346-1347	
Pedro I 1350-1369	Pedro IV 1336-1387	Mohamed V 1354-1391	Omar-Tasfin 1361		Abou-l'Abbas 1348-1350	
		(Compétiteurs: Ismael en 1350-1360	Abou-Zayan 1361-1366		Abou-Ishaq II 1350-1369	
		El Bermejo en 1360- 1362)	Abdel-Aziz 1367-1372		Yalid II 1369-1370	
Enrique II 1369-1379			Es-Saïd II 1372-1374		Abou-l'Abbas II 1370-1393	
Juan I 1379-1390	Juan I 1337-1396	Yusuf II 1391-1392	Abou-l'Abbas 1374-1393	Abou-Tasfin II 1389-1393		

NOTE. Nous avons donné les tableaux généalogiques:
des derniers Almohades supra p. 31.
des Zeïyanides supra p. 38.
des descendants du Mérinide Abou-l'Hassan supra p. 104.
des Hafsidcs, B.R.A.B.L.B., XIX, 1946, p. 11.



BIBLIOGRAPHIE

I) SOURCES

1.º Textes publiés dans :

- CAPMANY, *Antiguos tratados de paces y alianzas entre algunos reyes de Aragón y diferentes príncipes infieles de Asia y África desde el siglo XIII hasta el XV*, Madrid, 1786.
- CAPMANY, *Memorias sobre la marina, comercio y artes de Barcelona*, 4 vol., Madrid, 1779-1792 (Colección diplomática: Tomes II et IV).
- CHAMPOLLION, FIGEAC et REINAUD, *Chartes inédites de la Bibliothèque royale contenant des traités conclus entre les rois de Majorque et les rois maures de Tunis, Alger et Maroc*. «Mélanges historiques», II^e, Paris, 1848.
- BENAVIDES, *Memorias del Rey don Fernando IV* (Tome II: Colección diplomática), Madrid, 1860.
- MAS-LATRIE, *Traité et documents concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen-Age*, Paris, 1866.
- FINKE, *Acta Aragonensia*, 3 vols., Berlin-Leipzig, 1908-1922.
- GIRONA, *Itinerari del rei En Martí* (1396-1410), Barcelona, 1916.
- M. GAMBROIS, *Tarifa y la política de Sancho IV*, Madrid, 1919.
- M. GAMBROIS, *Historia del reinado de Sancho IV de Castilla*, 3 vol., 1922-1928.
- GIMÉNEZ SOLER, *Don Juan Manuel*, Zaragoza, 1932 (Colección diplomática pp. 221-654).
- ALARCÓN SANTÓN et GARCÍA DE LINARES, *Los documentos árabes diplomáticos de la Corona de Aragón*, Madrid, 1940.
- CANILLAS, *Aragón y la empresa del estrecho*, vol. II de «Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón-Sección de Zaragoza», 1946.

2.º Chroniqueurs chrétiens :

- ZURITA, *Anales de la Corona de Aragón*, Zaragoza, T. I, II, 1688.
- Crónicas de los Reyes de Castilla desde don Alfonso el Sabio hasta los reyes católicos*, ed. Rosell, Madrid, 1875, 1877; T. I: vol. LXVI de la «Biblioteca de Autores Españoles» (d'Alfonso X à Pedro I); T. II: vol. LXVIII de la «B. de A. E.» (d'Enrique II à Juan II).

3.º Chroniqueurs arabes :

- ABDER-REHMAN-IBN-KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, traduction française par le Baron de Slane, Alger, 1852-1856.
- YAL'HA-IBN-KHALDOUN, *Histoire des Beni-Abdelwad, Rois de Tlemcen*, traduction française par A. Bel, Alger, 1904-1913.
- EN-NUGDAIRI, *Historia de los Musulmanes de España y Africa*, traduction espagnole par M. Gaspar (Tome II), Granada, 1919.

Et les textes publiés dans :

- PONS y BOIGUES, *Ensayo biobibliográfico sobre los historiadores y geógrafos arábigo-españoles*, Madrid, 1898.
- SÁNCHEZ ALBORNOZ, *La España musulmana* (Tome II), Buenos Aires, 1946.

II) OUVRAGES ET ARTICLES A CONSULTER

1.^o *Sur l'histoire de l'Afrique du Nord:*

MERCIER, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, Tome II, Paris, 1888.

WILLIAM et GEORGES MARÇAIS, *Les Monuments arabes de Tlemcen*, Paris, 1903.

W. MARÇAIS, *Musée de Tlemcen* (Collection: Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie), Paris, 1906.

L'Encyclopédie de l'Islam, 4 vol., Leyde-Paris, 1908-1934.

G. MARÇAIS, *Manuel d'Art Musulman*, Tome II, Paris, 1927.

GSELL, G. MARÇAIS et YVER, *Histoire d'Algérie*, Paris, 1929.

CH.-A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, 1931.

2.^o *Sur l'histoire de l'Espagne:*

Outre les ouvrages de Capmany, M. Gaibrois et Giménez Soler cités dans notre section «Sources».

LAFIENTE, *Historia de Granada*, Tomo I, Paris, 1852.

GIMÉNEZ SOLER, *El sitio de Almería en 1309*, Barcelona, 1904.

GIMÉNEZ SOLER, *La Corona de Aragón y Granada*, Barcelona, 1908.

ALTAMIRA, *Historia de España*, Tomo I, Barcelona, 1909.

BALLESTEROS, *Historia de España*, Tomo III, Barcelona, 1922.

SAVOUS, *Les méthodes commerciales de Barcelone aux XIII.^{ème} et XIV.^{ème} siècles*, «Estudis Universitaris Catalans», Tomo XVI, pp. 155-198; tomo XVIII, pp. 209-236, Barcelona, 1931-1933.

HAMILTON, *Money, prices and wages in Valencia, Aragón and Navarre (1351-1500)*, Cambridge (Massachusetts, U. S. A.), 1936.

J. E. MARTÍNEZ FERRANDO, *Jaime II de Aragón: Su vida familiar*, Tomo I, Barcelona, 1948.

3.^o *Sur les relations hispano-africaines:*

Outre l'étude de Canellas citée dans notre section «Sources»:

MAS-LATRIE, *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au Moyen-Age*, Paris, 1886.

MIRALLES DE IMPERIAL, *Relaciones diplomáticas de Mallorca y Aragón con el África septentrional durante la Edad Media*, Barcelona, 1904.

GIMÉNEZ SOLER, *Caballeros españoles en Africa*, «Revue Hispanique», Tome XII, Paris, 1905 (pp. 299-372), et tome XVI, Paris, 1907 (pp. 56-69).

GIMÉNEZ SOLER, *El comercio en tierra de infieles durante la Edad Media*, «Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona», Tomo V, 1910 (pp. 171-199, 287-298, 521-524).

M. GASPÀR REMIRO, *El negocio de Ceuta entre Jaime II de Aragón y Aburebbia Solaimán sultán de Fez contra Mohamed V de Granada*, Granada, 1925.

T. GARCÍA FIGUERAS, *Presencia de España en Berbería central y oriental*, Madrid, 1943.